

**SAS [130] –
Mortelle
Jamaïque**

Gérard de Villiers

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM



MORTELLE JAMAÏQUE

GERARD DE VILLIERS

GÉRARD DE VILLIERS



MORTELLE JAMAÏQUE

Photo de la couverture : Michael Moore.
Arme fournie par : Armurerie Courty et fils, Paris.
Maquillage : Georges Demichelis.

Le Code de la propriété intellectuelle n'autorisant, aux termes de l'article L. 122-5, (2° et 3° a), d'une part, que les « copies ou reproductions strictement réservées à l'usage privé du copiste et non destinées à une utilisation collective » et, d'autre part, que les analyses et les courtes citations dans un but d'exemple et d'illustration, « toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause est illicite » (art. L. 122-4).

Cette représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constituerait donc une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

© Malko Productions, 1998.

ISBN 2-84267-046-9

Ralph Cromwell refusa d'un signe de tête la pipe à eau bourrée de *ganja*(1) que lui tendait « Wide-Eyed » Zinky(2), un Rasta au regard halluciné qui avait l'air d'être tombé dans une marmite de cocaïne. Sa spécialité, au sein du *Spangler's posse*(3), c'était le « quartering » ; c'est-à-dire qu'il démembrait à la hache, comme on découpe un poulet, ceux que lui désignait le « Don » du *Spangler's posse*, Zack « the High-Priest »(4). Celui-ci tenait son surnom de sa pratique de l'Obeah, le vaudou jamaïcain.

« Wide-Eyed » Zinky, sans se formaliser, passa alors sa pipe à un Noir athlétique, au crâne rasé, au regard froid et fixe, surnommé « Big Uzi », en raison de sa taille et de son amour du pistolet-mitrailleur israélien dont il avait d'ailleurs un exemplaire sur les genoux.

« Big Uzi » se mit à téter avidement la pipe, exhalant une épaisse fumée jaunâtre qui alourdit encore l'atmosphère déjà irrespirable de l'appentis au toit de tôle, quartier général du *Spangler's posse*. On y accédait en traversant un jardin en friche dissimulé par un mur en pierre, au 12 de Chancery Lane, une des ruelles du ghetto de Matthews Lane, à l'ouest de Kingston. Il y avait là une demi-douzaine d'hommes qui tiraient inlassablement sur leur pipe à eau, s'imbibant de *ganja* jusqu'à l'os. Plus une fille absolument splendide, aux longs yeux étirés de gazelle, la poitrine orgueilleuse, moulée par un T-shirt d'un blanc immaculé tranchant sur sa peau café au lait, de longues jambes découvertes par une mini. Elle aussi fumait une pipe à eau.

Un silence absolu régnait dans l'appentis ouvert sur une cour encombrée d'un incroyable bric-à-brac et cernée par des murs. Les bruits de Chancery Lane, rue étroite au sol défoncé, bordée de masures pauvrement rafistolées à coups de plaques de zinc, ne parvenaient pas jusque-là. Pour pénétrer dans ce Saint des Saints, il fallait pousser la porte en bois vermoulu donnant sur l'extérieur, se faire escorter par une « sentinelle » à travers le jardin, jusqu'à une seconde porte où deux membres du « posse » fouillaient le visiteur, avant de l'admettre auprès de Zack « the High-Priest ».

Ralph Cromwell se retourna vers « Blinds »(5), un Noir accoudé au bar, aussi grand que lui et qui ne quittait jamais ses lunettes noires.

— Donne-moi une Red Stripe.

Il aurait préféré une bonne rasade de whisky Defender, mais dans le ghetto, c'était introuvable. Il commença à boire sa bière au goulot, dissimulant son énervement, et jeta un coup d'œil discret à sa Breitling Emergency. Dix-huit heures qu'il était dans ce trou à rats !

La veille au soir, en compagnie de Joe Delano, un petit Américain

aux cheveux blancs, qui prenait lui aussi son mal en patience, et de Petrina Powell, sa maîtresse jamaïcaine, ex-Miss Jamaïque, il avait accompagné Zack « the High-Priest » jusqu'à un quai discret de Newport West, pour assister au départ d'un bateau, le *Little Plumb*, dont la cargaison de fruits dissimulait sept cents kilos de cocaïne. Il avait fait connaissance du « Don » quelques heures plus tôt, à un rendez-vous fixé par le vendeur. Le cargo devait arriver à Miami en fin de journée le lendemain et Ralph, l'acheteur de la cargaison, avait projeté, pour payer la cocaïne, de retrouver Zack « the High-Priest », le représentant du vendeur, dès que le capitaine du *Little Plumb* aurait signalé par radio son arrivée dans le port américain.

C'est la raison pour laquelle il avait laissé Petrina l'accompagner. Mais Zack « the High-Priest » en avait décidé autrement. D'un ton sans réplique, il avait expliqué à Ralph qu'ils resteraient en sa compagnie jusqu'à l'arrivée à Miami du *Little Plumb*, lui, Joe Delano, son associé, et Petrina. Ensuite seulement, sans escorte, Ralph remonterait dans New Kingston chercher l'argent et le porter au commanditaire de toute l'opération, Dudley Karr, un riche « druggist »⁽⁶⁾ surnommé l'Ayatollah », qui ne vivait pas dans le ghetto, mais dans une somptueuse villa du quartier de Beverly Hills, sur les hauteurs de Stone Hill.

Ralph, Joe Delano et Petrina avaient passé une partie de la nuit à boire et à fumer de la *ganja*, puis s'étaient retirés derrière le bar dans un local attenant.

Un vaste hangar au toit de tôle encombré de pièces de voitures, de cartons de bière dont une partie avait été sommairement divisée en une demi-douzaine de mini chambres, grâce à des cloisons de bois. Elles servaient aux hommes du « posse » à cuver leur *ganja*... La journée s'était ensuite écoulée avec une lenteur exaspérante.

Ralph Cromwell termina sa bière et ses yeux se posèrent sur Petrina Powell, assise sur une vieille caisse, résignée comme le sont souvent les Noirs. Les jambes croisées, le buste droit, elle semblait ignorer les regards lubriques qui la déshabillaient. Elle croisa le regard de Ralph et lui adressa une œillade brûlante qui embrasa l'Américain. Avec sa peau satinée, sa croupe de folie, ses seins aigus et ses traits d'une douceur sensuelle, Petrina était un morceau de roi. Lorsque Ralph l'avait rencontrée à l'hôtel *Pegasus*, où elle venait pour un défilé de mannequins, il avait tout de suite craqué.

Petrina avait immédiatement accepté son invitation au *polo lounge* et devant un cocktail « between the sheets »⁽⁷⁾ à base de cognac, de Cointreau et de rhum blanc, lui avait parlé de son rêve : être cover girl à New York. En attendant, elle avait fini entre les draps de Ralph, le soir même. Il faut dire qu'il était le sosie de l'acteur anglais Roger Moore, en plus jeune.

Le regard trouble de la jeune Jamaïcaine galvanisa Ralph Cromwell. Posant sa bouteille vide, il contourna « Big Uzi » et s'approcha de Zack « the High-Priest ».

Le « Don » du *Spangler's posse* était vautré dans un vieux fauteuil de bois cassé, surélevé comme un trône.

Les yeux fermés, une pipe à *ganja* vissée entre ses lèvres minces, une bouteille de Red Stripe coincée entre ses genoux. C'était un petit bonhomme malingre à la peau jaune, aux traits émaciés, à la barbiche mitée, coiffé d'une casquette de toile posée de travers sur le crâne. Dans l'échancrure de sa chemise, on apercevait plusieurs chaînes en or, mais il avait aux pieds de vieilles baskets grossièrement raccourcies au ciseau.

Ralph se pencha vers lui.

— *No news*, Zack ?

Zack « the High-Priest » ôta sa pipe à *ganja* de sa bouche et souleva les paupières, révélant des prunelles jaunâtres de saurien au regard glacial et inexpressif.

— *No, mon*(8).

Il en profita pour boire une gorgée de la bouteille de bière coincée entre ses genoux, et reprit sa pipe. Un téléphone portable était posé sur ses genoux.

Ralph regagna le bar après un regard éloquent à Joe Delano en grande conversation avec un petit Noir trapu, « Choppy », spécialisé dans l'amputation des mauvais payeurs. Soudain, un grand Rasta, le visage encadré de longs « dreadlocks »(9), les dents de devant très écartées, surnommé « Cool Cat » en raison de son aptitude à tirer sans la moindre émotion, se leva pour aller s'installer devant deux tambours. Il commença à taper doucement dessus, les effleurant presque mais créant très vite un *beat* lancinant de reggae.

Petrina s'arrêta de tirer sur sa pipe dès les premières mesures. Fascinée, elle demeura immobile quelques instants, puis passa sa pipe à « Wide-Eyed » Zinky et déplia sa longue silhouette féline pour venir en face de « Cool Cat ». D'abord, ses pieds restèrent collés au sol. Seules ses hanches étaient agitées d'une houle imperceptible, et son ventre se projetait vers « Cool Cat » comme pour le provoquer. Ralph Cromwell sentit une brusque chaleur embraser son ventre. Peu à peu, Petrina s'animait, presque sans bouger les pieds. Son bassin semblait monter sur roulement à billes. Même Joe Delano, d'habitude plutôt amorti, avait cessé sa conversation. « Wide-Eyed » Zinky, les yeux hors de la tête, lança :

— *Fucking « crisp »* !(10)

Les autres membres du « posse » semblaient, eux aussi, sous le charme de Petrina. Seul, Zack « the High-Priest » n'avait pas ouvert les paupières. Un « Don » ne devait pas se laisser émouvoir par une fille

chauffée par la *ganja*. Petrina se déplaça à petits pas en direction de Ralph. Chaque ondulation de son bassin expédiait une formidable giclée d'adrénaline dans les artères de l'Américain. Absent, « Cool Cat » tapait de plus en plus fort sur ses tambours.

Petrina s'immobilisa à moins d'un mètre de son amant et lui expédia un regard si direct, si intense, si chargé d'érotisme, que toute sa tension s'envola d'un coup. Il décolla du bar et l'enlaça. Aussitôt, Petrina, le regard noyé de *ganja*, se colla à lui, murmurant à son oreille :

— *Make love to me... Please*(11).

Ralph Cromwell hésita quelques secondes, gêné par les regards ironiques des hommes du « posse ». Mais, sournoisement, Petrina se frottait de plus en plus contre lui, les yeux dans les siens. Sur son front, on lisait, en lettres de feu, « Baise-moi ! » Ralph ne put résister. La prenant par la main, il entraîna la jeune femme dans le local derrière le bar, jusqu'au box où ils avaient dormi, sur un matelas posé à même le sol. Il y eut quelques ricanements, mais « Cool Cat » continua à taper sur ses tambours. Petrina, qui semblait collée à Ralph par de la glue, l'embrassait à perdre haleine, se frottait comme une chatte, avec de petits gémissements.

Elle prit la main de Ralph et la poussa entre ses cuisses.

— Tu sens comme j'ai envie de toi ? souffla-t-elle.

Cela fit craquer Ralph. Après tout, il n'avait strictement rien à faire en attendant l'arrivée de ce foutu bateau à Miami. Il souleva la micro-jupe, s'empara du sexe inondé, puis remonta le T-shirt et malaxa les seins fermes avec violence, ce qui arracha des soupirs ravis à Petrina. Celle-ci entreprit de déshabiller son amant.

Elle arracha le lourd automatique glissé dans sa ceinture et le jeta sur le matelas. Fiévreusement, elle s'attaqua ensuite à son pantalon, dégageant un membre déjà dressé. Tombant à genoux, elle l'enfourna avec avidité dans sa bouche. Ralph, titubant, continuait à malaxer les seins durcis. La tête lui tournait. Le bruit des tambours continuait à rythmer leurs ébats, déchaînant encore plus Petrina. Se relevant, elle poussa Ralph sur le matelas, se débarrassa en un clin d'œil de sa jupe et allongée sur le ventre, la croupe haute, emprisonna le sexe tendu de son amant entre ses seins, puis le reprit dans la bouche, goulûment.

Un animal en rut.

Cela dura de longues minutes. Ralph Cromwell avait disjoncté. Son horizon se limitait à cette croupe qui se balançait devant lui comme un appel muet. La tête de Petrina s'abaissait et se relevait avec une régularité obsédante qui l'amenait peu à peu au plaisir. Elle s'arracha soudain au sexe qui remplissait sa bouche pour dire d'un ton suppliant :

— *Please, make love to me !*

D'un coup de reins, elle se retourna, à quatre pattes sur le matelas, la croupe haute. Déchaîné, Ralph l'embrocha par-derrrière d'une poussée si violente qu'elle poussa un hurlement, aussitôt salué par le roulement des tambours. Les autres n'en perdaient pas une miette. Ralph s'en moquait, les mains crispées dans les hanches élastiques, il allait et venait dans le sexe inondé.

Petrina continuait à onduler, à reculer pour être encore plus profondément pénétrée. Ralph, le sang aux tempes, se pencha et lui mordilla la nuque.

— *I want to fuck your ass !*(12)

— *Do it !* fit Petrina d'une voix mourante.

Quand elle était dans cet état-là, on pouvait lui faire n'importe quoi. Une bombe sexuelle. Il dut forcer pour parvenir à ses fins, tant il était excité. Petrina gémit à peine quand il s'engouffra dans ses reins. Comprimé par l'anneau élastique, il eut un éblouissement de plaisir. Il prit les seins de la jeune femme à pleines mains, la tira en arrière, lui arrachant des cris de plaisir tandis qu'il entamait son dernier galop.

Ils explosèrent pratiquement ensemble, avant de retomber sur le matelas, le pouls en folie.

— *My God !* soupira Petrina. *It's so fucking good !*(13)

Elle le sentait encore palpiter en elle. Les tambours s'étaient arrêtés. Ralph regarda le cadran de son inusable Breitling Emergency. Six heures quarante-cinq. Ce foutu rafiot ne devait plus être loin de Miami. Les choses sérieuses allaient commencer. Petrina semblait morte, mais elle continuait à le retenir, en resserrant ses parois les plus secrètes.

* *

*

Rhabillé, Ralph Cromwell réfléchissait, étendu sur le matelas. Plus aucun bruit ne filtrait de l'appentis où se trouvaient Zack « the High-Priest », ses hommes et Joe Delano. Rien d'étonnant. En fin de journée, les gens du ghetto, imprégnés de *ganja*, passaient directement de l'abrutissement au sommeil... Petrina, qui avait remis sa jupe et son T-shirt, vint s'allonger sur lui et se frotta à lui, une lueur salace dans ses prunelles sombres. Insatiable.

Connaissant les goûts de Ralph, elle écarta sa chemise et commença à lui pincer doucement les seins, guettant sa réaction dans ses yeux. Machinalement, Ralph lui caressa la croupe, ce qui la fit se frotter encore plus contre lui et réveilla son désir. Petrina s'en rendit compte et redoubla ses efforts. Ce n'était pourtant pas une fille facile et elle avait eu très peu d'amants, exclusivement des Blancs, à cause du sida.

Avant Ralph, elle était restée deux ans avec un fonctionnaire de

l'ambassade américaine, hélas reparti aux États-Unis.

Ralph était en train de se dire qu'un second orgasme ne pourrait pas lui faire de mal lorsqu'un son aigu lui parvint à travers la cloison. La sonnerie d'un téléphone portable. Or, seul Zack « the High-Priest » en avait un. Vu l'heure, ça devait être le capitaine du *Little Plumb*, enfin arrivé à Miami. Instantanément, ses neurones se mobilisèrent et il redevint froid comme un glaçon.

— On n'a pas le temps, souffla-t-il à Petrina, en essayant de l'écartier pour se relever.

Mais la jeune femme s'accrochait à lui comme une sangsue... Le téléphone ne sonnait plus. Quelques secondes de silence, puis Ralph entendit des éclats de voix, des interjections. Il reconnut la voix aiguë de Joe Delano. Il allait repousser Petrina lorsque la porte du box s'ouvrit à la volée sur « Choppy », les yeux hors de la tête, qui brandissait un Glock 9 mm.

Il hurla à l'adresse de Ralph :

— *Botty-moon ! You fuck'd us ! They seized the stuff ! Get up and come*(14).

L'adrénaline faillit faire exploser les artères de Ralph Cromwell. Il était certain que, sans la présence de Petrina allongée sur lui, « Choppy » aurait déjà vidé son chargeur sur lui.

Sans se relever, Ralph saisit la crosse de son Browning posé par terre près du matelas, allongea le bras et ouvrit le feu. Le premier projectile pénétra dans la gorge du Jamaïcain, traversa le palais et finit sa course dans son cerveau. « Choppy » n'eut même pas le réflexe de tirer, fit un pas en arrière et s'effondra. D'une brutale secousse, Ralph Cromwell repoussa Petrina qui bascula sur le côté en poussant un hurlement de terreur.

Se bénissant de toujours garder une balle dans le canon de son arme, et pas de cran de sûreté, l'Américain fut debout d'un bond. L'expérience lui avait appris que dans ce genre de circonstances, les secondes comptent triple.

Dès son arrivée au 12 Chancery Lane, il avait mémorisé les lieux. Normalement, le local où il se trouvait n'avait qu'une sortie : la porte donnant sur l'appentis où se trouvaient Zack « the High-Priest » et ses hommes. Mais, à l'arrière, une fenêtre donnait sur la cour entourée de hauts murs. Il eut une brève pensée pour Joe Delano. S'il lui venait en aide, il se suicidait.

Il fonça vers la fenêtre, l'enjamba, débouchant dans la cour entourée de murs. Il courut vers l'énorme monticule d'objets divers entassés contre celui du fond. Il entendit des cris, des appels venant de l'appentis, mais, sans se retourner, il escalada le bric-à-brac couronné par un vieux réfrigérateur. En équilibre dessus, il sauta et parvint à agripper la faîte du mur de brique qui séparait la cour d'une petite

fabrique de meubles. Il s'y accrocha.

Tandis qu'il gigotait le long du mur pour se hisser, plusieurs coups de feu claquèrent derrière lui. Il ressentit une douleur violente à la cuisse gauche, mais eut la force d'atteindre le faîte. Il y resta quelques secondes à plat ventre, reprenant son souffle, luttant contre la douleur, avant de se laisser retomber de l'autre côté. Un hurlement lui échappa quand il toucha le sol, et il perdit un instant connaissance...

L'instinct de conservation lui fit rouvrir les yeux presque aussitôt. Il tâta ses poches et sentit la forme rassurante de son portable. Impossible de s'en servir tout de suite, les autres allaient débouler à sa poursuite.

Il fallait finir d'abord. En claudiquant, il se dirigea vers la sortie de la fabrique de meubles, déserte à cette heure.

CHAPITRE II

Le *special agent* de la DEA(15) Robert Gallimore, installé au volant du 4 X 4 Mitsubishi, vérifia pour la vingtième fois d'un bref coup d'œil que la sûreté du M 16 posé en travers de ses genoux était sur « fire », puis son regard se reporta sur les bâtiments à moitié en ruines bordant Wildman Street. Une enfilade de murs déchiquetés, de cabanes rafistolées avec des plaques de tôle, de masures tenant à peine debout par leur crépi, que des terrains vagues coupaient, là où les bâtiments s'étaient écroulés pour de bon.

À première vue, on aurait dit une ville bombardée, abandonnée par ses habitants. Pourtant, ceux que les gens aisés de Kingston appelaient « *the sufferers* »(16) s'entassaient par dizaines dans ces îlots insalubres, envahis par les rats et la vermine. Wildman Street, en cette fin d'après-midi, grouillait d'animation.

Des femmes faisaient la cuisine dans la rue, des hommes étaient accroupis le long des murs, des gosses en train de jouer ; un baby-foot installé à même la chaussée était entouré par une meute hurlante de jeunes têtes crépues.

Wildman Street descendait en pente douce jusqu'à la mer des Caraïbes dont on apercevait les flots bleus tout au fond... Quarante ans plus tôt, ce quartier était le plus agréable de Kingston, avec ses vieilles maisons de style colonial le long des rues se coupant à angle droit et la proximité du bord de mer.

Et puis, la violence s'y était installée. D'abord par le biais de la politique. Les deux grands partis de la Jamaïque, le Parti national populaire – à gauche – et le Jamaïcan liberal party – à droite – y avaient recruté leurs hommes de main, les avaient goinférés d'armes et de prébendes. Tout le bas de la ville avait éclaté alors en une douzaine de ghettos enchevêtrés les uns dans les autres, aux noms parfois d'une ironie grinçante.

Chaque quartier avait son « posse », dévoué au JLP ou au PNP. Il s'en était suivi des années de batailles rangées entre les « posses », pour des raisons d'abord politiques, puis des règlements de comptes ou des rivalités entre gangs. Cette partie de la ville était devenue, à force, une zone de non-droit, à la férocité barbare, où même la police n'osait s'aventurer. Les « posses » s'y entretenaient pour les motifs les plus futiles, trafiquaient, volaient, fabriquaient du crack à partir de cocaïne importée de Colombie et ne se risquaient hors de leur tanière que pour des « bank works »(17).

Depuis des années, les habitants « normaux » de Kingston ne se risquaient dans ce chaudron infernal que pour y acheter du crack ou

de la cocaïne, qu'ils remontaient vite consommer dans leurs élégantes demeures des collines, *uptown*.

Kingston était coupée en deux par une frontière invisible, à hauteur de Cross Roads, ce qui laissait un bon tiers de la ville aux mains des « posses », qui y régnaient sans partage.

Peu à peu, toute cette zone avait été abandonnée. La municipalité ne coupait ni l'eau ni l'électricité, pour ne pas déclencher d'émeutes qui auraient mis Kingston à feu et à sang, mais aucun travail de réhabilitation n'était entrepris. Après le passage du cyclone El Niño, les ghettos étaient restés sept mois sans électricité.

Le seul bâtiment entretenu du ghetto était en fait l'énorme pénitencier aux murs de brique rouge hérissés de miradors, coiffés de barbelés, qui se dressait à l'extrémité sud du quartier de Southside, avec vue imprenable sur le port de Kingston. Là pourrissaient deux mille criminels, dans une chaleur de bête.

Un choc ébranla soudain la carrosserie de la Mitsubishi.

Ses quatre occupants sursautèrent comme s'ils avaient reçu une décharge électrique. L'homme assis à côté de Robert Gallimore, Andrew Pickersgill, Country Attaché de la DEA en Jamaïque, un Noir américain de deux mètres de haut, dont la tête touchait le pavillon, explosa.

— *Fucking little brats !*(18)

Les deux gosses qui venaient de jeter une pierre sur la Mitsubishi s'enfuyaient en riant, pour disparaître au coin de la rue.

Andrew Pickersgill serrait nerveusement une Uzi qui semblait minuscule dans ses énormes mains. Un des deux hommes assis à l'arrière, un M 16 sur les genoux, remarqua d'une voix volontairement neutre :

— Vos amis sont en retard...

Jim Henry et Gordon Stewart, du Narcotic Office jamaïcain, étaient encore plus nerveux que les deux Américains de la DEA. Ils connaissaient la violence des « posses » qui tenaient ces quartiers et n'hésitaient pas à tirer sur les policiers. Dès seize ans, les jeunes « rude boys »(19) avaient des Glock, pistolets automatiques bon marché. Ensuite, c'était le M 16 ou la Kalach importés des USA.

Ici, au cœur du ghetto Tel Aviv, ils suaient de peur.

Le « Don » du « posse » de ce quartier l'avait baptisé ainsi en souvenir de l'*Exodus*, qui n'avait jamais pu atteindre Tel Aviv. À ses yeux, aucun « posse » rival ne devait pouvoir franchir les limites de son quartier.

Ce n'était pas le minuscule poste de police de Gold Road, à deux blocs de là, qui risquait de leur porter secours. Ses deux *constables* ne se hasardaient même pas dans leur rue ! Les junkies rôdaient partout, cherchant à se procurer par tous les moyens cinquante dollars

jamaïcains(20) pour un shoot de crack.

Andrew Pickersgill se retourna, l'air mauvais.

— On attendra le temps qu'il faut...

Leur escapade au cœur du ghetto était une mission de sauvetage pour récupérer deux Américains portés manquants depuis la veille, à la suite d'une opération qui avait mal tourné. Un agent de la DEA, Joe Delano, vingt-trois ans de bons et loyaux services au sein de l'Agence, et un ancien de la CIA, Ralph Cromwell, loué comme « mercenaire » à la DEA, pour cette opération foirée. Si seul ce dernier avait été en cause, ils n'auraient pas cuit dans leur jus depuis deux heures, tremblant à chaque bruit suspect en dépit de leur armement puissant et de leur liaison radio directe avec l'ambassade américaine et le QG de la Constabulary Force jamaïcaine.

Bien que la clim' soit à fond, ils transpiraient à grosses gouttes, engoncés dans de gros gilets pare-balles en kevlar, dans une atmosphère empuantie par la fumée de leurs cigarettes et du cigare d'Andrew Pickersgill. Ce dernier consulta sa Breitling Navitimer au bracelet de cuir fatigué, et soupira.

— Cinq heures moins cinq.

— Dans quarante minutes, il fera nuit, commenta Jim Henry d'une voix sépulcrale.

La nuit, dans le ghetto, multipliait les risques par dix. Robert Gallimore se tendit. Une jeune Noire aux cheveux très courts, moulée dans une robe de toile déchirée, sous laquelle pointaient deux petits seins orgueilleux, remontait Wildman Street, se rapprochant de la Mitsubishi. Elle obliqua vers le trottoir et vint s'échouer contre son flanc en grattant la portière comme un animal, du côté d'Andrew Pickersgill. L'Américain tourna la tête et aperçut un regard vitreux, des yeux très clairs, presque verts, une bouche épaisse soulignée d'un rouge profond. Le regard implorant, la fille se mit à pianoter sur la vitre blindée.

— Ouvrez-lui, elle a peut-être un message, suggéra Robert Gallimore.

Le Country Attaché de la DEA baissa sa vitre et un flot d'air poisseux et chaud envahit le 4 X 4. La fille tendit la main.

— *Give me some money, mon*, demanda-t-elle d'une voix basse et éraillée.

— On n'a que des cartes de crédit ! lança Jim Henry de l'arrière. *Get lost !*

La fille n'insista pas et traversa Wildman Street pour s'appuyer au mur effondré d'une maison en ruines, dépouillée comme par un vol de sauterelles de tout ce qui pouvait se revendre, au coin de Charles Street. Il ne restait à l'intérieur qu'un monceau de gravats.

La jeune Noire n'était pas là depuis cinq minutes qu'une antique

Chevrolet framboise, où s'entassaient une demi-douzaine d'hommes, descendant Wildman Street, stoppa à sa hauteur. Un des occupants se pencha à l'extérieur et interpella la fille. Elle s'approcha, déhanchée, le regard salace.

Brève discussion, ponctuée de rires. Puis le Noir sauta à terre et suivit la fille à l'intérieur des décombres, dans le champ visuel des occupants du 4 X 4 de la DEA. Le Noir sortit quelques billets de sa poche, aussitôt happés par une main vénale, puis s'appuya nonchalamment au mur, tandis que la fille aux yeux clairs s'accroupissait en face de lui.

— *My God !* Il ne va pas... s'étrangla Robert Gallimore.

L'Américain n'en croyait pas ses yeux. Tranquillement, la jeune droguée glissa sa main dans le pantalon de son client pour en extraire un long membre noir au repos. De la main et de la bouche, la fille entreprit de lui donner de la consistance, sous les quolibets des autres occupants de la Chevrolet, qui rythmaient en tapant sur la tôle des portières la musique diffusée par la radio.

La jeune droguée se donnait un mal fou, alternant masturbation et suction, affectueusement aidée par la paume de son client lui appuyant sur la tête. Un petit animal en train de donner du plaisir. La bouche entr'ouverte, le grand Noir commença à râler, à émettre de petits cris. Soudain, il eut un sursaut de tout le corps et appuya de toutes ses forces sur la tête de sa fellatrice, tandis qu'il se déversait dans sa bouche. La fille hoqueta, sans chercher à se dérober. Puis son client émit le bruit d'un ballon qui se dégonfle et la repoussa, si brutalement qu'elle tomba en arrière sur ses talons.

Face à la Mitsubishi, il exhiba avec complaisance un sexe imposant, avant de le remettre dans son pantalon de toile, puis regagna la Chevrolet framboise d'une démarche dansante. Le véhicule démarra aussitôt dans un nuage de fumée bleue, descendant Wildman Street en direction de la mer, écartant à coups de klaxon quelques chèvres qui traînaient au milieu de la chaussée.

La fille aux yeux clairs se releva, et face à la Mitsubishi, cracha ostensiblement la semence de son client, avant de disparaître dans Charles Street.

— Elle va chercher son « fix », remarqua placidement Gordon Stewart, le gros flic du Narcotic Office, en tripotant la crosse du Browning à quinze coups passé dans sa ceinture.

La scène l'avait plutôt excité.

— On aurait pu l'inviter ! ricana son voisin. Ça aurait fait passer le temps...

Personne ne releva. Andrew Pickersgill regarda à nouveau nerveusement son chrono Breitling Navitimer.

— *For Christ's sake !* Qu'est-ce qu'ils foutent ! Bob, vous ne vous

êtes pas trompé ?

Robert Gallimore secoua la tête.

— Négatif ! Errol Golding m'a dit : « Trois heures au coin de Wildman Street et Charles Street. » On y est.

— Il savait pas où ils étaient ?

— *Nope* ! Il a dit qu'ils étaient planqués quelque part pas loin. Mais que pour sortir du ghetto, ils avaient besoin de protection.

— C'est quand même bizarre que Joe n'ait pas donné signe de vie, grommela Andrew Pickersgill. Ils avaient un portable.

Cela faisait presque deux jours qu'ils n'avaient *aucune* nouvelle de l'équipe de la DEA. Rien n'avait filtré depuis que les deux hommes avaient pénétré dans le ghetto pour y retrouver le représentant de leur vendeur, un gros trafiquant nommé Dudley Karr. Joe Delano avait seulement précisé qu'ils devaient se rencontrer en face du Ward Theater, sur Parade.

Et depuis, rien.

Normalement, Joe Delano et Ralph Cromwell auraient dû revenir dans la soirée de l'avant-veille. Sans aucune nouvelle, Robert Gallimore commençait à s'affoler lorsqu'il avait reçu un coup de fil d'un avocat du nom d'Errol Golding, qui avait servi d'intermédiaire entre le vendeur – Dudley Karr – et les acheteurs – la DEA. Ce dernier s'était montré rassurant, mais il y avait bien eu un problème, et les deux hommes, après une violente altercation avec leur vendeur, s'étaient cachés dans le ghetto. Ils avaient besoin d'un coup de main pour s'en échapper. Errol Golding avait alors expliqué qu'un garçon qui lui était dévoué avait servi de messenger ; et avait fixé ce rendez-vous d'exfiltration au coin de Wildman Street et de Charles Street. Robert Gallimore, rongé par l'angoisse, avait bien dû se contenter des dires de l'avocat. Il savait fichtrement bien qu'il y avait eu un problème et ne s'expliquait pas le silence de l'équipe DEA. Pourquoi passer par Errol Golding ?

Peut-être leur portable était-il hors service ? Tant de choses avaient pu arriver.

Le *special agent* de la DEA regarda les masures de Wildman Street, encore plus sinistres dans la lumière crépusculaire. Pour fouiller *vraiment* le ghetto de Tel Aviv, il aurait fallu un bataillon de Marines et des lance-flammes. Derrière chaque maison, se cachait un dédale de cours, d'appentis, de ruelles communiquant les unes avec les autres ; et dans chaque demeure, il y avait au moins une arme.

— *Fucking* Errol ! marmonna Robert Gallimore.

L'angoisse limitait le vocabulaire. L'attente reprit. La lumière diminuait très vite dans Charles Street, la rue qui coupait Wildman Street. Des Noirs commençaient à empiler d'énormes haut-parleurs sur le trottoir, sur deux mètres de hauteur. Des enceintes gigantesques qui

devaient cracher des milliers de décibels. Au fur et à mesure, ils les raccordaient au réseau de la ville. À Tel Aviv, personne ne payait d'électricité. Un jeune Noir en T-shirt jaune à grosses mailles, une boucle dans l'oreille gauche, le jean en loques, s'approcha de la Mitsubishi, cette fois du côté de Robert Gallimore. Il s'arrêta tout contre la glace, la tête légèrement penchée de côté, comme un oiseau. Il avait des yeux en amande et un visage doux.

Avec un sourire timide, il pianota sur la glace épaisse. Le *special agent* de la DEA la descendit un peu.

— *Hi !* fit-il. Qu'est-ce que tu veux ?

— *Buy me a Red Stripe, mon*(21), bredouilla le jeune homme.

— Tu bois, à ton âge ? ricana le policier américain.

Le Jamaïcain lui adressa un regard de reproche.

— Ce soir, il y a une *street dance*. J'ai pas d'argent.

— Pourquoi vous faites la fête ?

Le regard du jeune homme s'assombrit.

— *That's fi' « Modeler »*(22). On l'a enterré à May Pen ce matin.

— C'est qui, « *Modeler* » ?

— Un « *bredda* »(23). Ceux de South Side l'ont flingué au coin de South Street. Il avait raccompagné une *sis*(24) dans leur *turf*(25).

Robert Gallimore poussa un soupir, prit dans sa poche un billet orange de vingt dollars jamaïcains et le tendit au jeune homme.

— Vous n'avez pas vu deux Blancs dans le coin, par hasard ?

Le jeune Jamaïcain ouvrit de grands yeux et éclata d'un rire déjà édenté. Depuis longtemps, il n'y avait plus de dentiste dans le ghetto.

— *Mon*, y a pas de *Whities* ici. Ils ont peur. Mais si vous venez boire une bière avec moi, vous ne risquez rien.

Il lui désignait un « *rum-shop* » au coin de Charles Street, là où s'affairaient les monteurs de sono. Pas de vitrine, pas de porte. Appuyée au comptoir de planches, une jeune Noire fumait un énorme pétard de *ganja*.

— *No, thank you*, déclara Robert Gallimore en relevant sa glace.

Le jeune homme fila droit vers le « *rum-shop* ».

— J'irais bien m'en jeter une ! grommela Jim Henry.

Le Country Attaché de la DEA lui jeta un regard torve.

— Si vous avez envie de sortir, allez regarder si on ne les voit pas.

Le gros policier jamaïcain secoua la tête.

— *No fucking way*(26). Tout ça, c'est peut-être un piège pour nous attirer dehors. La fille, et maintenant le mec...

Le silence retomba dans le 4 X 4. Avec la tombée de la nuit, le ghetto s'animait, dans la fraîcheur relative. Une voiture de police bleu et blanc remonta lentement Wildman Street, ralentit un instant devant la Mitsubishi, puis tourna dans Charles Street. Les policiers locaux n'étaient pas au courant de l'opération de la DEA. Ils devaient se

demander ce que faisait ce gros 4 X 4 dans ce coin pourri. Tel Aviv était un des ghettos les plus durs de Kingston. Dans son récapitulatif de fin d'année, le quotidien *Daily Gleaner* l'avait placé en tête pour les meurtres. Presque mille pour Kingston, ville de cinq cent mille habitants. Une performance qui lui ouvrait les portes du *Guinness Book of Records*.

Dieu merci, la plupart des morts étaient des « *sufferers* » qui s'étrippaient entre eux. Un simple différend lors d'une livraison de crack, la semaine précédente, avait fait sept morts dans la même famille. Du nouveau-né à la grand-mère.

À la DEA, on avait coutume de dire que la mafia italienne, lorsqu'elle voulait exécuter quelqu'un, faisait d'abord sortir la famille. Les Colombiens, eux, tuaient *toute* la famille. Et les Jamaïcains, tous les habitants de l'immeuble.

Robert Gallimore, de plus en plus soucieux, regarda le cadran lumineux de sa Breitling.

— Andrew, fit-il, ils ont trois heures de retard. Il y a un loup. On va rendre visite à Errol Golding. Ça ne sert à rien d'attendre ici.

La nuit tombée, n'importe quel malfaisant pouvait s'approcher et rafaler paisiblement la Mitsubishi avant de se fondre dans l'obscurité.

— On reste encore un quart d'heure, trancha le Country Attaché de la DEA. S'ils arrivaient et qu'on ne soit pas là...

À l'arrière, Jim Henry alluma un cigarillo avec le Zippo décoré d'une Jeep offert par ses collègues de la DEA. Pour se distraire, il regarda les gosses qui jouaient au foot sur le terrain vague au coin de Wildman Street et de Charles Street, à quelques mètres du 4 X 4.

— Ils s'entraînent pour la Coupe du Monde de foot, ricana Gordon Stewart, le second policier du Narcotic Office.

La Jamaïque ne vivait plus que pour l'événement du siècle : la qualification de son équipe pour la Coupe du Monde disputée en France. Tous ceux qui le pouvaient feraient le voyage. Les autres rêveraient devant la télé. Galvanisée, la misérable Jamaïque s'était payé un entraîneur brésilien...

Les minutes continuaient à s'écouler avec une lenteur exaspérante. Enfin, Andrew Pickersgill laissa tomber d'une voix morne :

— OK, on décroche.

Robert Gallimore se mettait déjà en « drive ». La Mitsubishi décolla très lentement du trottoir. Au moment où elle allait accélérer, un des gosses shoota dans sa direction avec une précision parfaite. Le ballon atterrit à la jonction du pare-brise et du capot, avant de rouler de quelques centimètres en arrière.

Sans rebondir.

Les quatre occupants de la Mitsubishi demeurèrent silencieux quelques secondes, fixant le capot. Bizarrement, les gosses venaient de

s'égailler, abandonnant le jeu pour disparaître dans différentes maisons. Robert Gallimore se pencha sur le pare-brise pour examiner cet étrange ballon qui ne rebondissait pas.

Il resta d'abord quelques secondes pétrifié d'horreur, incapable de prononcer une parole. Avant de balbutier d'une voix bouleversée, presque incompréhensible, un croassement plutôt :

— *My God, it looks like Joe !*(27)

Tétanisé, il n'arrivait pas à détacher les yeux de l'objet immobilisé sur le capot, à quelques centimètres de lui. Une tête d'homme au visage maculé de sang, marbrée de coups, tranchée juste sous le menton. Seuls les cheveux blancs frisés la rendaient humaine.

Joe Delano, agent de la DEA depuis vingt-trois ans, était connu pour ses superbes cheveux blancs dont il prenait un soin maniaque, faisant venir des lotions des quatre coins du monde...

Tétanisé de fureur et de dégoût, Andrew Pickersgill ouvrit la portière d'un coup d'épaule et déploya ses deux mètres, braquant le M16 sur le terrain de jeu des gosses.

Hélas, il était vide.

Il se retourna, l'arme à la hanche, pris d'une rage aveugle, et braqua son arme sur Wildman Street. Son apparition déclencha des cris affolés et, en quelques secondes, tous les passants disparurent, avalés par leurs masures. Le Country Attaché de la DEA appuya rageusement sur la détente du M16, balayant la rue, faisant jaillir des éclats de pierre, de bois, de tôle. Des projectiles ricochèrent en couinant. Puis la culasse claqua dans le vide. Ça se vide vite, un chargeur de fusil d'assaut, quand on est énervé...

Andrew Pickersgill regarda la rue désertée. Il comprenait les massacres du Vietnam ou d'ailleurs. Il aurait pu tuer tous ceux qui se trouvaient là. Une main le saisit, le tirant en arrière.

— Andrew, *cool down*, fit la voix calme de Robert Gallimore.

À l'arrière, les deux policiers du Narcotic Office demeuraient cois, les mains sur leurs armes. Robert Gallimore posa son Uzi sur le capot, ôta sa veste et, s'en protégeant les mains, saisit délicatement la tête de Joe Delano, la portant comme le Sacré Cœur. Il se pencha à l'intérieur du 4 X 4 et la posa sur le vide-poche entre les sièges, la dissimulant sous la veste enroulée.

Discrètement, il fit un signe de croix.

Appuyé à la voiture, le M16 à bout de bras, Andrew Pickersgill vomissait sans retenue.

— *Come on*, Andrew ! fit Robert Gallimore. *Get back in the wagon !*
(28)

Le Country Attaché de la DEA s'essuya la bouche d'un revers de main. Le regard vide, il bredouilla :

— Et Ralph ? On le...

Robert Gallimore secoua la tête amèrement.

— Vous avez envie de recevoir une autre tête ?

Son chef n'insista pas et ils remontèrent dans la Mitsubishi. Les deux portières claquèrent. Robert Gallimore était dans un tel état qu'il cala en décollant du trottoir.

Au moment où ils s'éloignaient, un vacarme effroyable éclata derrière eux. Les gigantesques haut-parleurs empilés sur le trottoir fonctionnaient enfin, crachant des milliers de décibels de reggae.

Comme pour un salut ironique. Le *special agent* tourna dans Charles Street, puis dans Gold, remontant, pied au plancher, vers le nord, brûlant les « Stop ». Il regardait droit devant lui, pour ne pas voir l'abominable chose posée à côté de lui.

CHAPITRE III

Le feu était au rouge au coin de Victoria Avenue et de Paradise Road. Au lieu de s'arrêter, le conducteur de la Buick accéléra et franchit le carrefour à toute vitesse pour tourner un peu plus loin dans South Camp Road. Collé au siège, aspiré par l'accélération, Malko protesta.

— Hé, nous ne sommes pas pressés !

Le jeune Marine à la nuque rasée se retourna à demi pour lancer :

— *Sorry, sir !* J'ai été trop loin vers l'ouest. J'aurais dû tourner plus tôt. Nous sommes dans le ghetto, ici ! Quand on s'arrête au feu, ils en profitent pour vous tirer dessus ou vous attaquer. C'est samedi soir, ils sont tous *high*.

Malko regarda dehors. La route était peu éclairée, les magasins barricadés derrière de lourdes grilles de fer. Quelques silhouettes indistinctes traînaient dans l'obscurité. Le vol de la British Airway s'était posé en retard et il était presque dix heures du soir. L'aéroport de Kingston se trouvait sur une langue de terre, à une vingtaine de kilomètres au sud de la ville. Pour rejoindre le centre, il fallait longer la mer sur plusieurs kilomètres.

Après plus de dix-sept heures de voyage, Malko ne se sentait pas très frais. Alors qu'il était en train d'ouvrir une caisse de cognac Otard XO envoyé par des amis de France, Elko Krisantem lui avait apporté sur le plateau d'argent destiné à cet usage un fax en provenance de l'ambassade américaine de Vienne. Le document lui annonçait qu'une place en première était retenue à son nom dans le vol Vienne-Londres de 10h20, avec une correspondance à Londres pour Kingston, capitale de la Jamaïque, une heure cinq plus tard.

Le signataire de la lettre, connu de Malko, était le chef de station de la CIA dans la capitale autrichienne. Bien entendu, aucune explication, mais la recommandation pressante de ne pas rater l'avion...

Malko avait eu tout juste le temps de faire sa valise. D'habitude, la centrale de renseignements américaine lui donnait un peu plus de temps... Mais, en bon petit soldat, Son Altesse Sérénissime le prince Malko Linge s'était glissé dans sa peau de « barbouze hors cadre », taillable et corvéable à merci, et avait répondu présent.

Maigre consolation, sa pulpeuse fiancée, la comtesse Alexandra, l'avait accompagné jusqu'à l'aéroport de Schwechat. Tandis qu'Elko Krisantem, au volant de la Rolls-Royce Silver Spirit les menait à bon port, Alexandra et lui avaient partagé à l'arrière de la limousine une bouteille de Taittinger Comtes de Champagne et quelques privautés.

L'imprévisible Alexandra en avait d'ailleurs profité pour l'avertir qu'elle partait à Kitzbühl, pour un week-end de ski. Sous le prétexte fallacieux de fuir la température glaciale du château de Liezen, due à une panne de chauffage.

À Londres, il avait attendu trois heures dans l'avion pour Kingston en raison d'une obscure affaire de passagers égarés, ce qui lui avait donné le temps d'apprendre par cœur un catalogue de décoration Roméo Claude Dalle oublié dans l'avion par un autre passager de première en fantasmant sur un somptueux canapé rouge sur lequel il aurait bien basculé une créature de rêve... Il n'avait finalement atterri à Kingston qu'à neuf heures et demie du soir. Même quand tout se passait bien, la Jamaïque, à cent milles au sud de Cuba, était quand même à huit heures de l'Europe.

Il avait dû ensuite patienter au milieu d'une foule de Jamaïcains revenant au pays, qui semblaient tous déménager...

Enfin, dans une bouffée d'air chaud, en dépit de l'heure tardive, il avait aperçu un jeune homme aux cheveux ras qui brandissait une pancarte portant son nom, au milieu d'une foule entièrement noire.

Le jeune homme s'était présenté poliment – sergent Lee Cooper, US Marine Corps – et avait demandé à Malko une justification d'identité avant de lui annoncer :

— Mr. Knolly Vascranil vous attend au *Blues Café*. Ainsi que Mr. Martin Fawcett.

Malko avait tiqué intérieurement. Martin Fawcett était l'assistant pour les opérations clandestines du nouveau directeur général de la CIA, George Tennett.

Il fallait que l'affaire soit importante.

La Buick montait une rue étroite et sinueuse, bordée de maisons éteintes. Le jeune Marine leva enfin le pied et annonça à Malko :

— C'est OK maintenant, nous venons de franchir Cross Roads.

— Et alors ?

— Nous sommes sortis du ghetto. Bientôt, nous arriverons à New Kingston.

Malko ne voyait guère de différence. Ce n'est que quelques kilomètres plus loin qu'il aperçut des avenues éclairées, des buildings modernes et un peu d'animation. Encore quelques minutes et le chauffeur de la Buick franchit un portail, s'arrêtant en face d'une grosse villa au toit surmonté d'un néon bleu : *BLUES CAFÉ*.

Suivant son guide, Malko contourna le bâtiment et déboucha sur une terrasse adossée à un bar et à un restaurant.

Une musique de jazz en sourdine baignait l'ensemble, une demi-douzaine de tables étaient occupées. Le sergent Lee Cooper précéda Malko jusqu'à une table près de la piste de danse, à l'écart, occupée par trois Noirs et un Blanc. Il s'arrêta devant un Noir en chemise

hawaïenne.

— *Sir*, annonça-t-il, voici *mister* Linge.

Le Noir sauta sur ses pieds comme mu par un ressort et empoigna la main de Malko, la secouant vigoureusement. Il arborait un sourire de cannibale et respirait la joie de vivre, avec ses dents de devant très écartées. On l'imaginait très bien en joueur de Calypso.

— *Welcome ! Welcome !* lança-t-il. Knolly Vascranil... Vous avez fait bon voyage ?

— Pas vraiment, reconnut Malko. Mon vol a eu beaucoup de retard. Pour moi, il est un peu plus de quatre heures du matin...

— Je suis désolé ! Laissez-moi vous présenter *mister* Martin Fawcett. Il est venu de Washington *spécialement* pour vous rencontrer.

— Je suis très flatté, dit Malko en s'asseyant sur une chaise qu'un garçon venait d'apporter.

Martin Fawcett, un homme de haute taille au crâne dégarni, avec des lunettes fumées, des traits assez émaciés et des lèvres minces, lui tendit la main par dessus la table.

— Merci d'être venu si vite. Knolly est notre COS(29) ici. Laissez-moi vous présenter Andrew Pickersgill, le *Country Attaché* de la DEA à Kingston, et le *special agent* Robert Gallimore, son adjoint.

Les deux hommes se levèrent. Andrew Pickersgill n'en finissait pas de se déplier. Il devait mesurer plus de deux mètres, était noir comme du charbon, avec un bon sourire chaleureux. Son adjoint avait une couleur de peau moins marquée, plutôt olivâtre, le front fuyant, les cheveux frisés, une moustache et de gros yeux saillants.

Il aurait pu être Portoricain, Philippin ou Mexicain.

Sa bouche et ses épaules tombaient. Les deux agents de la DEA serrèrent en silence la main de Malko et se rassirent.

Malko regarda la table en désordre où trônaient une bouteille de Defender « 12 ans d'âge » presque vide et une de cognac Otard XO. Un garçon s'approcha.

— Vous désirez manger quelque chose ? demanda Martin Fawcett.

— Merci, déclina Malko, j'ai dû manger six fois depuis ce matin...

— Scotch, alors ?

— Non, donnez-moi plutôt une vodka.

Le garçon secoua la tête.

— *No vodka.*

Malko jeta un coup d'œil à la carte qu'il lui tendait.

— Prenez un « Mai Tai », conseilla Knolly Vascranil ! Ça remonte... Cointreau, rhum blanc, rhum brun, amaretto, jus de citron. Moi, je vais en prendre un.

Il avait l'air déjà bien allumé...

— Je me contenterai d'un café, décida Malko, sinon je tombe.

Knolly Vascranil éclata d'un grand rire.

— Bravo ! *Blue Mountains coffee*. Il est immonde, mais essayez-le quand même.

Le garçon s'éloigna. Malko regarda le ciel piqueté d'étoiles. C'était merveilleux, cette chaleur, après le froid de l'hiver européen. Knolly Vascranil prit un paquet de Gauloises blondes posé sur la table et en alluma une avec un Zippo qui semblait tout petit dans sa grande main.

— J'ai été en poste à Paris, fit-il. C'est là que j'ai pris goût aux cigarettes françaises.

Malko regarda autour de lui. Ils étaient pratiquement les derniers clients. Étrange endroit pour un rendez-vous secret. On se serait cru à la campagne.

Le temps que le café arrive, les dernières tables s'étaient vidées. Il ne restait que quelques *barflys*(30) accrochés au comptoir, à l'intérieur, et la trompette en sourdine de Miles Davis. Les deux agents de la DEA semblaient trouver un intérêt fabuleux au fond de leur tasse vide. L'atmosphère était plutôt lourde et Malko se sentit mal à l'aise. Ce n'était un secret pour personne que DEA et CIA étaient souvent en désaccord, la DEA accusant la CIA de couvrir des trafiquants de drogue pour des raisons politiques. Apparemment, il y avait une trêve... Il trempa les lèvres dans son *Blue Mountains coffee* et fit la grimace. On aurait dit de la quinine. Martin Fawcett eut un sourire indulgent.

— OK, je crois qu'on peut commencer, il est tard et vous devez être fatigué.

À vrai dire, les yeux de Malko se fermaient tout seuls. Il jeta un coup d'œil à sa Breitling Crosswind qu'il avait laissée à l'heure autrichienne. Pour lui, il était presque cinq heures du matin...

— Je vous écoute ! dit-il.

— Andrew, fit Martin Fawcett, pouvez-vous résumer pour Mr. Linge l'opération « Rum-Punch » ?

Le *Country Attaché* de la DEA leva un regard torve sur Malko. Il avait l'air à peu près aussi désireux de parler que d'avouer qu'il avait le sida.

— OK, dit-il. C'est assez simple. Robert et moi sommes ici depuis dix-huit mois. Nous sommes arrivés avec un objectif précis : coincer un *gros* trafiquant de drogue jamaïcain, qui expédie environ une tonne de cocaïne par mois aux États-Unis.

— Qui est-ce ? demanda Malko pour ne pas s'endormir.

— Un certain Dudley Karr, dit l'« Ayatollah », précisa Robert Gallimore. Le voilà.

Il se pencha et prit dans une curieuse serviette en plastique vert transparent une série de photos qu'il tendit à Malko, tandis que le *Country Attaché* se resservait discrètement une bonne rasade de Defender « 12 ans ». Malko examina les documents. C'était une série

prise au télé-objectif, mais très nette. Un couple sortant d'une Mercedes 600 noire et entrant dans un restaurant chinois dont on pouvait lire l'enseigne : *The Jade Garden*. Les glaces de la voiture avaient des reflets verdâtres, signe qu'elles étaient blindées.

L'homme était un Noir ressemblant à un tonneau, les cheveux très courts, le nez aplati, les traits brutaux, les yeux très enfoncés. Une Noire l'escortait, qui le dépassait de vingt centimètres, et arborait un visage enfantin, avec de hautes pommettes et une très grosse bouche figée dans une moue boudeuse.

D'interminables jambes merveilleusement galbées émergeaient d'un short rose qui, à fabriquer, n'avait pas dû nécessiter plus de tissu qu'une cravate. Bref, une sulfureuse créature, moitié vampire, moitié première communiant. Malko rendit les photos.

— Superbe fille ! remarqua-t-il.

— Elle s'appelle Crystal mais elle est dure comme du diamant. À huit ans, elle faisait déjà des concours de beauté. Elle a dû sucer plus de queues qu'il n'y a d'étoiles dans le ciel, ricana Robert Gallimore. Pure « ragga-muffin »(31). Comme Dudley Karr. C'était pendant longtemps le « Don » du *Spangler's posse*, puis il a compris qu'il fallait sortir du ghetto. Il a été un des premiers à se lancer dans le *transshipment* de cocaïne.

— Qu'est-ce que c'est ?

— La cocaïne arrive de Colombie, transite en Jamaïque et repart pour les États-Unis. Dudley Karr est devenu l'opérateur le plus important de ce trafic.

— Un putain d'enfoiré d'enfant de salaud, commenta Andrew Pickersgill. Il s'est fait construire une énorme villa dans le nouveau quartier de Beverly Hills, tout en haut de la ville. Une vingtaine de pièces, une piscine suspendue, des alarmes partout et une flopée de gardes du corps. Il ne se balade que dans sa Mercedes blindée, avec des meurtrières dans les portières, des lance-grenades et un dispositif d'émission de gaz lacrymogène.

— Ce mec se fait six ou sept millions de dollars *par mois*, souligna Robert Gallimore.

Une cigarette éteinte au bord des lèvres, Martin Fawcett écoutait en jouant avec un Zippo aux angles vifs étincelant, réplique exacte du modèle original de 1932. Andrew Pickersgill enchaîna :

— Bien sûr, on a déjà essayé de le piquer, mais ici, ce n'est pas facile. Dudley Karr est le plus important financier du PNP, ce qui lui donne une protection politique très efficace.

— Et la police locale ? interrogea Malko.

Andrew Pickersgill eut un sourire désabusé.

— Elle est impuissante. À la tête du Narcotic Office, il y a un grand flic honnête, le senior superintendant Beres Spence, mais en dessous,

cela ne suit pas. Le flic de base, mal payé, est corrompu. Ou tout simplement, il a peur. Ce ne serait pas le premier à se faire descendre. Dans le ghetto, pour dix mille dollars jamaïcains(32), on trouve des tueurs à la pelle. En plus, l'« Ayatollah » est malin. Il ne touche jamais à la drogue. Celle-ci arrive de Colombie, en avion, en bateau, ou dans des containers déchargés dans la zone qu'il contrôle, puis elle est réexpédiée vers les États-Unis sans même qu'il l'ait vue. Ce sont les types du ghetto qui s'occupent de la manipulation de la cocaïne. Ils en prélèvent une partie qu'ils transforment en crack et vendent sur place. C'est la raison pour laquelle nous avons obtenu de Miami l'autorisation de monter une manip contre Dudley Karr.

Knolly Vascranil, dissimulant mal sa nervosité, alluma une nouvelle Gauloise Blonde. On entraînait dans le vif du sujet.

— L'idée était la suivante, enchaîna Andrew Pickersgill : se faire passer pour trafiquant et offrir à Dudley Karr un deal qu'il ne pouvait pas refuser.

— Lequel ?

— L'achat de plusieurs centaines de kilos de cocaïne à un prix un peu au-dessus du marché. Soit huit mille dollars le kilo.

— Comment avez-vous eu le contact avec lui ?

Le Country Attaché de la DEA but une gorgée de son Defender « 12 ans d'âge » avant de répondre.

— Ça n'a pas été facile. Notre équipe de Miami nous a aidés. Elle venait d'attraper un Jamaïcain coupable de trafic de cocaïne, de meurtres, d'association de malfaiteurs et de quelques autres broutilles, Vivian King. Il allait passer en jugement. Le procureur requérait contre lui une peine de cinq cent un ans de prison, sans libération anticipée. Alors, on est allé le voir dans sa cellule...

— Et vous lui avez proposé une réduction de deux cents ans...

Andrew Pickersgill ne releva pas.

— On lui a fait une offre qu'il ne pouvait pas refuser. S'il nous aidait, il s'en tirait avec dix ou quinze ans et possibilité de libération anticipée.

— Pourquoi lui ?

— Nous savions qu'il se fournissait chez l'« Ayatollah ». Tout ce qu'on voulait, c'est une filière pour atteindre ce dernier. On l'a eue. Vivian King a fait transmettre un message à Dudley Karr, disant qu'il lui envoyait un client sûr, et nous a donné le joint pour parvenir jusqu'à lui. Un avocat de Kingston nommé Errol Golding. Pour prendre un maximum de précautions, on a décidé de faire appel à Ralph Cromwell, un ancien de chez vous avec qui on avait déjà travaillé. Il fallait un type qui n'ait pas froid aux yeux et sache se tenir...

Martin Fawcett ouvrit la bouche pour la première fois.

— Ralph Cromwell a passé dix-sept ans à la *Company*, précisa-t-il.

Au Service des opérations clandestines. Il a donné sa démission il y a six ans, pour travailler en free-lance. Vous ne l'avez pas connu ? ajouta-t-il à l'intention de Malko.

— Non.

— Dommage. C'est un garçon remarquable et très fiable. Il a beaucoup travaillé en Asie du Sud-Est. Des missions extrêmement périlleuses. Continuez, Andrew.

Andrew Pickersgill humecta ses lèvres sèches d'une rasade de Defender « 12 ans », terminant la bouteille. Ils étaient désormais les derniers clients du *Blues Café*.

Avec la musique en sourdine, les étoiles, les cocotiers, c'était un décor paradisiaque.

— Ralph Cromwell a débarqué à Kingston, s'est installé au *Pegasus* et a rendu visite à Errol Golding, lui demandant de rencontrer Dudley Karr, en précisant que celui-ci avait été averti de sa venue... Il a poireauté trois semaines près du téléphone, puis, un jour, Errol Golding est venu le chercher, l'a emmené chez Dudley Karr et les a laissés seuls. Ralph a expliqué qu'il représentait un consortium de Miami capable d'écouler de grosses quantités de cocaïne. Il voulait des livraisons d'une tonne si possible et il était prêt à payer huit mille dollars le kilo, soit vingt pour cent de plus que le cours normal. Devant la perspective d'encaisser huit millions de dollars, Dudley Karr a craqué. Il a donné un OK de principe. Ralph était ravi, d'autant que Crystal, la copine de Karr, lui a fait un rentre-dedans pas possible.

Chaque fois, elle le raccompagnait jusqu'à sa voiture et se frottait contre lui en lui disant au revoir... Bref, tout baignait. Je crois même que...

— *Cut it*, interrompit avec impatience Martin Fawcett, Mr. Linge est fatigué.

— OK, OK... Ralph est resté ici plusieurs semaines avec des retours aux USA où nous avons organisé la suite de « Rum-Punch ». Il commençait à se plaire à Kingston. Il avait trouvé une petite, une miss Jamaïque super-bandante. Il y a quinze jours, Dudley Karr l'a convoqué pour lui annoncer qu'il pouvait lui livrer sept cents kilos de cocaïne « Calidad ».

— C'est quoi, « Calidad » ?

— Cela signifie qu'elle vient du cartel de Cali, expliqua Robert Gallimore. De la bonne qualité.

— Ensuite ?

— Ralph a revu l'« Ayatollah » à plusieurs reprises. Le deal a été structuré. La cocaïne arrivait ici sur des bateaux de pêcheurs, pour être réexpédiée. Dudley Karr a accepté d'être réglé seulement quand la drogue serait livrée à Miami, aux personnes désignées par Ralph.

— À qui ?

— À lui, personnellement. La cocaïne est livrée *on consignment*, expliqua le policier de la DEA. C'est-à-dire qu'on ne paie qu'à la livraison. Comme il s'agissait d'une somme très importante, Dudley Karr a voulu se faire payer en liquide et non par virement bancaire.

— Par Ralph ?

— Oui. Ce dernier lui a expliqué qu'un courrier avait amené l'argent de Miami et qu'il le porterait lui-même à Dudley Karr dès qu'il aurait la certitude que la cocaïne était à Miami. Ralph avait été rejoint par un type de chez nous, Joe Delano, qu'il présentait comme l'homme chargé de la distribution à Miami. Il suffisait que Joe Delano assiste à la remise de l'argent pour coincer l'« Ayatollah ». D'autant que la drogue avait été reconditionnée dans un chargement d'agrumes expédié par une compagnie appartenant à Karr. La phase suivante était de le faire extradier, une fois arrêté, vers les États-Unis.

Il se tut. Malko but une gorgée de son café amer pour ne pas s'effondrer et laissa tomber :

— Je suppose que si je suis là, c'est parce que tout n'a pas marché comme prévu. Vivian King a prévenu Dudley Karr ?

Andrew Pickersgill secoua la tête, avec l'air d'un épagneul condamné à être piqué.

— Non, c'est pire que cela. Nous avons mis notre antenne de Miami au courant. Ils savaient comment arrivait la drogue. La consigne était de ne pas bouger, à *aucun prix*, tant que l'argent n'aurait pas été remis à Dudley Karr. Ces cons-là ont paniqué quand ils ont vu une telle quantité de cocaïne. Ou bien le responsable s'est dit que piquer sept cents kilos de came, ça lui vaudrait une prime et de l'avancement... Bref, à peine le bateau était-il à quai qu'il a été envahi par une meute de gars de chez nous qui n'ont pas mis longtemps à trouver la coke...

Un ange passa et s'éloigna dans un nuage de poudre blanche... Les épaules du responsable de la DEA s'étaient voûtées.

— Donc, le deal avait raté, l'encouragea Malko.

L'autre releva la tête, effondré.

— Si ce n'était que cela... Nous supposons que dès que ce bateau a appareillé de Kingston, les hommes de Dudley Karr n'ont plus lâché Ralph et Joe, car nous n'avons plus eu de nouvelles d'eux. Ils avaient rendez-vous pour assister au chargement de la cocaïne. C'était mercredi soir. Donc, après, ils ont dû rester dans le ghetto.

— Où ?

— Nous ignorons si c'était dans Concrete Jungle, Matthews Lane ou Tel Aviv. Ces trois ghettos sont PNP et leurs « posses » travaillent souvent ensemble. L'idée de Dudley Karr était très simple : prendre en otage Ralph et Joe Delano tant que la cocaïne n'aurait pas été réceptionnée.

— Il se méfiait ?

— D'une arnaque ? Probablement. C'était tentant, la cocaïne déchargée, de ne pas la payer... Cela arrive, même si cela déclenche ensuite des vendettas atroces.

Donc, l'idée était simple. Les gens qui gardaient Ralph et Joe, équipés de portables, étaient en liaison avec le bateau. La cocaïne livrée, ils escortaient Ralph jusqu'à la banque où les huit millions de dollars étaient entreposés et se rendaient ensuite chez Dudley Karr pour le payer.

— Je comprends, approuva Malko. Que s'est-il passé ?

Lourd silence, avant que le chef de la DEA se décide à avouer :

— Le bateau est arrivé à Miami avant-hier soir, jeudi, vers six heures trente. Nous n'avions plus de contact avec nos deux hommes depuis mercredi soir. À six heures trente-cinq, nos hommes de Miami ont donné l'assaut... Nous ignorions alors où se trouvaient Ralph et Joe. J'ai prévenu aussitôt le superintendant Spence. Il a lancé ses indicateurs, sans résultat. La nuit a passé, sans rien amener. Puis, le lendemain matin, j'ai eu un coup de fil d'Errol Golding, l'avocat.

— Qui croyait-il appeler ?

— Celui qui veillait sur les huit millions de dollars. Errol Golding m'a dit qu'il y avait eu un problème, mais que je pouvais aller chercher mes deux amis à trois heures, au coin de Wildman Street et de Charles Street, dans Tel Aviv... On y est allé...

Sa voix se brisa. Martin Fawcett enchaîna :

— Quelqu'un leur a jeté la tête de Joe Delano. C'était hier.

— Et Ralph ?

— Aucune trace.

Knolly Vascranil secoua la tête, plein de tristesse, en abandonnant ce qui restait de sa Gauloise blonde dans un cendrier.

— Il ne faut pas se faire d'illusions. Il est mort aussi. Ils vont probablement nous envoyer sa tête par la poste.

— Et Errol Golding ? Vous n'êtes pas allé le voir ?

Andrew Pickersgill baissa les yeux.

— Si, bien sûr. Dès notre retour du ghetto. Il n'était pas à son bureau. Sa secrétaire a dit qu'il était parti avec des amis. Parmi eux, d'après le signalement, il y avait un certain « Wide-Eyed » Zinky, un fou furieux utilisé comme tueur par Dudley Karr. On a retrouvé Golding le lendemain. Dans la jungle, à côté d'un restaurant de Stony Hill, le *Boon Hall Oasis*. Il avait été découpé à la tronçonneuse, en six morceaux : le torse, la tête, les bras et les jambes...

— Et personne n'a rien entendu ? s'étonna Malko.

Le Country Attaché de la DEA eut un mince sourire.

— Personne n'a rien voulu entendre. Ce soir-là, au restaurant, il y avait un mariage, et un orchestre de reggae...

Il fallait un sacré orchestre pour couvrir les hurlements d'un homme qu'on découpe vivant à la tronçonneuse...

Décidément, la Jamaïque était moins riante que sur les prospectus de tourisme. Andrew Pickersgill se gratta la gorge, mal à l'aise.

— Voilà. Pour nous, l'affaire est terminée. Miami me rappelle pour que je fasse mon rapport. D'ailleurs, ce n'est pas sain pour nous de rester ici. On ne sait jamais, avec ces dingues. Robert va rester encore quelques jours, pour assurer la permanence, en attendant qu'une nouvelle équipe arrive. Nous sommes désolés pour Ralph Cromwell. C'était un type OK... Mais nous avons perdu un homme, nous aussi. Joe Delano avait une femme et deux enfants. Mr. Fawcett nous a demandé de vous mettre au courant. C'est fait. Ce genre de loupé arrive parfois. Malheureusement. Je pense qu'il n'y a rien à faire pour retrouver Ralph Cromwell ou même son cadavre. Ces ghettos sont impénétrables. Les policiers locaux ne nous aideront pas, Dudley Karr est trop puissant.

— Et lui, où est-il ?

L'autre eut un sourire amer.

— Il dînait hier soir dans un restaurant chinois de Old Hope Road. Avec ses amis du PNP. Nous n'avons plus *rien* contre lui. Devant un tribunal, les morts ne peuvent pas témoigner.

Malko l'interpella.

— Et si Ralph Cromwell est vivant, il pourrait témoigner, lui ?

Andrew Pickersgill lui jeta un regard de commisération.

— Il est *mort*. Je vous parie un an de salaire. Ils les ont massacrés tout de suite. Dès qu'ils ont compris qu'ils avaient été doublés. Ce sont des bêtes sauvages.

Il y avait tant de véhémence dans sa voix que le garçon s'approcha, croyant qu'il avait réclamé l'addition. Le Country Attaché se leva.

— Désolé, je pars demain tôt à Miami. Vous pouvez contacter Robert, qui reste, lui. Il est au quatrième, juste au-dessous du bureau de M. Vascranil.

Tandis qu'il comptait les billets de cinq cents dollars, tous se levèrent, Knolly Vascranil se hâta de terminer son « mai-tai » à la belle couleur rouge. Tous se séparèrent dans le parking, après de froides poignées de mains. Le Marine somnolait au volant de la voiture qui avait amené Malko. Ce dernier y prit place avec Martin Fawcett et Knolly Vascranil.

— On va au *Pegasus* ! lança Vascranil au chauffeur.

Malko rêvait à un lit comme un chien rêve à un os... Une chose l'intriguait. D'après le récit de l'homme de la DEA, il était clair que l'ex-agent de la CIA, Ralph Cromwell, était on ne peut plus mort...

Alors, pourquoi l'avoir fait venir, lui, à Kingston ? Entre ses paupières presque closes, il voyait défiler des avenues désertes,

comme une ville sous couvre-feu, ce qui était un peu le cas... Martin Fawcett respecta sa fatigue jusqu'aux abords de l'hôtel, puis se pencha sur lui.

— Vous vous demandez pourquoi je vous ai fait venir ici ?

Malko resta évasif. Il n'avait pas envie de se lancer dans une longue discussion. L'Américain enchaîna :

— Ralph Cromwell est vivant. Mais il ne faut pas perdre une minute pour aller le chercher.

Le ton péremptoire de sa voix réveilla Malko d'un coup.

— Comment pouvez-vous l'affirmer ? demanda-t-il. S'il est vivant, comment vos amis de la DEA ne le savent-ils pas ?

— Ralph Cromwell avait un téléphone portable. À deux heures trente-sept du matin exactement, dans la nuit de jeudi à vendredi, il a appelé ma ligne directe. Malheureusement, j'étais parti à Port Antonio et l'appareil était sur répondeur. Celui-ci a enregistré le message de Ralph. Je ne l'ai trouvé que vendredi soir, en rentrant. Il disait qu'il était blessé et qu'il se planquait dans le ghetto.

— Où ?

— Il n'a pas eu le temps de le dire. Il y a eu une série de « bip bip bip ». Sa pile était morte. Il a sûrement donné des précisions mais le portable n'émettait plus...

— Que s'est-il passé, à votre avis ? demanda Malko, tout à fait réveillé.

— On ne peut faire que des suppositions, dit Martin Fawcett. Il y a sûrement eu un clash avec les autres. Joe Delano a été tué. Ralph a pu s'échapper. Il a toujours été doué pour la survie. Seulement, quarante-huit heures se sont écoulées. Il ne faut pas perdre de temps.

Ils étaient arrivés devant le *Pegasus*. L'Américain sourit à Malko.

— Allez vous reposer. Demain, je viens vous prendre à sept heures. La nuit, on ne peut rien faire dans le ghetto. Et le jour, c'est aussi dangereux que d'aller chercher quelqu'un au milieu d'un marigot infesté de crocodiles qui ont très faim. C'est pour cela que je vous ai demandé de venir.

CHAPITRE IV

Knolly Vascranil s'approcha du mur recouvert par une carte à grande échelle de Kingston. Tout le sud de la ville était une sorte de puzzle constitué par les divers quartiers du ghetto : Denham Town, Tivoli Gardens, Matthews Lane, Dunkirk, Tel Aviv, Trench Town, Rema, South Side, Concrete Jungle, Hannah Town.

Les ghettos PNP, les plus nombreux, étaient colorés en rose, les JLP en vert. Le chef de station de la CIA à Kingston balaya de la main les parties roses du puzzle.

— Ralph Cromwell est quelque part dans cette zone, si Dieu a voulu qu'il soit encore en vie.

Assis face à la carte, le visage sombre, Martin Fawcett fumait une Gauloise blonde empruntée à Knolly Vascranil. Il était sept heures et quart, un soleil éblouissant se reflétait dans les baies vitrées à travers lesquelles on apercevait dans le lointain, au Sud, les différents quartiers du ghetto. Une voiture était venue chercher Malko à sept heures pile au *Pegasus* pour le conduire à l'ambassade américaine, qui occupait trois étages du Mutual Life Building, au coin de Oxford Road et de Old Hope Road. Un immeuble carré de onze étages, dressé au milieu d'un immense parking.

Les bureaux de la CIA se trouvaient au cinquième, au-dessus de ceux de la DEA et de celui de l'attaché de Défense.

Malko étouffa un bâillement et rejoignit Knolly Vascranil, intrigué. L'Américain avait troqué sa chemise hawaïenne pour un polo et un jean. C'était dimanche et ils étaient les seuls au travail dans l'ambassade.

— Quelle est la taille du ghetto ? demanda Malko.

— Environ quatre kilomètres carrés. Un peu moins, si on enlève South Side, Tivoli Gardens, Denham Town, les ghettos JLP où Ralph Cromwell ne peut pas se trouver.

Malko se tourna vers le chef de station.

— Donc, Ralph Cromwell se cacherait dans cette zone depuis jeudi soir – nous sommes dimanche matin – sans avoir pu s'enfuir ? La nuit, à la rigueur, je comprends, mais le jour ? Il peut demander du secours à n'importe qui, téléphoner d'une boutique, appeler des gens dans la rue. Il y a bien des rondes de police ?

Knolly Vascranil se retourna avec un sourire triste.

— Je crois que vous n'avez pas assimilé tous les éléments du problème. D'abord, il est possible que Ralph Cromwell soit blessé, dans l'incapacité de se déplacer. Son portable hors service, il n'a plus de moyen autonome de communication. Il sait qu'il est traqué, donc il

se terre. Mais supposons qu'il décide de sortir, que va-t-il se passer ?

— Expliquez-moi, demanda Malko.

— Ralph est *blanc*. Il n'y a pas de Blancs dans le ghetto. S'il se montre, il sera aussitôt repéré. Chaque ghetto est un village. Le chef est le « Don » qui commande le « posse » local. Celui-ci contrôle *tout*. Nous pouvons supposer que ceux qui ont abattu puis décapité Joe Delano ont mis en place une surveillance. C'est facile : chaque « posse » dispose de dizaines de *tribal gunmen* dévoués corps et âme. Il suffit de les poster aux endroits stratégiques. Il y a aussi la population. Si un « posse » fait dire qu'il recherche un Blanc, tout le monde collaborera.

— D'accord, admit Malko. Mais supposons que Ralph sorte de sa cachette et tombe sur une voiture de police. C'est possible ?

— Oui.

— Que va-t-il se passer ?

L'Américain secoua la tête.

— Je pense que les policiers jamaïcains feront semblant de ne pas le voir. Étant du quartier, ils savent tout. Mais s'ils l'emmenaient, ils n'iraient pas loin, ils se feraient coincer par des *tribal gunmen* du « posse » et devraient leur remettre Ralph. Les autres sont mieux armés qu'eux. Et s'ils leur tenaient tête, le « posse » viendrait attaquer leur *police station*. Dans le ghetto, les flics se contentent de ramasser les drogués et les ivrognes.

Un ange passa, son vol alourdi par son gilet pare-balles. La Jamaïque était décidément un pays à part.

— Je sais que cela semble étonnant, fit dans le dos de Malko la voix grave de Martin Fawcett, mais je pense que cela se passe vraiment ainsi.

Malko regarda le puzzle vert et rose. Il était incroyable qu'à la fin du XX^e siècle, hors de toute guerre, certains quartiers d'une capitale soient des zones de non-droit.

— À ce que vous dites, argumenta-t-il, les assassins de Joe Delano savent que Ralph Cromwell se cache toujours dans le ghetto.

— *Right !* reconnut le chef de station. Le fait que nous ayons envoyé des gens pour récupérer Joe Delano et Ralph Cromwell les a fixés. Mais je pense qu'ils le savaient déjà. Lorsque l'incident a eu lieu – jeudi soir – ceux avec qui ils traitaient avaient sûrement pris leurs précautions, en plaçant une « ceinture de sécurité » autour d'eux. Pour éviter une intervention possible du Narcotic Office jamaïcain. Donc, quand Ralph leur a échappé, ils savaient qu'il ne pouvait pas aller loin.

Satisfait de sa démonstration, le chef de station prit le paquet de Gauloises blondes posé sur la table de conférence et en alluma une, refermant le capot de son Zippo avec un claquement sec, comme pour

couper court à toute discussion.

— On ne peut pas fouiller le ghetto ? suggéra Malko.

Knolly Vascranil secoua la tête.

— D'abord, si nous savions à *peu près* dans quel périmètre il a pu se réfugier, on pourrait à la rigueur envisager une opération. Et encore ! La police jamaïcaine refuserait, car les *tribal gunmen* sont armés jusqu'aux dents. Quant à l'armée, ils font bien des patrouilles, mais refusent tout engagement. Or, on ignore où l'incident a commencé. C'est la première information dont j'ai besoin... On s'en occupe tout à l'heure.

Malko regarda la ligne bleue de la mer des Caraïbes, dans le lointain.

— Avez-vous envisagé l'hypothèse que Ralph Cromwell ait succombé à ses blessures, là où il se cache ?

— Bien sûr, admit l'Américain. Mais nous devons faire comme s'il était vivant. Parce que s'il a survécu et que nous l'abandonnons, il sera vite mort...

— Comment peut-il survivre sans manger ni boire ?

Knolly Vascranil lui lança un regard noir.

— Comme nous ignorons où il se trouve, nous devons supposer qu'il a de quoi survivre...

Malko se dit qu'il y avait beaucoup de *whishful thinking* dans l'attitude de l'Américain. Derrière eux, l'adjoint du directeur de la CIA écoutait en silence. Malko l'interpella.

— Maintenant que j'ai une idée plus précise de la situation, expliquez-moi en quoi je peux aider. Au cas où vous ne l'auriez pas remarqué, je suis blanc, moi aussi... Si ni vous, ni l'armée, ni la police jamaïcaine ne peut aller chercher Ralph Cromwell, je me vois mal partir dans le ghetto à sa recherche...

C'est Knolly Vascranil qui répondit.

— C'est vrai, nous devons obtenir certaines informations très vite avant que vous puissiez intervenir. Mais j'aurai absolument besoin de vous ensuite. Justement parce que vous êtes blanc. Mr. Fawcett va repartir pour Washington, nos « cousins » de la DEA sont aux abonnés absents et moi, je ne dispose d'aucun *manpower* ici. Si nous arrivons à cerner mieux le problème, vous aurez un rôle à jouer et même, un rôle essentiel...

Malko ne voyait toujours pas mais s'inclina. La CIA ne lui avait sûrement pas offert une première pour la Jamaïque pour qu'il y vienne bronzer. Comme s'il avait deviné ses pensées, Martin Fawcett dit :

— Pendant que Knolly donne ses coups de fil, allons bavarder dans son bureau.

Malko le suivit de l'autre côté du couloir. L'assistant de George Tennett referma soigneusement la porte, alluma une cigarette avec un

Zippo décoré de l'aigle Harley-Davidson et dit :

— Vous devez vous demander pourquoi j'interviens directement dans l'opération « Rum Punch »...

Malko sourit.

— Il y a longtemps que je ne me pose plus de questions... Mais, effectivement, je ne m'attendais pas à une intervention d'aussi haut niveau.

— Merci. Je suis ici à la demande de George Tennett, notre nouveau directeur. C'est un souhait *personnel* de tout faire pour sauver Ralph Cromwell.

Étonnant, se dit Malko. Un directeur de la CIA s'inquiétant d'un obscur *case officer* ayant donné sa démission depuis plusieurs années, et devenu plus ou moins mercenaire...

— Pourquoi ?

— George Tennett a longtemps dirigé la Division des Opérations, expliqua Martin Fawcett. Ralph a travaillé douze ans sous ses ordres. En Afrique, il lui a sauvé la vie. George Tennett, dont l'hélico avait eu un accident, gisait, blessé, dans la jungle au nord du Congo. Personne ne voulait aller le chercher. Ralph Cromwell s'est fait parachuter et a trouvé le village où il était soigné. Il a appelé des secours et a veillé sur lui. Mr. Tennett n'a jamais oublié...

— C'est tout à son honneur.

— Il y a des gens bien chez nous. Comme il a confiance en moi, il m'a envoyé ici. J'ai tout de suite vu qu'il ne fallait pas compter sur la DEA. D'abord, ils ne nous aiment pas, ensuite, à leurs yeux, Ralph Cromwell n'était qu'un mercenaire. Enfin, ils ont pris un gros coup sur la tête.

— Et pourquoi moi ?

— C'est une mission impossible, risquée, tordue, et encore, vous ne savez pas tout... Je n'ai pas un gros budget. On a gratté un peu sur d'autres postes ; mais je sais que ce n'est pas votre motivation.

On voyait bien qu'il n'avait pas à entretenir un château en Autriche.

— On n'aurait pas pu traiter avec les homologues de la DEA, le Narcotic Office jamaïcain ?

Martin Fawcett secoua la tête.

— Non. Ils sont bien mais ils ont peur et n'ont pas assez d'hommes. Ils nous donneront un coup de main, c'est tout.

— Quelques chose m'étonne, dit soudain Malko. Ceux qui ont tué Joe Delano connaissent le ghetto comme leur poche. Comment se fait-il qu'ils n'aient pas *déjà* retrouvé Ralph Cromwell ?

Martin Fawcett eut un sourire contraint.

— Peut-être l'ont-ils retrouvé depuis son appel de détresse, mais Ralph a peut-être trouvé une planque extra... L'avenir le dira très vite.

C'est une course contre la montre.

— Contre la soif et la faim aussi, souligna Malko. Il ne peut pas tenir très longtemps... Cela fait déjà deux jours et demi.

— Je sais, dit sombrement Martin Fawcett. Il n'y a pas une seconde à perdre. Je vais vous laisser, je repars pour Washington. Knolly Vascranil vous attend. C'est un bon type, peut-être un peut trop enthousiaste... *Take care.*

Ils échangèrent une longue poignée de main.

La CIA étant l'univers du non-dit, Malko en déduisit que Knolly Vascranil était le produit de l'Affirmative Action, l'obligation d'engager des quotas de Noirs, d'Hispaniques ou d'Asiatiques, dans les années 80.

* *

*

Une Chevrolet grise conduite par un Marine attendait dans le parking, en face du Mutual Life Building. Knolly Vascranil et Malko y prirent place. Ils descendirent Slipe Road vers le sud. Trois cents mètres plus loin, l'Américain annonça :

— Nous venons de passer Cross Roads. Maintenant nous sommes *downtown*. Les gens d'*uptown* ne viennent pas ici.

On se serait cru en Afrique, avec les baraques en bois, les crépis délavés, les marchands sur le trottoir.

Ils descendirent encore, longeant un grand parc ovale, National Heroes Park, puis tournèrent à droite pour déboucher sur un monstrueux embouteillage qui bloquait une grande place carrée marquant la limite nord du *vrai* ghetto, Parade. Un marché avait envahi les trottoirs et une partie de la chaussée...

— Voilà Parade, annonça le chef de station de la CIA. C'est ici que Joe Delano et Ralph Cromwell avaient rendez-vous avec les autres.

Le chauffeur se frayait à grand peine un chemin à coups de klaxon. Un peu plus loin, ils croisèrent une patrouille militaire, une douzaine d'hommes armés jusqu'aux dents, sur un gros 4 X 4, qui semblaient n'avoir qu'une idée : filer de là. Enfin, la Chevrolet arriva à tourner dans Queen Street qui filait vers l'ouest, bordée de masures, de garages, de terrains vagues.

L'Américain désigna sur leur droite des « barres » de béton, tristes clapiers tropicaux.

— Voilà Tivoli Gardens, fief du JLP.

Trois minutes plus tard, il demanda au chauffeur de s'arrêter en face d'un bâtiment blanc d'un étage, au toit de tôle.

— Venez voir, fit l'Américain. Vous allez comprendre le problème du ghetto.

Intrigué, Malko descendit et vit une inscription en lettres bleues sur la façade : Denham Town Police Station.

À l'intérieur, deux vieilles Noires chapeautées, en robe longue, portant des mitaines et des bas, devisaient sur un banc de bois face à une impressionnante grille noire qui barrait l'entrée de la salle où se tenaient les policiers. Une vraie cellule de prison... Knolly Vascranil se pencha à l'oreille de Malko.

— Ce sont *eux* qui sont en prison ! Ils osent à peine sortir. Ils se sont déjà fait rafaler plusieurs fois. Vous croyez vraiment qu'ils vont risquer leur vie pour retrouver un Blanc ?

Il ressortirent et filèrent sur Spanish Town Road, plein ouest, le long de la zone portuaire, au milieu de zones industrielles et de terrains vagues.

— Où allons-nous ? demanda Malko.

— Voir la seule personne qui peut nous donner des informations. Karen Nichols, l'assistante du senior superintendant Beres Spence, le patron du Narcotic Office jamaïcain. C'est ma « taupe » là-bas. Elle est sur le terrain et connaît tout. Elle est la seule à pouvoir nous donner des informations fiables. Elle possède un réseau d'informateurs dans le ghetto.

Malko regarda le soleil éblouissant. Tout paraissait irréel.

— Knolly, dit-il, pensez-vous que Ralph soit toujours vivant ?

L'Américain marqua une petite hésitation avant de répondre.

— Je ne sais pas, avoua-t-il. Cela me semblerait miraculeux. J'ai écouté des dizaines de fois le message qu'il a laissé sur mon répondeur. J'en ai déduit que dans un premier temps, il avait échappé aux tueurs, mais il était blessé.

— Gravement ?

— Il ne le disait pas. Mais s'il n'est pas soigné, avec la chaleur...

— Où peut-il s'être caché ?

— Je l'ignore. Il y a des maisons abandonnées, des églises, des recoins. Ou quelque chose auquel on ne pense pas...

— Mais il faut qu'il boive, qu'il mange...

— Je sais.

Il se tut brusquement, comme s'il ne voulait pas que Malko lui sape le moral. Un kilomètre plus loin, la Chevrolet franchit un portail surmonté d'un grand écriteau : CUSTOMS QUEN'S WAREHOUSE(33).

Le chauffeur alla se garer au fond d'un grand parking, devant une clôture grillagée entourant un bâtiment blanc d'un seul étage, plutôt lépreux.

— C'est le siège du Narcotic Office, annonça Knolly Vascranil.

Cela ressemblait à tous les locaux de police du tiers monde. Saleté, peinture décrépite, gens entassés et silencieux, équipement de bureau antédiluvien... Ils suivirent un couloir étroit et l'Américain frappa à

une porte en verre dépoli qui portait en lettres noires l'inscription : « Superintendent SPENCE ».

— *Come on in !* cria une voix énergique.

Le bureau était exigu et encombré de classeurs métalliques. Ils furent accueillis par un visage ouvert, sympathique. Un grand Noir en chemise, un pistolet automatique glissé directement dans sa ceinture. Knolly Vascranil fit les présentations, rappelant le motif de sa visite.

Aussitôt, le visage du policier jamaïcain se rembrunit.

— Je suis désolé de ce qui est arrivé. J'espère qu'il y a une chance de récupérer votre homme. Karen s'en occupe. Elle ne va pas tarder. Asseyez-vous.

Ils prirent place sur une banquette défoncée, très basse, en face du bureau. Beres Spence semblait débordé.

Le téléphone sonnait toutes les dix secondes et il finit par le laisser décroché. Derrière ses Ray-Ban, son regard pétillait d'intelligence. Knolly Vascranil lui tendit un paquet de Gauloises blondes, et il en alluma une avec le Zippo qui jouxtait son pistolet, dans un étui de cuir à sa ceinture. Il souffla la fumée.

— Andrew Pickersgill a eu tort de ne pas me parler de votre projet, dit-il. Peut-être que les choses se seraient déroulées différemment. Karen a un bon réseau dans les ghettos. On aurait pu savoir où ça se passait et les sauver en intervenant très vite...

— Vous pensez que c'est trop tard ? demanda Malko.

Il fit la moue.

— Je le crains. Un Blanc ne peut pas survivre dans le ghetto, surtout s'il a un « posse » à ses trousses. Mais...

— Mais enfin, s'insurgea Malko, il aurait pu s'échapper. Appeler du secours. Il était armé.

Le policier jamaïcain eut un haussement d'épaules.

— *Don't ask me !* Là-bas, personne n'aide un Blanc. Vous vous rendez compte que nous n'avons jamais réussi à localiser les endroits où ils transforment le crack à partir de la cocaïne ! Et pourtant, il y en a des dizaines... Ils sont diaboliquement habiles. Même les dealers, il est pratiquement impossible de les attraper. Ils donnent rendez-vous à leurs clients en face d'un mur. Il y a un trou dans ce mur et de l'autre côté se tient le type qui a le crack. Dès que le client a payé à l'autre, il glisse la came dans le trou et disparaît...

Tous ces *tribal gunmen* nous haïssent. S'ils pouvaient, ils nous boufferaient tout crus avec nos uniformes. Ils commencent à tuer à seize ans...

Malko remarqua soudain une dizaine de photos punaisées derrière le bureau de Beres Spence et barrées de trois lettres : TOS.

— Qu'est-ce que cela signifie ? demanda-t-il.

Le superintendant eut un sourire entendu.

— *Terminate on sight*(34). Avec ceux-là, il ne faut pas prendre de risques.

La porte s'ouvrit. Malko se retourna et eut un choc devant la créature qui venait d'entrer. Une Noire au crâne entièrement rasé, aux traits fins, avec des yeux de gazelle en amande et une énorme boucle dans l'oreille gauche. Sa blouse très large ne permettait pas de deviner ses formes, mais ses fesses cambrées étaient moulées par un pantalon de treillis.

Son regard se posa d'abord sur Knolly Vascranil, puis sur Malko et y resta. Un vrai laser.

— Voici le détective Karen Nichols, annonça le superintendant Spence. Mon meilleur élément.

* *

*

C'était Grace Jones !

Les mêmes traits durs, avec de hautes pommettes, ce regard incisif, brûlant, qui embrasait Malko, la mâchoire énergique et un corps élancé de sportive.

Elle s'assit à côté de lui et lui tendit une longue main très soignée.

— Bienvenue en Jamaïque, fit-elle. Je sais ce qui vous amène et j'ai promis à Knolly de vous aider.

Knolly Vascranil semblait prêt à fondre. Visiblement, il admirait éperdument la détective. Son regard humide posé sur elle en disait long. Il se reprit, demanda anxieusement :

— Karen, vous avez du nouveau ?

Le sourire carnassier allait bien avec le reste. Elle semblait avoir au moins une centaine de dents.

— Ce soir.

— Ce soir... sursauta l'Américain. Pas avant ?

— Impossible, dit-elle. Je fais ce que je peux...

Malko baissa les yeux sur son chronographe Breitling et réalisa qu'il était toujours à l'heure de Vienne.

Discrètement, il le retarda de six heures. Cela faisait quand même soixante heures que Ralph Cromwell croupissait dans le ghetto...

— Où se voit-on ? demanda Knolly Vascranil.

— Dans Orange Street. Il y a un bar qui s'appelle le *Jazz Hole*, vers le bas, avant d'arriver à Parade, sur la gauche. À sept heures là-bas. Maintenant, je dois partir.

Elle se leva et quitta le bureau, silencieuse comme un chat. Le superintendant Spence la suivit des yeux, sourit lorsqu'elle eut disparu.

— Personne ne peut vous aider mieux qu'elle, dit-il.

— Elle ne passe pas inaperçue, remarqua Malko. Pour un policier...
Le patron du Narcotic Office sourit.

— Oh, elle est connue. On l'a surnommée « Princess Law ». Elle a beaucoup d'informateurs.

— Pourquoi s'est-elle rasé le crâne ?

— On le lui a rasé un jour. Sur l'ordre d'un « Don » dont elle avait saisi la cocaïne. Elle avait de très beaux cheveux. Par défi, elle ne les a pas fait repousser. Si *elle* ne peut pas vous aider, *forget it* !

* *

*

Quand ils regagnèrent la Chevrolet, il sembla à Malko que Knolly Vascranil était mal à l'aise. Il ne se posa pas longtemps la question. L'Américain, à peine dans la voiture, alluma une Gaulois blonde et dit, visiblement nerveux :

— Ce soir, je ne viens pas avec vous.

— Ah bon ? fit Malko, un peu surpris. Vous avez un autre engagement ?

— Non, avoua Knolly Vascranil. J'ai des instructions. La *Company* ne veut pas que je m'engage officiellement dans cette affaire.

— Il s'agit pourtant d'un ex-agent de Langley...

— C'est vrai, mais ce sont les ordres. On va faire un tour dans le ghetto pour vous familiariser. Ce soir, là où vous allez, il n'y a aucun risque. Surtout avec Karen Nichols.

Que répondre ? Voilà pourquoi on avait fait venir Malko dare...

Vingt minutes plus tard, ils quittaient Queen Street pour s'enfoncer dans une rue perpendiculaire, Wildman Street, qui descendait vers la mer, étroite, bordée de taudis, de maisons démolies ou de terrains vagues.

— C'est là qu'on a retrouvé la tête de Joe Delano, annonça l'Américain.

Ils roulaient à petite allure, sous les regards curieux ou hostiles des passants. Ils zigzagèrent un long moment dans Tel Aviv. Toutes les rues se ressemblaient, la plupart ne portaient pas de nom. Pas de boutiques.

Quelques bars et des églises, nombreuses, cadénassées comme des banques. Knolly Vascranil stoppa à l'intersection de Queen's Road et de Gold, pour désigner un Noir debout contre le mur, en face d'eux, qui venait de faire tomber sa casquette.

— Vous voyez ce type ? C'est un des guetteurs du « posse » qui dirige le quartier. En faisant tomber à terre sa casquette, il a signalé notre présence à un autre guetteur, un peu plus loin. Ils ont des codes

pour tout.

— Vous croyez ? demanda Malko, plutôt incrédule.

Il examinait l'église proprette au toit rouge, entourée d'un jardin. Les grilles d'accès étaient cadenassées.

Soudain, il y eut un violent crissement de pneus et une vieille américaine stoppa à quelques mètres d'eux. Malko aperçut à l'intérieur une demi-douzaine de Noirs. Aucun ne sortit. Knolly Vascranil souligna d'une voix douce :

— Vous voyez ce que je vous disais... Supposons que Ralph soit caché dans cette église et que nous venions le chercher. Aucun de nous ne repartirait vivant.

Malko aperçut alors le canon d'un M16 qui sortait de la voiture arrêtée. Le chef de station de la CIA avait raison. Il enchaîna en démarrant :

— D'ailleurs, je ne pense pas que le responsable d'une église prendrait ce risque. Si le « Don » l'apprenait, il la brûlerait immédiatement avec ses occupants. Ils règnent par la terreur et n'ont aucun état d'âme.

Ils parcoururent encore quelques rues. Toujours le même spectacle. Les seuls commerces étaient des « rum-shops » et des fabricants de meubles dont la production s'étalait sur le trottoir.

— Toutes les maisons communiquent entre elles par des cours intérieures ou même des souterrains, expliqua l'Américain.

Malko éprouva un certain soulagement en retrouvant les buildings modernes et les grandes avenues de New Kingston. Le ghetto était oppressant.

Arrêté dans le parking du *Pegasus*, Knolly Vascranil ouvrit la boîte à gants et en sortit un Beretta 92 automatique, avec un chargeur supplémentaire scotché à la crosse, qu'il tendit à Malko.

— *Take care*. N'hésitez pas à vous en servir. Vous avez tous mes numéros de téléphone. Voilà les clefs d'une voiture. C'est la Toyota blanche garée là. C'est plus discret qu'une voiture de location. Venez prendre le breakfast demain au bureau, s'il n'y a rien de neuf d'ici là.

Ils se séparèrent. Son chrono Breitling Crosswind remis à l'heure indiquait onze heures quarante-cinq.

Malko avait sept heures d'inaction devant lui. Il eut une pensée pour Ralph Cromwell pour qui, s'il était vivant, les minutes devaient compter comme des heures.

* *

*

Dudley Karr alluma son troisième « spliff »⁽³⁵⁾ de la journée et rejeta voluptueusement la fumée de la marijuana.

Allongé sur une chaise longue, il avait, de la terrasse de sa villa de Beverly Hills, une vue magnifique sur toute la ville.

Son regard glissa sur les orgueilleux buildings neufs de New Kingston pour s'arrêter sur la ligne lointaine des ghettos. Son estomac, pourtant à l'abri de multiples couches de graisse, se crispa aussitôt. Ces quartiers noyés dans une brume de chaleur évoquaient une chose désagréable, un problème non résolu. Ce dont Dudley Karr avait positivement horreur.

Pour ne pas s'énerver davantage, ce qui aurait troublé sa digestion, il reporta son regard sur la créature installée sur un coussin posé sur le marbre de la terrasse, entre ses jambes.

Crystal, sa maîtresse attitrée.

Vêtue d'un T-shirt blanc trop petit de deux tailles dessinant une poitrine aiguë et d'un des shorts ultracourts qu'elle affectionnait, le regard encore voilé d'une innocence pourtant mise à rude épreuve, elle incarnait à merveille une Lolita tropicale. Agenouillée face à lui, tenant la base de son sexe d'une main ferme, elle lui administrait sa fellation dominicale avec une conscience digne d'éloges.

— Tu en mets un temps ! C'est pas terrible, ce matin... grogna avec une parfaite mauvaise foi Dudley Karr.

Crystal releva la tête, folle de rage. Elle avait fait des centaines de fellations sans jamais la moindre plainte. Elle fixa avec fureur les yeux injectés de sang de son amant.

— Si tu bandais, ce serait plus facile, lança-t-elle, t'avais qu'à te faire ta piqure...

Depuis longtemps, la *ganja* et l'alcool avaient sérieusement émoussé la libido de l'« Ayatollah ». Aussi se faisait-il parfois des piqures de papavérine directement dans le sexe, ce qui facilitait grandement les efforts de Crystal... Furieux de sa révolte, il lui prit un sein et le tordit violemment.

— Tu vas me faire jouir, petite salope ! gronda-t-il, ou je te coupe la langue.

Comme il était capable de mettre sa menace à exécution, Crystal se remit au travail. Elle en avait mal aux mâchoires. Mais, vingt minutes plus tard, comme le soleil arrivait à son zénith, Dudley Karr poussa un barrissement d'hippopotame et se répandit dans sa bouche. La jeune Noire se releva, contemplant avec dégoût la masse gélatineuse du corps de son précieux amant. Tout se payait dans la vie, et décidément, c'était l'argent qui se payait le plus cher, se dit-elle.

— Tu vois, ricana Dudley Karr en jetant une serviette sur son sexe en pleine débandade. Quand tu t'y mets vraiment...

Crystal ne répondit pas, pensant à un jeune *tribal gunman* aux longs dreadlocks qu'elle mettrait bien dans son lit. Elle alla dans le bar de laque blanche prendre une bouteille de Cointreau, de la Téquila Tres

Maguayes, du citron vert, et se confectionna un « Original Margarita » qu'elle but d'un trait. Elle commença ensuite à ôter son T-shirt pour se baigner dans la piscine.

— Attends, fit Dudley Karr, tu vas descendre en bas, et leur dire que s'ils n'ont pas attrapé ce *fucking* Américain avant la nuit, ils vont le regretter.

Avec un soupir exaspéré, Crystal rabattit son Tshirt. Elle servait aussi de messenger à son amant. Celui-ci, particulièrement fruste et sauvage, détestait sortir de chez lui. Lorsqu'il avait fallu meubler la somptueuse villa, c'est elle qui était partie pour Miami avec une valise pleine de billets de cent dollars. Elle y avait dévalisé l'exposition de l'architecte d'intérieur Claude Dalle, ramenant entre autres à son amant une superbe commode Louis XIV, copie d'un modèle ayant orné le château de Versailles. Elle disparut pour aller se changer.

Quand elle remonta, elle portait un T-shirt noir, un jean assorti avec une ceinture dorée et des sandales à hauts talons. Même dans cette tenue, elle aurait fait bander un mort. Dudley Karr, apaisé, se contenta de lancer :

— Prends « Bad Word » Gillespie et fais vite. On va déjeuner à *Strawberry Hill* avec M. Patterson.

Strawberry Hill c'était, sur les hauteurs, le restaurant le plus chic de Kingston. Et Dick Patterson, une des huiles du PNP. Dudley Karr reprit son « spliff ». Il manquait pourtant quelque chose à son bonheur. La tête de l'Américain qui avait échappé à ses hommes et représentait un danger potentiel pour sa sécurité.

* *

*

Karen Nichols avait oublié de dire à Malko qu'Orange Road était en sens unique. Il avait dû faire d'incroyables détours pour la prendre par le bas, à partir de Parade. Il remontait lentement et faillit manquer l'enseigne du *Jazz Hole* . Il se gara. Ici, ce n'était pas encore le *vrai* ghetto. Mais les Blancs en étaient absents. Heureusement, l'obscurité le protégeait. Il aperçut un bar sombre, éclairé uniquement par des ampoules multicolores. Personne, même pas de barman. Il ressortait quand un homme l'aborda.

— *Mon, you look for Karen ?*

— *Yes.*

— *Come on in...*

L'autre le fit entrer dans un couloir noir comme un four qui débouchait dans une sorte d'atelier, donnant lui-même sur un espace au plafond très haut délimité par des cloisons couvertes d'affiches. Des banquettes, des caisses, des tables. Un Rasta aux longues tresses

noirâtres tombant sur les épaules, avachi sur un vieux bloc moteur, fumait une pipe à eau.

À côté de lui, se trouvait un énorme Noir boudiné dans un T-shirt et un pantalon de toile qui découpait des cuisses monstrueuses. Lui sirotait une Red Stripe, la bière locale. Il portait une grosse chevalière en or et des chaînes autour de son cou de taureau. Le Rasta se retourna vers une sorte de capharnaüm encombré de caisses de bière, de vieux moteurs, de cartons, et lança quelques mots dans un anglais incompréhensible. Karen Nichols surgit du capharnaüm. À la grande surprise de Malko, elle aussi fumait une pipe à eau remplie de *ganja*. Elle l'ôta de sa bouche pour venir l'embrasser comme s'ils s'étaient toujours connus.

— Vous avez trouvé facilement ?

— Oui.

— Delroy, donne une bière à notre ami.

Le Rasta alla chercher une bière derrière lui, qu'il décapsula et tendit à Malko. Ce dernier était plutôt étonné de voir un policier du Narcotic marcher à la *ganja*. Comme si elle avait deviné ses pensées, Karen Nichols lança :

— La *ganja*, c'est culturel. En Jamaïque, on en fume depuis des temps immémoriaux. Bob Marley n'aurait jamais inventé le reggae sans la *ganja*... Nous, on lutte contre la cocaïne et cette saloperie de crack ; hein, Delroy ?

— Yeah ! fit le Rasta.

— Delroy, lança la policière, va t'occuper de *l'autre* bar. Tu ne voudrais pas entendre des choses qui ne te regardent pas, n'est-ce pas ?

Sans discuter, Delroy se leva de son bloc moteur et disparut vers la sortie. Aussitôt, Karen Nichols alla s'asseoir en face du gros Noir à la Red Stripe et fit signe à Malko de les rejoindre.

— Voilà « Fat Cat » Glenroy, dit-elle. Il travaille au *Daily Gleaner*. *Crime reporter*. Il travaille aussi pour moi, ajouta-t-elle. Et je crois qu'il a des choses à nous dire. Hein, Glenroy ?

Les traits du gros journaliste étaient absolument inexpressifs. Il termina sa bière et posa ses gros yeux sur Malko.

— C'est vrai, fit-il d'une voix traînante, je crois bien que je sais deux ou trois trucs. Mais si *jamais* on sait que je cause, ce sera comme pour Errol...

Errol Golding était l'avocat retrouvé découpé à la tronçonneuse.

— Ne crains rien, trancha Karen Nichols, en lâchant une odorante bouffée de marijuana.

Le Noir regarda la table.

— Je crois bien que le type que vous cherchez est toujours dans le coin, fit-il de sa voix traînante.

Karen Nichols se pencha en avant, braquant sa pipe à eau sur « Fat Cat » Glenroy avec une expression avide.

— Qu'est-ce que tu sais, *fi' good*(36) ?

Le journaliste du Daily Gleaner se tortilla, mal à l'aise sous le regard incisif de la détective. Malko retenait son souffle. Le reggae en sourdine, l'éclairage crépusculaire, le décor sordide, l'odeur entêtante de la *ganja*, tout concourait à rendre l'atmosphère étrange.

— Ben voilà, il y a eu un incident à Chancery Lane, il y a trois jours...

— Chez Zack « the High-Priest » ? coupa Karen Nichols.

— Oui.

— Qui est Zack « the High-Priest » ? demanda Malko.

« Fat Cat » Glenroy lui jeta un regard étonné, comme si le monde entier était supposé connaître le personnage. Karen Nichols répondit à sa place :

— C'est le « Don » du « posse » du ghetto de Matthews Lane. Il a son QG au 12 de Chancery Lane, parallèle à Orange. Un type *très* dangereux. Il travaille avec l'« Ayatollah ». Alors, « Fat Cat », qu'est-ce qui s'est passé ?

Le journaliste bredouilla un peu.

— On sait pas vraiment. Il paraît qu'il y avait un *Whitie*(37) avec Zack. On a entendu des coups de feu. Ensuite, tous les *tribal gunmen* sont partis comme des fous. Ils ont ratissé le ghetto. Ils le cherchaient.

— Ils l'ont trouvé ?

« Fat Cat » eut un pâle sourire.

— Non, *mon*. Un peu après, « Wide-Eyed » Zinky a fait le tour du ghetto en disant que le « Don » offrait une récompense de 50 000 dollars(38) à celui qui trouverait un *Whitie* blessé dans le coin. Il a mis ses types partout et ils y étaient encore tout à l'heure.

Karen Nichols souffla sa fumée de *ganja* avec un petit sifflement admiratif.

— 50 000 dollars ! C'est cinq fois ce qu'on paie pour un meurtre...

— Mais celui-là, c'est un Blanc, observa gravement « Fat Cat » Glenroy.

— C'est tout ? insista la détective.

Elle s'était un peu affalée sur la banquette et Malko sentait sa cuisse appuyer sur la sienne.

— On dit dans le ghetto que c'est une histoire de *transshipment* qui a foiré, continua le journaliste. Il y avait un autre type, un *bredda*(39). Celui-là, « Wide-Eyed » Zinky a dit qu'il lui avait coupé la tête.

Malko sentit le sang se retirer de son visage. Le journaliste parlait de Joe Delano, le *special agent* de la DEA.

— Il y avait aussi une *sis* avec eux, *fucking crispy*. Celle-là, on sait pas ce qu'elle est devenue.

Il se tut, acheva sa bière, visiblement pressé de décamper.

Karen Nichols se pencha en avant, presque menaçante.

— Tu n'as rien oublié, « Fat Cat » ?

Le regard du journaliste dérapa. Il demeura quelques secondes silencieux puis lâcha dans un murmure :

— Aujourd'hui, « Foxy » Crystal(40) est venue voir Zack « the High-Priest ». Ça a gueulé. On l'a entendue dire à Zack qu'il allait se retrouver à May Pen(41).

Devant l'incompréhension visible de Malko, Karen Nichols « traduisit ».

— Crystal est la maîtresse attitrée de Dudley Karr, l'« Ayatollah ». Il l'utilise aussi comme messenger. Apparemment, elle a menacé Zack. C'est probablement parce qu'il n'a pas retrouvé celui que vous cherchez...

Cela datait de quelques heures. Donc, il y avait encore de l'espoir. Sauf si Ralph Cromwell était mort dans un coin. Malko se pencha à son tour vers le journaliste.

— Où peut être ce Blanc ?

« Fat Cat » Glenroy eut un rire grinçant.

— Ça, *mon*, personne ne sait. Sinon...

— Pourquoi ce Zack ne fouille-t-il pas le ghetto ? demanda Malko.

« Fat Cat » Glenroy eut un sourire malin.

— Il y a trop de planques possibles... Il a la flemme. Il sait bien qu'il va finir par sortir, comme un rat qui a faim et soif. Et là... Mais il le veut vivant. Mort, c'est seulement 10 000 dollars. Il est fou furieux, il se sent humilié.

Charmant pays...

— Et s'il s'était réfugié dans une église ? suggéra Malko.

— C'est pas impossible, reconnut le journaliste, mais si Zack l'apprend, il tuera tout le monde dans l'église.

Un ange passa... Les tueurs du GIA algérien avaient de dignes partenaires dans cette partie du monde... Malko commençait à avoir la tête lourde, à cause de la *ganja* de Karen Nichols dont il partageait la fumée.

— Et pourquoi ne les fouille-t-il pas ?

Le journaliste eut l'air choqué.

— Zack, c'est un type qui respecte la religion. Toutes les religions.

— Mais il brûlera l'église et massacrera ses occupants s'ils ont caché ce Blanc ?

— *Yes, mon*.

« Fat Cat » Glenroy tripotait nerveusement les chaînes d'or qui entouraient son cou massif. Il se leva.

— OK, « Fat Cat », tu as gagné 5 000 dollars, fit Karen Nichols.

Malko compta dix billets de cinq cents dollars jamaïcains que l'autre empocha avant de disparaître. Karen Nichols s'étira, ce qui fit saillir sa poitrine, avec un regard en coin pour Malko.

— Eh bien, vous avez appris beaucoup de choses...

— Vous trouvez ?

— Et comment ! (Elle énuméra :) D'abord, le plus important, vous connaissez maintenant le nom de la zone où Ralph Cromwell peut se cacher. Uniquement le ghetto de Matthews Lane. Un demi-mile carré. Vous savez qui le recherche : Zack « the High-Priest ». Et vous savez aussi qu'il est vivant.

— Ça, c'est moins sûr, rétorqua Malko. Il peut être mort dans son trou.

— À mon avis, il est toujours vivant, objecta Karen Nichols.

— Comment pouvez-vous le savoir ?

— L'odeur. Avec la chaleur, un cadavre, ça sent très vite. On l'aurait signalé à Zack. Dans le ghetto, il connaît tous les cadavres : on ne tue pas sans sa permission.

Elle se tut, tirant sur sa pipe. Malko essayait de recoller les morceaux du puzzle, la gorge nouée en pensant à l'ex-agent de la CIA, blessé, tapi comme un rat, guettant ceux qui viendraient le débusquer.

— Que va-t-on faire maintenant ? demanda-t-il.

Karen Nichols lui expédia un regard ironique.

— Vous, je ne sais pas. Moi, *I nice-up for the dance*(42)...

Suffoqué, il protesta.

— On ne peut pas l'abandonner sans rien faire !

La détective lui jeta un regard à la fois triste et ironique.

— Il fait nuit. Dans le ghetto, la nuit, il vaut mieux ne pas y aller. Dites à Knolly ce que vous avez appris. Il aura peut-être une idée.

Elle se leva, abandonnant sa pipe à eau sur la table.

— Où allez-vous ?

— Me changer, et ensuite à la « Soul Night ». Tous les dimanches, il y a une soirée spéciale, à l'*Asylum*, dans Knutsford Boulevard, pas loin de votre hôtel. On ne joue que des blues. J'adore danser.

Malko la suivit et ils se retrouvèrent dans Orange Road. Un jeune Noir veillait près de la voiture de Malko. Karen lui glissa un billet de vingt dollars.

— Sans lui, vous n'auriez pas retrouvé vos roues, fit-elle. À propos, n'oubliez pas de dire à Knolly d'aller voir du côté de la Maison Blanche. C'est là que « Wide-Eyed » Zinky fait ses disciplines.

— Vous ne pouvez pas traduire ? demanda Malko en se glissant au volant.

Karen Nichols rit de bon cœur.

— Les « disciplines », c'est quand on punit un membre du « posse » pour une faute. Ça va du doigt coupé à la balle dans la tête... Et la Maison Blanche, c'est un entrepôt abandonné qui a brûlé, dans Industrial Terrace. Les « posses » l'utilisent comme lieu de tortures ou d'exécutions. C'est neutre...

Malgré son expérience, Malko en avait la chair de poule. La Jamaïque était vraiment le pays le plus violent du monde. Il se sentait coupable de ne rien pouvoir faire dans l'immédiat pour Ralph Cromwell. Ce qui lui donna une idée.

— Vous voulez bien m'accompagner à la Maison Blanche ? demanda-t-il.

— Maintenant ? Ça peut attendre demain.

— Je voudrais y aller maintenant, insista Malko. Vous avez peur ?

Karen Nichols sursauta et lui jeta un regard presque haineux. Pour se rattraper, il dit aussitôt :

— Faisons un deal : vous m'emmenez à la Maison Blanche et je vous emmène danser à la « Soul Night ».

Karen Nichols demeura muette quelques secondes, puis éclata de rire.

— OK, *You are fucking crazy*, mais je n'aime pas aller danser seule.

* *

*

La Maison Blanche était particulièrement sinistre sous le clair de lune, avec ses fenêtres et ses portes dépouillées d'encadrement, sa façade maculée de traînées noirâtres et les carcasses de trois pompes à essence rouillées sur son terre-plein. Cela avait été un grand entrepôt dont le toit de tôle avait presque entièrement disparu. De l'autre côté de Industrial Terrace, on apercevait les barres de béton de Tivoli Gardens. Malko s'était arrêté sur le terre-plein et avait éteint ses phares.

Lui et Karen Nichols observaient la bâtisse depuis plusieurs minutes. Aucun signe de vie. Malko baissa la glace. Le silence était absolu.

— On dirait qu'il n'y a pas d'activité, ce soir, remarqua la détective. On peut y aller.

Malko prit sa Maglite dans la boîte à gants de la Toyota et fit monter une balle dans le canon du Beretta 92 puis le remit dans sa ceinture. Karen Nichols souleva sa blouse et prit dans un petit holster un revolver, un Ruger 4 pouces. Elle sourit.

— C'est ma carte American Express. Il ne faut jamais sortir sans.

Ils sortirent de la Toyota et traversèrent le terre-plein pour pénétrer

dans l'entrepôt abandonné, au sol jonché de gravats. De nouveau, ils écoutèrent.

Rien. Même à cette heure tardive, la chaleur était encore poisseuse. Malko balaya de sa torche le rez-de-chaussée vide. Rien que des gravats et des murs couverts de graffitis. Un moignon d'escalier menait au premier étage. On avait tout volé, sauf le ciment... Malko se dirigea vers l'escalier, mais la détective le stoppa :

— Il n'y a rien là-haut. Venez par ici.

Elle semblait voir dans l'obscurité, comme un chat, et se dirigeait vers le coin le plus éloigné. Ils parvinrent devant une ouverture carrée, l'accès à un escalier s'enfonçant vers le sous-sol. De nouveau, ils écoutèrent le silence. Karen Nichols dit à mi-voix.

— On va descendre, mais pas longtemps. C'est dangereux ici, la nuit.

— Nous sommes armés, objecta Malko.

— Eux aussi. Avec des M 16, des Uzi ou des Kalach... Venez.

Ils s'engagèrent sur les marches de ciment nu, éclairés par la Maglite. Cela sentait l'urine, la *ganja*, la saleté. Ils débouchèrent dans un couloir qui courait sur toute la longueur de l'entrepôt. Un rat fila devant eux.

Ils évitèrent des tas d'excréments, des débris immondes. Soudain, une odeur aigre-douce frappa les narines de Malko. Cela venait du fond du couloir. Il continua à avancer. L'odeur devenait insupportable. Cela provenait d'une pièce, sur la gauche. Il braqua sa torche dans l'ouverture et ne vit d'abord qu'une masse noirâtre sur le sol, dont la surface semblait onduler. Il lui fallut quelques secondes pour réaliser qu'il s'agissait d'un cadavre couvert de rats, affairés à le dévorer.

Dans son dos, Karen Nichols souffla :

— Regardez s'il y a la tête.

Surmontant son dégoût, Malko pénétra dans la pièce de ciment nu et braqua sa torche sur le cadavre, tandis que les rats s'enfuyaient silencieusement, effrayés par la lumière. Une haute flamme claire éclaira le mort. Karen Nichols venait d'allumer son Zippo, et s'accroupit là où aurait dû se trouver la tête. Il n'y avait rien.

Ils avaient bien retrouvé le corps de Joe Delano.

Karen Nichols se redressa, éteignit son briquet et tira Malko en arrière.

— Venez.

De toute façon, il n'y avait rien de plus à voir... Ils rebroussèrent chemin et la détective s'engagea la première dans l'escalier menant au rez-de-chaussée. Elle s'arrêta brutalement.

— Qu'est-ce qui se passe ? demanda Malko.

— Peut-être rien, chuchota-t-elle.

Elle se baissa et ramassa un morceau de ciment qu'elle lança

devant elle, à l'entrée de l'escalier. Il était à peine retombé qu'une rafale d'arme automatique brisa le silence. Les éclats de ciment volaient partout, les projectiles ricochaient en miaulant. Ils battirent précipitamment en retraite dans le sous-sol.

Le silence était retombé. Sans la précaution prise par la détective, ils auraient été abattus tous les deux. Karen Nichols remonta quelques marches et, exposant uniquement la main qui tenait le revolver, tira trois coups de feu, avant de battre en retraite.

— C'est pour qu'ils ne viennent pas nous chercher tout de suite, souffla-t-elle, mais ils vont venir quand même... On gagne seulement un peu de temps.

Elle ralluma son Zippo et, à la lueur du briquet, compléta son barillet.

— Nous sommes coincés, dit-elle. Vous n'avez pas eu une bonne idée.

Karen Nichols se tut brutalement puis, prenant Malko par le bras, l'entraîna vivement vers le fond du couloir. Quelques secondes plus tard, il entendit un objet rebondir sur les marches. Karen Nichols le poussa dans une pièce vide. Une fraction de seconde avant qu'une lueur éblouissante illumine le couloir, accompagnée d'une explosion sourde. Une grenade.

— Eteignez votre lampe, souffla la Jamaïcaine.

Malko obéit, le pouls à 150. Il se maudissait d'avoir eu cette idée saugrenue. L'obscurité était totale. Soudain, il entendit des froissements de tissu et une faible lueur verte luit dans l'obscurité. Le cadran d'un téléphone portable.

— Si vous croyez en Dieu, priez, dit Karen Nichols à voix basse. Si j'attrape un relais, nous avons de la chance. Sinon, on va bientôt ressembler à Joe Delano.

CHAPITRE VI

Malko compta les bip du numéro composé par Karen Nichols, dans un silence de mort. Le numéro s'afficha. Puis « Call ». D'interminables secondes.

Deux mentions pouvaient s'afficher, soit « Connection » soit « No network ».

Quand « Connection » apparut, Malko eut envie de crier de joie. Le silence était tel qu'il entendit la sonnerie chez le correspondant. Leurs adversaires devaient se concentrer pour l'assaut final. À la septième sonnerie, une voix d'homme répondit. Pratiquement au moment où une longue rafale les assourdissait. Cela venait du bas de l'escalier...

Karen Nichols se mit à hurler dans l'appareil, en patois jamaïcain, incompréhensible pour Malko. La conversation fut brève. Dès qu'elle l'eut coupée, remettant l'appareil dans sa poche, elle dit simplement.

— Il faut tenir dix minutes... Couvrez-moi. On va se séparer. C'est plus efficace. Je pars me planquer dans une autre pièce de l'autre côté du couloir.

Revolver au poing, elle se rua dans le couloir, une fraction de seconde après que Malko eut ouvert le feu avec le Beretta 92. Les douilles brûlantes rebondissaient contre le mur, puis sur son visage. Il entendit un cri venant de l'escalier puis sa culasse claqua à vide.

Le couloir était vide. Karen Nichols avait réussi à passer. Il remplaça son chargeur vide par le plein, et s'accroupit dans l'obscurité, le cœur battant la chamade. Le silence était tel qu'il avait l'impression d'être seul, de vivre un cauchemar... Il consulta le cadran lumineux de sa Breitling Crosswind. Trois minutes à peine s'étaient écoulées, depuis l'appel de la détective...

Le temps s'égrenait avec une lenteur exaspérante.

Pour garder son calme, il s'appliqua à suivre la rotation de la trotteuse du chronographe. Peu à peu, les battements de son cœur redevinrent normaux...

Quatre minutes plus tard, il lui sembla entendre un son strident dans le lointain. Il prêta l'oreille. Cela grandissait : le hululement d'une sirène de police. Puis de deux, de trois ! Il se redressa. La voix de Karen venant de l'autre côté du couloir aussitôt le mit en garde :

— Attendez, ne bougez surtout pas...

Il obéit, le doigt crispé sur la détente de son pistolet. Les hurlements des sirènes devinrent assourdissants, puis s'éteignirent brutalement. Quelques instants plus tard, il entendit des pas au rez-de-chaussée, des appels. Une lueur blanche éclaira le couloir. Karen Nichols appela de nouveau en patois et alluma son Zippo pour signaler

sa présence. Elle cria à Malko :

— Allumez votre lampe !

Il obéit. Le faisceau éclaira plusieurs hommes en uniforme bleu, armés de riot-guns et de fusils d'assaut M 16, qui avançaient dans le couloir. Il y eut une brève conversation en patois avec les nouveaux venus, et Karen Nichols entraîna Malko vers la surface. Il durent enjamber un cadavre en travers des marches.

— C'est bien ! Vous l'avez eu ! fit la jeune femme à Malko.

C'était un jeune Noir, qui serrait encore une Uzi dans sa main droite. La tête éclatée. Un des policiers le repoussa d'un coup de pied pour pouvoir passer.

Quand ils émergèrent au rez-de-chaussée, ils furent éblouis par les projecteurs. On y voyait comme en plein jour et cela grouillait d'uniformes. Karen Nichols étreignit le chef des policiers et jeta à Malko :

— Ça n'aurait pas été moi, ils ne venaient pas !

— Où sont les hommes qui nous ont attaqués ?

Elle eut un geste évasif.

— Enfuis. Les sirènes les ont alertés.

— On aurait pu les surprendre.

La détective sourit.

— Ils voulaient me sauver, *pas* les affronter. Ils les ont prévenus qu'ils arrivaient...

Étrange pays.

Tranquillement, elle remit un barillet plein dans son Ruger. Des policiers traînaient le corps de l'homme abattu par Malko comme si c'était un chien crevé. Un autre tenait son Uzi.

Karen Nichols regarda ses traits figés par la mort.

— Tiens, c'est « Junior Soul », fit-elle. Un des *tribal gunmen* de Zack « the High-Priest ». « Fat Cat » n'a pas raconté d'histoires.

— Je peux vous emprunter votre portable ? demanda Malko.

Il composa le numéro personnel de Knolly Vascranil qui répondit aussitôt.

— Nous avons retrouvé Joe Delano, annonça Malko.

Il se mit à l'écart pour rapporter au chef de station de la CIA tout ce qu'il avait appris de la bouche de « Fat Cat » Glenroy. L'Américain ponctuait son récit d'exclamations ravies.

— C'est formidable ! conclut-il. *Maintenant*, on va pouvoir tenter quelque chose.

— Quoi ?

— Je vous le dirai demain matin. Huit heures au bureau.

— Et cette nuit ?

— On dort. Mais désormais, j'ai bon espoir de retrouver Ralph. Reposez-vous. Vous l'avez échappé belle. C'était une folie d'aller à la

Maison Blanche de nuit. Enfin, cela confirme l'implication de ce salaud de Zack... Vous n'avez pas perdu votre temps. À demain.

Malko rendit son portable à Karen Nichols. Elle le remit dans sa ceinture avec un sourire provoquant.

— Alors, on va danser, maintenant ?

Malko la regarda. Elle ne plaisantait pas. C'était vraiment une dure. Elle se méprit sur le sens de son regard et lança, pleine de défi.

— C'est vrai, je voulais me changer, mais ça ne fait rien, à l'*Asylum*, on n'y voit pas grand-chose.

* *

*

L'*Asylum* méritait bien son nom. Une immense salle plongée dans une semi-pénombre, avec une sono fracassante qui larmoyait du blues pour une foule de danseurs, la plupart très jeunes, ondulant sur place. L'odeur dominante était celle de *ganja*... D'ailleurs, un nuage de fumée bleue flottait au-dessus de la piste. Karen Nichols euphorique, tirait sur un énorme « spliff » acheté vingt dollars à l'entrée, alternant les bouffées avec le cognac-tonic à base d'Otard VSOP qu'elle s'était fait servir d'entrée. Privé de vodka, Malko avait opté pour un « Original Margarita », Cointreau, tequila et citron vert.

Ils avaient obtenu un coin près du disc-jockey où on ne pouvait absolument pas se parler. Malko se sentait dans un état second, réalisant à quel point il avait échappé de peu à la mort... Karen Nichols tira une ultime bouffée de son « spliff », dont elle lui souffla la fumée en plein visage, et hurla :

— On danse !

Ils parvinrent à trouver quelques centimètres carrés sur la piste et aussitôt la détective se colla étroitement à lui, sans doute pour laisser plus de place aux autres couples. Malko eut un mouvement de recul. Quelque chose de dur venait de s'enfoncer dans son estomac... Karen sourit, souleva sa blouse et fit coulisser le holster de son Ruger. Avant de revenir s'incruster contre Malko, se frottant sans ambages à lui, les deux bras noués autour de son cou. Elle dansait avec souplesse, ondulant de façon provocante, la bouche dans le cou de Malko.

— Vous aimez cette musique ?

C'était un reggae très lent, très sensuel, qui respirait le sexe. Malko se revit dans la cave, une heure plus tôt.

— Oui, dit-il. On a bien failli ne jamais l'entendre...

— J'ai été imprudente, avoua Karen. Je savais que la nuit, c'était dangereux.

— Ils nous ont suivis ?

— Non, ils ont des guetteurs partout. Ils ont signalé un Blanc, et

Zack a pensé qu'il s'agissait d'un Américain de la DEA. L'occasion était trop belle. Heureusement que le Narcotic Office m'a donné un portable...

— Vous nous avez sauvé la vie, fit Malko.

Ils continuèrent à danser. Peu à peu, la fumée de la *ganja*, la musique, le corps de Karen pressé contre le sien éveillèrent les sens de Malko. Karen Nichols ne faisait rien pour le refroidir. Ses seins, durs comme du marbre, semblaient vouloir percer sa chemise. Le temps d'un rock, ils retournèrent s'asseoir. Karen commanda un nouveau long drink à base de Otard VSOP, sans beaucoup de soda, et se remit à fumer, étroitement serrée contre Malko. À côté d'eux, un couple se caressait, s'embrassait, sans la moindre gêne.

Karen le regarda quelques instants, puis s'empara de la main de Malko et la posa sur son sein gauche. Il sentit la pointe dressée sous ses doigts.

— Caressez-moi, dit-elle.

Ce qu'il fit, à travers sa blouse. Cela ne suffisait pas à la détective, elle glissa sa main sous sa blouse, à même la peau tiède et douce, et soupira de plaisir tout en continuant à fumer. Ils se comportaient comme s'ils s'étaient toujours connus... Les jambes légèrement ouvertes, vautrée sur le siège profond, Karen bougeait au rythme de *I shot the sheriff* version reggae... Puis elle se pencha et glissa sa langue dans la bouche de Malko, en une caresse très douce et très sensuelle.

Toujours sans un mot, comme si tout allait de soi.

Lui, comme chaque fois qu'il avait échappé à la mort, éprouvait une violente pulsion sexuelle... Ce marivaudage ne lui suffisait plus. Comme elle l'avait fait avec lui, il lui prit la main et la posa sur la bosse de son sexe durci.

Karen s'y attarda à peine...

Trente secondes plus tard, ils fendaient la foule en direction de la sortie... Elle le guida vers le haut de Kingston, remontant Constant Spring Road pour tourner dans une rue transversale mal éclairée. Elle le fit s'arrêter en face d'un cottage, et ils montèrent au premier. Elle habitait un grand studio moderne, donnant sur un jardin tropical.

À peine rentrée, Karen Nichols mit de la musique, pratiquement le même reggae qu'à l'*Asylum*. Elle se dirigea vers un petit bar, mélangea du Cointreau, de la tequila et du citron vert puis remplit deux grands verres avec un sourire.

— J'ai vu que vous aimiez l'« Original Margarita », dit-elle avant de se mettre à danser sur place, après avoir jeté son revolver sur un pouf.

C'était plus « Princess Love » que « Princess Law »... Le studio était imprégné de l'odeur de la *ganja*.

Tout en dansant, elle fit passer sa blouse par-dessus sa tête, découvrant des seins fermes et pointus qui se balançaient à peine

lorsqu'elle bougeait. Puis ce fut le tour du pantalon et des chaussures. Elle garda un petit slip noir quelques instants, puis s'en débarrassa, avant de se laisser tomber sur le lit, totalement nue, les yeux fermés. Son bassin était agité d'une houle plus éloquente que n'importe quelle parole. Jamais une femme ne s'était offerte à Malko avec une telle simplicité... Il se déshabilla à son tour et vint s'allonger sur elle. Karen entre ouvrit les paupières, lui adressant un regard trouble. Puis, de nouveau, sa langue se glissa dans sa bouche.

Ils restèrent ainsi, le sexe dressé de Malko collé contre son ventre. Quand il écarta ses cuisses, elle se laissa faire. Il avait hâte d'oublier l'horreur de la Maison Blanche et s'enfonça en elle d'un seul élan, rencontrant une muqueuse brûlante. Karen réagit d'un violent coup de reins. Son sexe était très serré en dépit de son désir apparent, et Malko se dit qu'il atteindrait vite le plaisir. Karen arracha sa bouche de la sienne pour dire à voix basse :

— Laisse-moi me caresser en même temps.

Elle glissa une main entre leurs deux corps et entreprit de se faire plaisir avec une dextérité prouvant une longue habitude. Malko sentait ses doigts s'agiter contre lui, ce qui augmentait son excitation. Mais visiblement, la position ne lui convenait pas.

— Attends ! dit-elle.

Elle le repoussa et le fit s'allonger sur le dos. Il crut qu'elle voulait le prendre dans sa bouche, et lui saisit la nuque. Karen se dégagea, presque avec brutalité.

— Non ! pas ça.

Comme pour atténuer son refus, sa main s'empara du sexe bandé et elle le caressa rapidement avant d'enjamber Malko et de s'installer sur lui à califourchon, s'empalant progressivement. Elle prit alors les mains de Malko et les plaqua contre ses seins.

— Caresse-les doucement... dit-elle, c'est ce que je préfère.

Il ne se le fit pas dire deux fois. Ils étaient fermes, les pointes érigées, qu'il faisait rouler avec douceur entre ses doigts. Visiblement, Karen aimait bien diriger les opérations.

Pendant un temps qui lui parut très long, il la caressa tandis qu'elle montait et descendait sur le membre qui l'empalait, tout en se caressant frénétiquement.

Parfois, quand il malaxait ses seins un peu fort, elle ronronnait de bonheur. Peu à peu, il trouva la pression exacte qui déclenchait son plaisir. Alors, elle lui adressait un regard de vraie salope entre ses paupières mi-closes, sans cesser de se caresser...

Malko sentit augmenter la pression montant de ses reins. Il agrippa les hanches élastiques et se mit à rythmer lui-même le balancement de Karen, en augmentant l'amplitude... À son tour, il se mit à donner des coups de reins, déclenchant un processus irréversible.

Quand elle le sentit se répandre en elle, Karen poussa un vrai cri de désespoir.

— Continue ! Continue. Ne t'arrête pas.

Il obéit. Les doigts de la jeune femme dansait un ballet magique et endiablé au milieu de sa toison noire, et Malko continuait à la transpercer de son sexe toujours raide. Tout à coup, elle eut un râle rauque, et cria :

— *I come ! I come. You make me come !*

Son corps fut secoué d'un long spasme. Ses doigts se figèrent. Ses cuisses se resserrèrent autour des hanches de Malko, comme un cavalier qui a peur de tomber étreint sa monture. Puis, avec délicatesse, elle s'allongea, frottant ses seins à sa poitrine et l'embrassant dans un fumet de *ganja*. Lorsque sa langue se retira, alors qu'il était encore fiché en elle, Karen dit à voix basse :

— Tu ne m'en veux pas... Il n'y a que moi pour me jouir. J'y arrive très bien toute seule. Mais j'aime bien qu'un homme me donne un coup de main... Si on peut dire...

— À quoi penses-tu quand tu te caresses ? demanda Malko, curieux.

Elle lui adressa un sourire triste.

— J'essaie de ne pas penser à mon père, le premier jour où il m'a violée. J'avais quatorze ans. Ensuite, il me forçait tous les soirs, quand je rentrais de l'école, à faire ce que tu voulais que je fasse... Depuis, je n'ai jamais pu et je ne peux pas jouir avec un homme sans me caresser...

Elle se leva pour allumer un nouveau « spliff », dont elle tira aussitôt une énorme bouffée.

— Tu fumes toujours autant de *ganja* ?

Elle sourit en exhalant la fumée.

— Oui, cela donne le calme et la sérénité. Je fais un métier dangereux... Et la vie est parfois dure. J'aimais bien Joe Delano. Cela m'a fait quelque chose de le voir mort. Il y a trop de violence ici, dans cette île.

Elle se tut. Ce qu'elle venait de dire ramena Malko au ghetto. Brutalement, il se sentit coupable d'être là, en train de faire l'amour, alors que l'homme qu'il devait sauver était tapi comme un animal blessé, attendant la mort... Karen demanda.

— Tu penses à ton ami ?

— Ce n'est pas mon ami, corrigea Malko. Je ne le connais pas. Mais je sais qui il est.

— Ne te sens pas coupable. La nuit, il n'y a rien à faire. Maintenant, tu sais qu'il est encore vivant. Il faut le retrouver avant Zack.

— Comment ?

— Knolly doit avoir une idée... Tu le vois demain matin, non ?

— Oui.

— J'ai fait ce que je pouvais. Déjà, s'il est encore vivant, nous savons où le chercher. Je vais essayer d'en apprendre plus...

— Merci.

— Peut-être que je saurai quelque chose demain. Appelle-moi sur mon portable.

Elle lui tendit son « spliff ».

— Tu en veux ?

— Non, je suis fatigué, prétexta Malko. Le *jet lag*. Je vais rentrer.

— Comme tu veux. Moi, je vais fumer encore un peu. Je suis bien. J'ai aimé faire l'amour avec toi. Les Blancs sont plus doux que les Jamaïcains... Un jour, j'ai été obligée de chasser un type à coups de revolver, tellement il était fou de rage.

Elle s'étira, ouvrant un peu les cuisses. Malko sentait bien qu'elle aurait aimé fumer avec lui et refaire l'amour... Mais il commençait à voir des éléphants roses. La soirée avait été dure. Karen le regarda se rhabiller, puis se leva, et, nue, le mena à la porte.

— Tu dois penser que je suis une femme facile, fit-elle en souriant. Nous nous connaissons à peine...

— Non.

Elle éclata de rire.

— Tu as tort. Je *suis* une femme facile. Quand j'ai envie d'un homme. *Good night*.

Des milliers d'étoiles brillaient dans le ciel et il faisait encore 30 degrés...

Malko redescendit sans se presser jusqu'au *Pegasus*. En bas de la rade, les lumières du ghetto clignotaient. Il réprima une envie irraisonnée d'y retourner.

S'il était toujours vivant, Ralph Cromwell entamait sa quatrième nuit d'homme traqué.

* *

*

Zack « the High-Priest » n'avait pas desserré les lèvres depuis une heure. Installé comme toujours de guingois sur un vieux fauteuil rafistolé qui lui servait de trône, il ruminait sa fureur, le regard vide, tirant sur sa pipe à eau pleine de *ganja*. Son QG était presque désert. « Blinds » sommeillait au bar. « Big Uzi », son garde de corps, ne regardait que la porte. « Wide-Eyed » Zinky, assis dans un coin, fumait lui aussi, plus calme que d'habitude. D'habitude, c'était plutôt gai, mais là, l'ambiance était carrément sinistre... Il y eut un chuchotis à l'entrée et un nouveau venu se faufila dans la chicane, puis vint se

pencher vers le « Don ».

Celui-ci posa sur lui ses yeux jaunes de saurien.

— *You got the fucking Whitie, mon ?*(43)

— *Not yet, boss.*

C'était « Black Tony », surnommé ainsi en raison de sa peau très sombre, le responsable du filet tendu pour attraper l'agent de la DEA qui leur avait filé entre les mains. Ils pensaient tous qu'il tenterait de leur fausser compagnie la nuit. Aussi, des dizaines d'ombres glissaient le long des rues étroites de Matthews Lane, armées, excitées par la prime de cinquante mille dollars. Un nœud coulant prêt à se resserrer.

Zack ôta sa casquette, dévoilant son crâne ravagé par la pelade. Contrairement à la plupart des Rastas, il était malingre, avec des mollets de coq, une poitrine concave et un air maladif. Il avait dû gagner ses galons en férocité, liquidant sans pitié tous ses concurrents et adversaires. Tous savaient qu'il tuait comme il respirait.

Perpétuellement noyé de *ganja*, il n'avait plus le sens des réalités.

La sonnerie aiguë de son portable le fit sursauter. « Black Tony » fit un bond en arrière comme si l'appareil allait le mordre. Le « Don » enclencha la communication. Quand il entendit la voix traînante de l'« Ayatollah », il sentit son estomac se nouer. Celui-là était aussi féroce que lui... Sinon plus. Ils eurent une brève conversation en patois.

Quand Zack « the High-Priest » coupa la communication, il était en sueur. L'« Ayatollah » lui avait bien fait sentir qu'il jouait sa place... Si le chef du « posse » le plus féroce de Kingston ne parvenait pas à retrouver un Blanc dans son ghetto, il ne méritait pas de vivre... Ce serait peut-être son garde du corps tout dévoué qui l'étranglerait avec un lacet. Sur l'ordre de l'« Ayatollah ». Ou une rafale de M 16 tirée par un fidèle.

— Retourne dehors, lança-t-il à « Black Tony ». Je veux que tu retrouves ce *Whitie*.

« Black Tony » ne se le fit pas répéter et fila vers la sortie. Au moment où il allait franchir la chicane, Zack prit le Glock posé à côté de son fauteuil et, tranquillement, vida le chargeur dans le dos du *tribal gunman*. Celui-ci s'effondra, puis demeura face contre terre. Le « Don » pointa son doigt sur « Blinds », toujours au bar.

— « Blinds », tu le remplaces.

« Blinds » posa sa bière, pas rassuré. Zack « the High-Priest » savait fouetter les énergies. Sans un mot, il se dirigea vers Chancery Lane.

Zack se tourna vers « Big Uzi », son garde du corps.

— Prends une voiture et va le déposer à Tivoli Gardens.

De cette façon, on mettrait le meurtre sur le dos d'un autre « posse » favorable au JLP. Mais cela ne lui donnait pas le *Whitie*.

Les ascenseurs desservant le Mutual Life Building étaient d'une lenteur exaspérante. Malko avait attendu la cabine presque dix minutes. Il descendit au troisième, l'entrée officielle de l'ambassade où un Marine le fit patienter tandis qu'on prévenait Knolly Vascranil.

Le chef de station de la CIA surgit et le guida très vite jusqu'à son bureau, à l'étage au-dessus, par un ascenseur intérieur.

— Vous avez été imprudent, hier soir, lui reprocha-t-il en allumant sa première Gauloise blonde de la journée.

— C'est incroyable qu'on n'ait pas retrouvé le corps plus tôt, observa Malko.

L'Américain eut un geste d'impuissance.

— C'est Kingston ! Au sud de Cross Roads, il n'y a plus de loi. Venez voir.

Il l'entraîna devant le mur où était épinglée la carte des ghettos. Matthews Lane était un rectangle tout en longueur, allant de North Street à Harbour Street. Trois quarts de mile du nord au sud, un quart d'est en ouest.

— Karen vous a donné une information capitale, fit-il. Si Ralph est encore vivant, il se trouve dans ce rectangle.

— Quelle différence ? objecta Malko. De toute façon, nous ignorons où. Il doit être blessé, dans l'impossibilité de bouger...

L'Américain eut un sourire rusé.

— Nous irons le chercher.

— Comment ?

— Je vais vous l'expliquer.

CHAPITRE VII

L'air mystérieux, Knolly Vascranil invita Malko à prendre place sur un grand canapé de cuir et alluma une nouvelle Gauloise blonde avec un Zippo décoré de la Chrysler Saratoga New Yorker, fétiche de la marque depuis les années 40, qu'il posa ensuite avec soin sur la table. Satisfait d'avoir créé son petit suspense, il annonça avec gravité :

— *Mister* Fawcett n'a pas eu le temps de tout vous dire sur l'opération « Rum-Punch ».

— Ah bon ? fit Malko, médiocrement surpris. Qu'avez-vous à m'apprendre ?

— L'essentiel, assura tranquillement le représentant de la CIA. « Rum-Punch » c'était en apparence une opération cent pour cent DEA, mais en réalité, il s'agissait d'une « manip » préparée par Langley, dans le plus grand secret. Une opération clandestine, pour laquelle nous avons besoin d'un homme absolument sûr à nos yeux, mais qui ne soit pas lié officiellement à l'Agence.

— Ralph Cromwell ?

— *Right*. Il avait le profil idéal. Quand on l'a briefé, il a accepté, moyennant un dédommagement important.

— Qui, « on » ?

— Moi, admit avec modestie Knolly Vascranil. J'agissais sur les instructions de la Division des Opérations. Voici pourquoi. Nous sommes aujourd'hui le lundi 8 décembre. Il y a des élections législatives le 18 décembre.

— J'en ai entendu parler...

— Bien, appuya l'Américain en tirant sur sa Gauloise blonde. Depuis son indépendance, la Jamaïque compte deux grands partis. Le PNP, de gauche, et le JLP, de droite, beaucoup plus proche de nous... Le PNP, dans les années 70, a beaucoup flirté avec Cuba. Ses militants s'entraînaient là-bas avec l'intention d'établir en Jamaïque une démocratie populaire, comme dans l'île de Grenade. L'Agence s'est donné beaucoup de mal pour les contrer. Nous avons décidé d'aider le JLP – Jamaïcan Liberal Party – de Mr. Seaga, un métis d'origine libanaise. Qui, *lui*, était un anti-communiste virulent. On lui a procuré des armes et on a fermé les yeux sur les trafics de cocaïne et de *ganja* de ses partisans. En partie grâce à notre aide, Seaga a été élu, il est devenu premier ministre.

— C'est un beau conte de fées, souligna ironiquement Malko.

Knolly Vascranil fit la moue.

— Pas vraiment ! Parce qu'ensuite, Edward Seaga, en dépit de nos efforts, a perdu les élections... Il les a même perdues *deux* fois de

suite. Cela fait dix ans que le PNP est au pouvoir...

— Cuba n'est qu'à une centaine de milles marins, remarqua Malko, mais le drapeau rouge ne flotte pas encore sur Kingston...

— C'est vrai, reconnu l'Américain. Mais, à Washington, on aimerait quand même que notre ami Edward Seaga revienne aux affaires...

— Quel rapport avec l'opération « Rum-Punch » ?

— Un rapport étroit. Il y a deux mois, Seaga est allé faire du lobbying à Washington... Il a expliqué que si les élections étaient à nouveau gagnées par le PNP, il n'avait plus qu'à mettre la clef sous la porte, et que le PNP, fort de sa victoire, referait une politique de gauche et se rapprocherait de Cuba.

— C'est crédible ?

Knolly Vascranil fit la moue.

— Possible, mais pas certain. Les gens du PNP ont mis beaucoup d'eau dans leur vin rouge. Mais, à Washington, quand on parle de Cuba, tout le monde devient hystérique. C'est notre dernier ennemi héréditaire. Donc, Edward Seaga a vendu sa salade à des conseillers du Président en leur suggérant un plan mirifique. Piéger le PNP par le biais d'un de ses plus gros bailleurs de fonds, un certain Dudley Karr, dit l'« Ayatollah ». Un des plus grands trafiquants de l'île ! Il gagne des millions de dollars en faisant entrer des tonnes de cocaïne aux États-Unis. Une partie de cet argent est reversé au PNP dont il est un ardent supporter, et qui, en échange, lui assure l'impunité. Donc, Seaga a expliqué que si on pouvait coincer l'« Ayatollah » les mains dans la poudre blanche, le scandale rejaillirait sur le PNP, car celui-ci ne se cache pas de le soutenir. Bien entendu, la Maison-Blanche a demandé au DEA de vérifier ce qui n'était un secret pour personne... Quelques meetings plus tard, « Rum-Punch » a été porté sur les fonds baptismaux par quelques *political advisors* de la Maison-Blanche et les responsables de la DEA, ravis d'avoir le feu vert pour une opération un peu tordue. Personne n'a pu résister à la tentation d'éliminer du même coup un adversaire politique des États-Unis et un gros trafiquant de drogue. Le patron de la DEA a tout monté, côté provoc, et on lui a fourni Ralph Cromwell pour jouer les acheteurs. Comme ils sont méfiants, ils l'ont « marié » à un *special agent* de chez eux, Joe Delano.

— Pourquoi avoir mis quelqu'un de chez nous ?

Knolly Vascranil eut un sourire entendu.

— Une exigence de Seaga. Et nous préférons, nous aussi, garder un œil sur l'opération.

Un ange passa, jetant des regards méfiants autour de lui.

— Que dit votre « sponsor » de l'échec de « Rum-Punch » ?

— *He is mad...* avoua l'Américain. Bien entendu, il se moque comme de sa première affiche électorale de ce pauvre Joe Delano,

mais il se dit que si nous arrivons à retrouver Ralph Cromwell *vivant*, il pourra témoigner.

D'abord, il a rencontré Dudley Karr et fait le deal avec lui. Ensuite, il était avec Joe Delano quand ce dernier a été assassiné. Il sait qui sont les assassins, forcément liés à Dudley Karr. À quelques jours du vote, ce genre de révélations pourrait être dévastateur pour le PNP. Tous les sondages sont favorables à ce dernier. Il n'y a qu'un bon scandale pour modifier la tendance.

— Et Ralph Cromwell est quelque part dans le ghetto, à moitié mort, conclut amèrement Malko. Quand je pense que j'ai marché dans le numéro de violon de Martin Fawcett. Le vieux compagnon de combat et tout...

Knolly Vascranil tira nerveusement une bouffée de sa Gauloise, évitant soigneusement de fixer Malko.

— Tout n'était pas faux. George Tennett, le nouveau DG, a très bien connu Ralph Cromwell dans le temps. Et c'est même lui qui l'a choisi pour cette mission ! Il y a aussi autre chose : imaginez que Ralph tombe vivant entre les mains de Zack « the High-Priest » et que, sous la torture, il balance toute l'histoire ! Qu'il mouille Seaga et nous...

— Effectivement, conclut Malko, George Tennett n'est à la tête de l'Agence que depuis cinq mois. Cela ferait désordre.

— Vous voulez dire qu'il saute ! fit avec véhémence Knolly Vascranil. Quant à moi, je me retrouve devant une commission du Congrès et je suis viré. Peut-être sans pension...

Un ange brandissant les statuts de la Sécurité Sociale traversa le bureau dans un envol glacial.

Malko était presque soulagé ; on retrouvait un cas de figure classique : une opération mal engagée, qui avait foiré et dont il fallait recoller les morceaux...

— Au fond, remarqua-t-il, si Ralph Cromwell mourait dans son trou, à *ce stade*, cela arrangerait tout le monde. M. Seaga et la *Company*...

— Ne dites pas de choses monstrueuses, protesta mollement le chef de station. Ralph Cromwell est un type formidable que j'aime beaucoup.

— Vous pourriez continuer à l'aimer mort...

Knolly Vascranil ne répondit pas, il but un peu de café.

— Tout ceci était pour vous expliquer le *background* de l'opération « Rum-Punch », conclut-il. Maintenant, il faut agir. Depuis hier soir, lorsque vous m'avez appris où avait commencé le clash, j'ai pris certains contacts. Avant, c'était impossible. La zone à ratisser était beaucoup trop grande. Malheureusement, les ghettos contrôlés par le PNP sont plus nombreux que ceux du JLP. Je suis donc allé voir un fidèle – d'Edward Seaga, « King Chubby », le « Don » du *Rencker's*

posse, qui tient le quartier du South Side. Il vous attend dans son bar, dans Potter's Row, le *Baltimore Pub*, à midi.

Malko jeta un coup d'œil à sa Breitling Crosswind. Huit heures dix.

— Pourquoi si tard ? Vous trouvez qu'on n'a pas assez perdu de temps.

L'Américain eut un geste d'impuissance.

— Désolé. Ces types fument de la *ganja* une grande partie de la nuit. Impossible de les faire bouger plus tôt.

— Que vais-je faire avec ce « King Chubby » ? demanda Malko, méfiant.

Knolly Vascranil baissa modestement les yeux.

— J'ai eu une idée, mais on ne peut pas la réaliser sans eux.

— C'est quoi, votre idée ?

Le chef de station de la CIA marqua une imperceptible hésitation, avant de se lancer :

— Voilà. Maintenant que nous connaissons la zone où se trouve Ralph, l'idée est de le faire sortir de sa cachette et de le récupérer...

— Comment ?

— Nous sommes en période électorale. Les ghettos sont sillonnés de camions équipés de haut-parleurs qui alternent musique et slogans politiques. Mon idée est la suivante : « King Chubby » et ses hommes ont décoré un véhicule d'affiches du PNP. Avec une escorte de ses hommes, vous allez tourner dans le ghetto de Matthews Lane, là où Ralph doit se cacher. Entre deux reggae, vous l'appellez grâce aux haut-parleurs. En lui donnant son pseudo utilisé à la *Company*, Kurt. Donc, il saura immédiatement que ce sont des amis. Et, s'il est encore capable de se déplacer, il sortira de sa cachette. Il n'y aura plus qu'à le récupérer...

— *Himmel Herr Gott* ! soupira Malko, atterré.

Il comprenait pourquoi on l'avait fait venir de si loin... Ce n'était pas le chef de station de la CIA, bien que noir, qui allait se risquer à cette plaisanterie...

— Où avez-vous trouvé cette brillante idée ? demanda-t-il.

— Dans un vieux film avec Humphrey Bogart, avoua l'Américain, *La femme à abattre*. Une femme poursuivie par des tueurs se cachait dans la foule et on lui disait, par haut-parleur, de se rendre dans un endroit sûr.

Malko se demanda s'il n'allait pas reprendre l'avion tout de suite. Se maîtrisant, il objecta d'une voix douce :

— Knolly, c'était un *film*. En plus, j'ai vu hier soir de quoi ils sont capables. Ça m'a rappelé Sarajevo. En admettant que cela marche et que Ralph entende mon appel et émerge de sa cachette, ni lui, ni moi ne sortirons vivants du ghetto.

Un large sourire éclaira le visage de Knolly Vascranil.

— » King Chubby » va vous donner ses meilleurs hommes pour vous escorter. Avec eux, vous ne craignez rien. Ils sont très armés.

Si la vie d'un homme n'avait pas été en jeu, Malko se serait levé et serait parti... Il décida de raisonner le chef de station.

— Knolly, vous êtes certain qu'il n'y a pas une *autre* méthode pour tenter de sauver Ralph Cromwell ?

L'Américain lui adressa un regard plein d'innocence.

— Vous en connaissez une ?

Malko demeura muet. À part fouiller le ghetto de Matthews Lane avec un bataillon de Marines armés de lance-flammes, il n'en voyait pas. Toute cette histoire était folle. Et le temps pressait. Le cadavre de Joe Delano lui avait rappelé que le ghetto était féroce. Lui se moquait des magouilles du JLP et de la CIA. Il s'était pris au jeu. Il voulait sauver cet agent mis dans la merde par ses chefs et la connerie de la DEA. Même s'il ne l'avait jamais vu. Le silence se prolongea d'interminables secondes, puis Knolly Vascranil le rompit, avançant d'une voix timide.

— Malko, qu'est-ce que vous risquez à essayer ? Le temps passe.

Sa voix était presque suppliante. Malko, en dépit de ses réticences, ne se sentit pas le courage de l'envoyer promener. Après tout, ce sont parfois les opérations les plus folles qui réussissent... Mais il y avait beaucoup de chances pour que ça se termine comme le sauvetage des otages de l'ambassade américaine de Téhéran, organisé par Jimmy Carter. Un fiasco total et sanglant.

— Bon, admit-il. Je vais essayer.

Le visage de Knolly Vascranil s'éclaira d'un bon sourire.

— J'en étais sûr ! On m'a dit que vous étiez un des meilleurs chefs de mission de la *Company*.

— C'est peut-être vrai, reconnut Malko, mais on ne vous a pas dit que j'étais suicidaire...

* *

*

Malko, au volant de la Toyota blanche, descendit à petite allure Gold Street, la rue marquant la limite entre South Side et Tel Aviv. Il s'imprégnait de l'ambiance. Les Noirs le dévisageaient avec une curiosité agressive. Pas parce qu'il était blanc, mais à leurs yeux, un Blanc dans le ghetto ne pouvait être qu'un policier, race qu'ils détestaient plus que tout autre.

Arrivé à Harlem Street, il tourna à gauche. Il était dans South Side. Il fallait trouver Potter's Row. Toutes les plaques de rues avaient été arrachées depuis longtemps...

Au bout de dix minutes, excédé, il se gara et descendit de voiture

avec, sous le bras, une bouteille de Defender « 5 ans » destinée à « King Chubby » de la part de Knolly Vascranil. Trente secondes plus tard, trois ou quatre Noirs l'entourèrent. Pas menaçants, mais curieux. Des lions en cage qui voient débarquer un beau rôti.

— *You get some money fi a poor mon, mon ?* demanda le plus vieux.

Un Rasta sale comme un peigne, en haillons, qu'un invraisemblable échafaudage de cheveux tressés noirs de crasse grandissait de vingt centimètres.

— *Buy me a beer*, demanda un second.

Ça lui rappelait le Zaïre. En plus dangereux. D'autres se rapprochaient. La curée. Un petit groupe tournait autour de la Toyota, les yeux luisants d'envie. Malko sortit son sourire le plus amical.

— Vous pouvez me conduire à « King Chubby » ? demanda-t-il poliment.

Il dut répéter trois fois avant qu'une lueur ne jaillisse des yeux du Rasta, absolument abasourdi qu'un *Whitie* connaisse « King Chubby »... Malko enfonça le clou :

— J'ai rendez-vous avec lui. À midi.

Il n'osait pas consulter son chrono Breitling de peur qu'on lui tranche le poignet pour la récupérer, mais il devait être midi. La précision de l'heure était absolument inutile aux yeux de ces gens qui vivaient dans les vapeurs de *ganja* toute la journée. Il y eut un conciliabule dont il ne saisit pas un traître mot, puis le grand Rasta, dignement, lui fit signe de le suivre... Ils parcoururent deux rues, tournèrent trois fois, pour déboucher devant une façade blanche percée d'une porte en bois. À gauche, un immense portrait du Négus Haïlé Sélassié. À droite, une pin-up à la lourde poitrine dénudée.

En face, une douzaine de Rastas étaient accroupis sous des amandiers.

— « King Chubby » *is inside*, annonça le Rasta.

Malko franchit la porte. Un grand bar occupait tout le fond, devant un mur vert pissieux où était peinte en rouge l'inscription « Welcome to *Baltimore Pub* ».

Une demi-douzaine de Noirs étaient affalés sur des tabourets, buvant des Heineken au goulot. Personne ne sembla apercevoir Malko. Comme s'il avait été invisible... Les murs étaient littéralement couverts de centaines de vieilles photos noirâtres, jaunies. Des haut-parleurs s'entassaient dans un coin. Malko s'approcha du bar et interpella la barmaid :

— « King Chubby » est là ?

Sans répondre, elle lui désigna un Rasta à la barbe mitée, coiffé d'une énorme casquette en cuir marron, luisante de crasse, qu'il n'avait pas dû ôter depuis deux ans.

Malko s'approcha de lui.

— *You are* « King Chubby » ?

L'autre leva un regard torve, injecté de sang.

— Yeah.

— Je viens de la part de Knolly. Il m'a donné cela pour vous.

Il lui tendit la bouteille de Defender que le Rasta serra aussitôt contre son cœur comme si c'était le portrait du Négus ! Il la posa sur le bar, se leva et étreignit Malko contre sa poitrine.

— *Welcome, bredda ! Welcome ! Have a beer !*

Malko se retrouva avec une Heineken, « King Chubby » lui administra une magnifique claque dans le dos.

— *Mon, bredda* Knolly a eu une sacrée bonne idée !

Le Rasta héla d'une voix de stentor plusieurs Noirs, qui les rejoignirent. « King Chubby » fit les présentations.

— « Trinity » est le boss qui va vous protéger.

« Trinity » tendit une main gantée de noir à Malko qui n'en croyait pas ses yeux. C'était un Rasta grand et mince, entièrement vêtu de noir, la taille ceinte d'une ceinture de cow-boy avec deux holsters contenant chacun un revolver. Dans sa main gauche, il tenait un fusil d'assaut M16... Tous les Rastas étaient influencés par le cinéma, mais à ce point-là ! Déjà, il s'effaçait pour laisser la place à un Noir squelettique, qui ne devait pas mesurer plus d'un mètre cinquante, l'air teigneux, coiffé comme une « tête de loup ».

— C'est « Bones »⁽⁴⁴⁾, précisa « King Chubby ».

« Bones », le regard vitreux, le pantalon déchiré, chaussé de baskets trouées, serrait sur son cœur une Uzi.

Ensuite, il y eut « Duke », un petit Rasta au regard halluciné, au bermuda en loques. « Bucky », si gros qu'il ne devait se déplacer qu'en roulant, et « King-Kong », une bête de deux mètres de haut, avec le regard éveillé d'un Golem, seulement deux dents devant et, selon toute vraisemblance, le quotient intellectuel d'un lavabo.

« King Chubby », qui s'était mis à tirer sur une pipe à eau comme un bébé affamé sur son biberon, passa un bras protecteur autour des épaules de Malko.

— Ce sont mes meilleurs *bredda*, affirma-t-il. Tous des vrais *tribal gunmen*. Avec eux, vous ne risquez rien. *Nothing*, répéta-t-il avec conviction.

Malko demeura muet. C'était la Bandera des Cloportes. On ne lui laissa pas le temps de la réflexion. « King Chubby » l'entraîna dans la cour attenante au *Baltimore Pub*, où trônait un vieux pick-up sur le plateau duquel étaient entassées une demi-douzaine d'énormes enceintes. Ses flancs étaient recouverts d'affiches du PNP avec des portraits de candidats.

Malko jeta un coup d'œil à la cabine et aperçut un micro fixé au tableau de bord. C'est de là qu'il allait exhorter Ralph Cromwell à

sortir de sa cachette. C'était un cheval de Troie *très* primitif...

« Duke », le petit Rasta au regard halluciné, se mit au volant, calant contre la portière un riot-gun aussi grand que lui, tandis que les quatre autres s'entassaient dans une Chevrolet verte des années soixante, avec leurs armes hétéroclites et des sacs de munitions. Le moteur tourna et un nuage de fumée bleue sortit de l'échappement. Très digne, « Trinity » était à l'avant, « Bucky » conduisait. « King Kong », à l'arrière, serrait sa Kalach, un « spliff » imposant vissé à ses lèvres, « Bones » était à ses côtés. « Duke » alluma la sono. Un reggae à faire tomber les murs jaillit aussitôt des enceintes.

« King Chubby » agita sa pipe à eau et hurla :

— *Good luck, mon ! They are the best !*

« Duke » coupa la musique et le pick-up démarra avec une violente secousse, suivi de la Chevrolet qui semblait émettre un fumigène, tant elle fumait. Les deux véhicules tournèrent dans South Camp Road, remontant vers le nord. Au volant, « Duke » chantait à tue-tête un refrain reggae en patois, en tapant sur le volant.

Malko se dit que tout cela était complètement fou.

Mais s'il ramenait Ralph Cromwell vivant, le jeu en valait la chandelle.

CHAPITRE VIII

Ralph Cromwell fut arraché à sa torpeur par des coups assourdissants qui résonnaient douloureusement dans sa tête. Son poulx grimpa vertigineusement et il lui fallut quelques secondes pour comprendre qu'il s'agissait seulement d'ouvriers de la casse de voitures où il s'était dissimulé qui tapaient comme des sourds sur une carrosserie.

Il referma les yeux, chercha à bouger un peu pour se désankyloser mais ne put se déplacer que de quelques centimètres. Allongé sur le plancher avant d'une vieille décapotable, les reins rompus par l'arbre de transmission, replié sur lui-même parce que sa haute taille ne lui permettait même pas de se déplier complètement, il avait l'impression d'être un spéléologue coincé entre deux parois prêtes à l'écraser. Au-dessus de lui, une autre carcasse de voiture écrasait ce qui restait de la décapotable, et formait, en quelque sorte, le couvercle de sa cachette.

Lorsqu'il s'était enfui de Chancery Lane, sa première idée était de gagner le Victoria Jubilee Hospital, qui n'était pas très éloigné. Il avait vite compris qu'il n'y parviendrait pas, pour deux raisons. D'abord, le projectile logé dans sa cuisse l'empêchait de marcher. Ensuite, Zack « the High-Priest » avait sûrement posté des hommes à lui à la limite du ghetto. Ralph ne se sentait pas le courage de les affronter. Tapi dans un coin sombre, le sang coulant le long de sa jambe, il s'était soudain souvenu d'être passé devant une grande casse de voitures, à deux blocs de là, dans une zone moins surveillée.

Il avait pu la retrouver. C'était désert, le portail grand ouvert. Personne dans la guérite du gardien. Il avait pénétré dans la cour et gagné le tas énorme de voitures empilées les unes sur les autres. Malgré sa jambe blessée, il avait escaladé les carcasses. Se laissant glisser dans une « faille » entre deux plaques de tôle, il avait pu ensuite se faufiler à l'intérieur d'une décapotable à demi écrasée sous une conduite intérieure.

La portière refermée derrière lui, il était complètement invisible, et il aurait fallu enlever les voitures une par une pour le trouver.

Épuisé, il s'était assoupi. Sans Petrina, qui l'avait entraîné à faire l'amour, il serait sûrement mort. Il s'était réveillé au milieu de la nuit, tremblant de fièvre, affamé, assoiffé. Il avait écouté, perçu de la musique.

D'où il était, il ne pouvait rien voir... Ce devait être le gardien. Il était demeuré ainsi tapi dans le noir, se demandant comment sortir de là. En tâtant sa cuisse gauche avec précaution, il avait circonscrit sa blessure. La balle n'avait pas touché l'artère fémorale, sinon il se serait

vidé de son sang, et n'avait pas fracturé d'os. Elle était encore fichée dans ses muscles. En déchirant sa chemise, il s'était confectionné un pansement sommaire.

Ensuite, il avait complété le chargeur de son Browning et grignoté un biscuit pour tromper sa faim.

À force de pérégrinations dans des pays difficiles, il avait pris l'habitude d'avoir toujours sur lui des biscuits, un Zippo et un chronographe Breitling Emergency, de façon à pouvoir signaler sa position. Il suffisait de tirer une antenne souple, lovée dans le boîtier, pour émettre un signal de détresse captable par un avion ou un hélicoptère.

C'est le bruit d'énormes gouttes d'eau crépitant sur les tôles qui l'avait réveillé. Une averse tropicale. Le cadran lumineux de sa Breitling indiquait deux heures trente-sept. Plus de musique : le gardien devait dormir.

C'était le moment de penser à l'avenir. Activant son portable, il avait composé le numéro direct de Knolly Vascranil, le chef de station de la CIA. Sans doute allait-il tomber sur un répondeur. Il avait mentalement préparé les explications permettant de le retrouver. En composant le numéro, il avait eu un choc au cœur : la batterie était presque vide ! Il n'avait pas pu la recharger, durant son séjour forcé à Chancery Lane. Il avait lancé l'appel, écouté en trépignant le message du répondeur qui grignotait de précieuses secondes, et enfin il avait pu parler...

— C'est Ralph. Je suis blessé. Je suis...

Le bip-bip-bip indiquant que la pile venait de rendre l'âme l'avait interrompu. Ensuite, le silence... Ça l'avait assommé pour un bon moment. Comment allait-on pouvoir le retrouver ? Puis, la soif avait commencé à le torturer. Il avait allumé son Zippo dont la flamme suffisait à éclairer l'espace où il se trouvait. Là, il avait constaté qu'il n'était pas entièrement abandonné par la chance. Juste au-dessus de lui se trouvait l'avant d'une voiture. Avec son radiateur. Grâce au Zippo, il avait trouvé le petit robinet de vidange et, en tapant dessus, l'avait débloqué. Un filet de liquide avait commencé à couler. Nouveau coup de chance : ce n'était pas du glycol, mais de l'eau. Il en avait bu un peu. Le goût de rouille persistait dans la bouche, mais avec cette réserve, il pouvait tenir un moment...

Ragaillard, il avait pensé s'enfuir sur-le-champ. Sa tentative de s'extraire de la voiture avait tout de suite avorté : à peine bougeait-il sa jambe d'un centimètre qu'il avait mal à hurler. Il s'était pris au piège lui-même !

À la rigueur, il aurait pu s'extraire, mais en faisant beaucoup de bruit. Le gardien aurait eu tout le temps de donner l'alerte. Découragé, il avait succombé au sommeil. Le bruit des ouvriers tôleurs l'avait

réveillé.

Sa jambe l'élançait de plus en plus. Il avait compté ses biscuits. Il pouvait tenir trois ou quatre jours... La journée s'était écoulée avec une lenteur éprouvante. Il entendait les hommes parler, rire, taper sur les tôles. Il avait attendu le soir pour boire, après avoir grignoté un nouveau biscuit. Les pensées s'entrechoquaient sous son crâne. Il ne voyait pas comment on viendrait à son secours. La seule chance était d'attendre que sa cuisse le fasse moins souffrir pour tenter de quitter sa cachette, de nuit.

On ne devait plus le rechercher.

Sa deuxième nuit s'était écoulée. Puis la journée suivante. Il était tenaillé par la faim, sa gorge le piquait à cause de la rouille qu'il avalait avec l'eau du radiateur. La journée avait été plus calme, c'était samedi.

La radio du gardien n'avait pas cessé de cracher du reggae... Il somnolait, se réveillait en sursaut, croyant avoir entendu un bruit anormal. Les rats pullulaient dans la décharge, se régaland des intérieurs des voitures.

Quelquefois, Ralph les sentait marcher sur lui et avait envie de hurler. La douleur de sa jambe se calmait à peine. Pourtant, il avait décidé de tenter sa chance cette nuit-là, quand le gardien aurait coupé sa radio.

Ce qui était arrivé vers dix heures. Ralph avait patienté une demi-heure avant de commencer à se hisser hors de sa cachette, se retenant pour ne pas hurler de douleur. Il avait le torse hors de la décapotable lorsqu'un bruit de voix l'avait figé. Un homme et une femme. Les voix s'étaient rapprochées, entrecoupées de rires. Puis un bruit de portière et un frémissement de tôles, tout près de sa voiture, avaient envoyé son poulx à des cadences insoupçonnées. Des bruits de ressorts, des rires étouffés, des soupirs.

C'était tout simplement le gardien qui avait ramené une fille et la sautait dans une vieille voiture, à quelques carcasses de Ralph... Ce dernier avait pu suivre l'action, les soupirs, puis un cri extasié :

— *Yeah, sock it to me*(45).

Les voitures en tremblaient. La séance avait duré une partie de la nuit et l'odeur fade de la *ganja* était arrivée jusqu'à Ralph. Après avoir fait l'amour, ils fumaient. Le fugitif avait plongé dans un demi-sommeil peuplé de cauchemars. La CIA devait le croire mort, ou simplement était incapable de venir à son secours. Sa Breitling Emergency ne pouvait lui servir, s'il n'y avait pas d'avion pour recueillir son signal, et il aurait fallu donner sa position à vingt mètres près. Il n'était plus soutenu que par l'instinct de survie. Il s'accrochait à la vie, simplement parce qu'il ne voulait pas mourir.

Le dimanche s'était écoulé. Il lui restait deux biscuits. Il n'avait

même plus le courage de bouger, dormant la plupart du temps, en dépit de la chaleur lourde, et de la puanteur qui l'entourait : il était obligé de se soulager dans la voiture... La fièvre lui desséchait la bouche et le faisait parfois frissonner.

Encore une nuit.

Sa jambe lui faisait légèrement moins mal, mais il ne lui restait plus qu'un biscuit. Les coups de masse avaient commencé à sept heures du matin, pour s'interrompre à midi. Ils venaient de reprendre. Il se promit de manger son dernier biscuit en fin de journée et, ensuite, de tenter une sortie.

* *

*

« Duke » tourna dans Princess Street, une ruelle filant vers le sud. Après un grand détour par le nord, ils entraient au cœur du ghetto de Matthews Lane. Extérieurement, rien ne distinguait ce coin-là du reste. Il y avait toujours autant de Noirs qui traînaient au soleil, d'enfants qui jouaient, de Rastas en train de fouiller les poubelles, de vieilles assises devant les maisons.

Malko jeta un coup d'œil sur la carte de Matthews Lane posée sur ses genoux. Un agrandissement punaisé par Knolly Vascranil sur un morceau de contreplaqué. En arrivant dans le ghetto, « Duke » avait mis en marche les haut-parleurs. Une nuée de gosses couraient derrière le pick-up, essayant de s'y accrocher...

Le stratagème imaginé par le chef de station de la CIA semblait fonctionner. Les gens les prenaient bien pour une voiture de propagande du PNP, grâce aux affiches collées sur les ridelles. « Duke » adressa un sourire édenté à Malko.

— *Come on, mon !*

Il désignait le vieux micro style 1925. Malko le décrocha et se gratta la gorge. La Chevrolet verte cahotait toujours derrière eux. Que des hommes armés escortent ce convoi n'étonnait personne...

Interrompant la musique, Malko se lança :

— Kurt, ce sont vos amis, si vous m'entendez, sortez tout de suite ! Vous ne risquez rien. Sortez !

D'un geste, il fit signe à « Duke » de ralentir encore. Inutile de lancer son message pour filer ensuite. Il rebrancha la musique, observa la rue. Les gens ne semblaient pas avoir remarqué la teneur de son message.

Il faut dire que la plupart ne s'exprimaient qu'en patois, comprenant à peine l'anglais classique... Encore quelques mètres, il reconnecta le micro pour un nouvel appel.

Sa chemise était collée à son dos par la transpiration. Derrière, les

occupants de la Chevrolet étaient parfaitement détendus, rythmant le reggae sur les portières. « Duke » avança de quelques mètres.

Le regard de Malko enregistrerait tous les détails. Les portes étroites donnant sur des cours, les murs écroulés, les terrains vagues, une maison totalement détruite, dont il ne restait que les murs... Un garage, un marchand de meubles, un hangar rempli d'un bric-à-brac incroyable. Il s'arrêta devant un coiffeur pour lancer un nouveau message, au coin de Heywood Street. Une grosse mama l'aperçut et cria d'une voix aiguë en riant, le désignant du doigt.

— Eh, *Whitie* !

Il lui rendit son sourire, l'estomac noué. Le plan de Knolly Vascranil fonctionnait. Mais allait-il y avoir un résultat ?

* *

*

Depuis quelques minutes, Ralph était assourdi par une musique tonitruante venant de la rue, qui couvrait même le bruit du chantier. Il y eut une courte plage de silence et une voix frappa ses oreilles :

— Kurt, ce sont vos amis. Rejoignez-nous !

D'abord, il se crut le jouet d'une hallucination. Qui pouvait l'appeler « Kurt », un vieux pseudo qu'il n'utilisait plus depuis longtemps ? Puis, une vague de joie le submergea. On venait le chercher. Fiévreusement, il voulut se relever, se cogna la tête, jura, fou d'angoisse et de stress. La musique avait repris. Il chercha dans sa tête un moyen de signaler sa présence et n'en trouva qu'un : tirer plusieurs coups de feu.

* *

*

Malko allait atteindre le croisement suivant lorsqu'un cri jaillit du trottoir, juste derrière lui. Il se retourna. Un Noir gesticulait en direction de la Chevrolet verte, désignant ses occupants. Il hurla :

— « Trinity » ! *Motherfucker* !

« Duke » se raidit et tourna la tête vers Malko.

— *We go, mon ?*⁽⁴⁶⁾

Malko venait juste de lancer un nouvel appel. Il fallait rester là au moins une minute. Sinon, ce qu'il faisait ne servait à rien.

— *Not yet, fit-il*⁽⁴⁷⁾.

Fataliste, « Duke » prit son riot-gun, l'arma et le posa en travers de ses genoux. Malko compta les secondes, le regard fixé sur l'homme qui avait interpellé « Trinity ». Le Noir plongeait la main sous sa chemise d'où il sortit un gros pistolet automatique aux lignes anguleuses. Le

tenant à deux mains, il visa la Chevrolet, tout en glapissant. Malko se dit que la partie la plus facile de leur expédition était terminée.

* *

*

Sans hésiter, « Trinity » cala le canon de son M 16 dans l'encadrement de la glace ouverte, visa l'homme qui le menaçait et appuya sur la détente avec délectation...

L'homme au Glock parut saisi de la danse de Saint-Guy, haché par les projectiles du M 16. Il mourut avant même d'avoir touché le sol.

« Trinity » avait déjà remis un chargeur et réarmait la culasse... « Duke » se tourna vers Malko.

— *Mon, we go now...*

Difficile de discuter.

Derrière eux, c'était un déchaînement d'imprécations. Un petit groupe entourait l'homme tombé sur le trottoir. Malko sortit son Beretta et l'arma. Pour cette guérilla urbaine, c'était un peu léger, mais mieux que rien. « Duke » fonçait à travers les rues étroites de Matthews Lane. Il se dit qu'ils allaient s'en sortir. Soudain, des coups de feu éclatèrent derrière lui. Passant la tête à l'extérieur, il vit une seconde voiture, qui poursuivait la Chevrolet. Ses occupants brandissaient des pistolets par les glaces ouvertes.

« Duke » lui adressa un grand sourire ravi.

— *We gonna make it !*

Effectivement, ils apercevaient la mer au bout de la rue. S'ils arrivaient jusqu'à Harbour Road, en tournant à gauche, ils rejoindraient vite South Side. Soudain, « Duke » freina avec un juron. Un autre pick-up à double cabine venait de surgir d'une rue transversale et de s'arrêter en plein carrefour, bloquant leur route. Quatre hommes en jaillirent et un cinquième, à genoux sur le plateau, les ajusta avec une Kalachnikov. « Duke » lâcha son volant pour le riot-gun. Il n'eut pas le temps de s'en servir. Une grêle de balles arrosa le pare-brise et le pick-up de Malko se mit à vibrer de toutes ses tôles. Instinctivement, celui-ci avait plongé sur la banquette. Il sentit un choc violent, le pick-up se déporta et termina sa course contre un mur, fauchant une femme au passage. Malko se redressa, regarda autour de lui. Le moteur tournait.

Ils avaient franchi le carrefour, en percutant l'autre pick-up.

— *Go ! Go !* lança-t-il à « Duke ».

Il s'aperçut immédiatement de la vanité de ses souhaits.

Le Rasta n'avait plus de tête, les différents morceaux en étaient répartis également entre ses genoux et le plancher. Malko se retourna, au bruit d'une violente fusillade. Derrière, c'était le massacre...

Coincés entre le pick-up et la voiture qui les poursuivait, les quatre « protecteurs » de Malko étaient pris entre deux feux. Au moins une douzaine d'armes automatiques arrosaient la vieille Chevrolet dont les glaces et le capot étaient en train de tomber en morceaux.

Bravement, « Trinity » bondit de la Chevrolet, M 16 au poing, et arrosa à son tour ses poursuivants. Le pare-brise de leur véhicule vola en éclats et les occupants de l'avant furent criblés de projectiles.

Ce fut la dernière action d'éclat de « Trinity ». Posément, l'homme à la Kalach l'arrosa de tout un chargeur dans le dos... Le grand Rasta zigzagua et tomba face contre terre.

« King Kong » sortit à son tour, rafala l'homme à la Kalach, qui s'effondra. Mais, lui aussi fut haché par les rafales de ses adversaires. Quant à « Bucky » et à « Bones », ils moururent dans la Chevrolet. C'était une véritable danse du scalp autour de la voiture. Les *gunmen* délaissaient le pick-up. Malko réalisa qu'il disposait de quelques secondes. Ce n'était pas le moment d'avoir des états d'âme... Il se pencha, ouvrit la portière et poussa le corps du chauffeur dehors. Ce dernier bascula sur le trottoir. Au moment où Malko se glissait au volant, un des occupants du pick-up adverse surgit, les yeux injectés de sang, un Glock au poing. Secouant ses dreadlocks, il braqua son arme sur Malko, à cinquante centimètres, grimaçant de haine.

— *I kill the fuckin'mon !*(48).

Il appuya sur la détente du Glock.

CHAPITRE IX

Instinctivement, Malko contracta tous ses muscles, en une défense dérisoire. Durant une fraction de seconde, il se dit qu'il allait mourir. Pour repousser le corps de « Duke », il avait posé le Beretta 92 sur la banquette.

Il y eut un « clic » métallique, presque inaudible. Le percuteur avait frappé l'amorce de la cartouche engagée dans le canon sans la faire partir. En un instant, Malko s'ébroua. Ses doigts trouvèrent, dans un mouvement réflexe, la crosse du Beretta. Il tira au moment où son adversaire éjectait la cartouche défectueuse pour en monter une autre dans le canon. Frappé en pleine poitrine, le Rasta tituba, puis s'affala lentement le long du mur.

Malko était déjà au volant et enclenchait la marche arrière... assis dans les débris de cervelle et d'os de « Duke » et dans une mare de sang. Dès que le pick-up bougea, il fut salué par un concert de glapissements, venant des hommes entourant la Chevrolet.

Baissant la tête, Malko passa la première et écrasa l'accélérateur. Une écœurante odeur de glycol avait envahi la cabine : le radiateur était crevé. Des détonations éclatèrent derrière lui et des chocs sourds ébranlèrent la carrosserie du pick-up, déchiquetant les enceintes empilées sur le plateau... Une balle frappa le volant, le brisant en deux. Au jugé, de la main gauche, Malko passa le bras par la portière et vida le chargeur du Beretta 92, afin de gagner quelques secondes.

Puis, il se recommanda à Dieu.

Deux minutes plus tard, il déboucha face à la mer, et tourna à gauche dans Harbour Street. Encore un kilomètre et il était dans South Side... Il fonça, les coups de feu résonnant encore dans ses oreilles. La brillante idée de Knolly Vascranil se terminait en massacre. L'odeur fade du sang lui donnait envie de vomir. Une demi-douzaine d'hommes étaient morts pour rien...

Une fumée âcre envahit soudain la cabine du pick-up, chassant l'odeur du sang. Le moteur hoqueta et le véhicule s'arrêta. Juste en face des murs de briques rouges du General Penitentiary. Malko sauta à terre et réalisa qu'en plus, un pneu était crevé. Les miradors et les barbelés semblaient le narguer. Abandonnant le pick-up, il partit à pied vers le *Baltimore Pub*, à la fois furieux et dépité. Avec le recul, son expédition lui paraissait totalement irréaliste. Les gens du ghetto se connaissaient depuis l'enfance. En plus, un *tribal gunman* déguisé comme feu « Trinity » ne risquait pas de passer inaperçu...

« King Chubby » allait être déçu d'avoir perdu sa force de frappe. Une fois de plus, Malko avait échappé à la mort.

À cause d'une cartouche défectueuse... Un jour, sa chance le lâcherait. Il n'y avait plus qu'à aller demander à Knolly Vascranil s'il avait une autre brillante idée.

* *

*

Tassé au fond de sa cachette, Ralph Cromwell épiait les bruits de la rue. Les coups de feu avaient éclaté quelques secondes avant qu'il signale sa position en tirant lui-même. Il l'avait échappé belle. Maintenant, il était partagé entre deux sentiments : la joie de savoir qu'on ne l'avait pas abandonné et le découragement.

Ses amis ne savaient toujours pas où il était et il n'avait aucun moyen de le leur faire savoir. Plus rien à manger.

Et la douleur horrible de sa jambe, la fièvre qui faisait battre le sang dans ses tempes. Il craignait une infection qui se transformerait en septicémie. Épuisé moralement, il se dit qu'il tiendrait jusqu'à ce que la faim le fasse sortir. Ensuite, à Dieu vat...

* *

*

Knolly Vascranil s'était servi une solide rasade de Defender pour se remettre. Sans soda ni glace. Avant même que Malko débarque dans son bureau, il avait eu vent de la fusillade dans Matthews Lane. Le récit de Malko n'avait fait que détailler les contours du désastre. Maintenant, le silence était retombé dans le bureau du quatrième. Les deux hommes réfléchissaient.

— Je ne vois pas ce qu'on peut tenter de plus, avoua le chef de station de la CIA. Peut-être est-il mort.

— C'est possible, reconnut Malko. En tout cas, il doit être très affaibli. Moi non plus, je ne vois pas d'issue.

Karen Nichols ne pouvait guère les aider. Il repensa soudain au récit de « Fat Cat » Glenroy, le journaliste du *Daily Gleaner*.

— Il y avait une femme, à la réunion de Chancery Lane, dit-il. Elle n'était pas du ghetto. Une très belle fille.

Knolly Vascranil leva la tête.

— Une femme ? Ralph sortait avec une très belle fille, une ex-Miss Jamaïque. Petrina Powell. Mais je ne pense pas qu'il l'ait emmenée là-bas. Il ne mélangeait pas le business et le plaisir.

— Vous avez vérifié où elle se trouvait ?

— Non, avoua l'Américain.

— Vous avez son téléphone ?

— Non.

— Comment le trouver ?

L'Américain hésita.

— Peut-être dans les affaires de Ralph, dans sa suite au *Pegasus*. Ah, mais je suis bête, Ralph m'a dit qu'elle avait déposé une demande de visa au consulat. Je les appelle.

Ce ne fut pas long. Le chef de station de la CIA tendit un bristol à Malko : Petrina Powell, 14 Lilford Avenue, 927 8402.

— Voilà. Contactez-la. Malheureusement, je ne pense pas qu'elle puisse vous aider.

— Personne n'a touché aux affaires de Ralph Cromwell, depuis qu'il a disparu ?

— Non, je ne pense pas. Il a la chambre 420 au *Pegasus*. Vous voulez vérifier quelque chose ?

— Oui. Je me débrouillerai. Sinon, je vous rappelle.

On était le lundi 8, 16 heures. Ralph Cromwell avait disparu depuis le jeudi soir.

* *

*

— Le 420, demanda Malko à l'employé de la réception.

Sans hésiter, l'employé lui tendit une clef et plusieurs messages. On ne discutait pas avec les Blancs.

Et puis, le visage de Malko, résidant à l'hôtel, lui était familier.

Malko gagna le quatrième étage. D'autres messages étaient glissés sous la porte. La chambre était parfaitement rangée, le lit fait. Il s'assit dessus et examina les messages. Ils venaient tous des États-Unis, sauf un, daté du vendredi 11 heures. Il était très bref : rappeler Petrina au 927 8402.

Donc, la maîtresse de Ralph ignorait sa disparition.

Knolly Vascranil avait probablement raison : elle ne pourrait pas les aider. Pourtant, quelque chose intriguait Malko. Il n'y avait pas d'autres messages de Petrina, *après* le vendredi. Comme si elle ne s'était pas préoccupée de son silence.

Il composa le numéro de la jeune femme et tomba sur un répondeur. Il fouilla superficiellement la chambre et trouva une série de photos couleurs. Les unes représentaient un homme au physique avantageux – certainement Ralph – et les autres une ravissante Noire au visage sensuel, découverte par un minuscule deux pièces jaune. Sûrement Petrina Powell. Dix minutes plus tard, il stoppait devant le 14 Lilford Avenue, une petite voie calme donnant dans Musgrave Road, un peu au nord de l'hôtel, dans New Kingston. C'était un petit immeuble de trois étages aux fenêtres défendues par des grilles à l'espagnole. Aucun nom sur les boîtes aux lettres. En frappant à toutes

les portes, il finit par se faire ouvrir par une grosse Noire qui lui indiqua l'appartement de Petrina Powell. Premier étage, porte 3.

Il frappa et on lui ouvrit presque aussitôt. Il aperçut un visage vulgaire aux traits bouffis de fatigue, une fille drapée dans une sorte de sari. Sûrement pas la créature élancée des photos.

— Je cherche Petrina, dit-il.

— Elle est pas là.

— Où est-elle ?

— Je ne sais pas.

Elle refermait déjà la porte. Malko ne lui dit pas un mot de plus. En redescendant, il se heurta à la grosse Noire qui l'avait renseigné. Elle lui jeta un regard plein de curiosité.

— Vous l'avez trouvée ?

— Non, avoua Malko, il y avait une autre fille.

La Noire eut une mimique de réprobation.

— Ah, celle-là ! Je ne sais pas pourquoi une jeune femme si convenable comme miss Petrina partage son appartement avec cette traînée qui travaille au *Palais Royale*. *She is a bad sister...*

Elle s'éloigna en secouant la tête.

Revenu au *Pegasus*, Malko fonça à la réception.

— Vous connaissez le *Palais Royale* ?

— Oui, bien sûr, mais cela ne marche que le soir, répondit l'employé avec un sourire entendu. Il faut y aller vers dix heures. C'est derrière le consulat américain, dans Norwood Avenue.

* *

*

Une enseigne au néon vert annonçait *PALAIS ROYALE*. Un bâtiment isolé au milieu d'un jardin, dans une rue minuscule partant d'Oxford Road, en plein New Kingston... Une douzaine de Noirs traînaient devant l'entrée de bois. Une énorme pancarte annonçait : « *No arms (guns, knives etc.) No cocaïne. No ganja.* »

Cela donnait tout de suite l'ambiance. Malko paya deux cents dollars jamaïcains, se fit tamponner la paume d'un cachet violet et entra.

Une musique assourdissante l'accueillit. Un podium violemment éclairé était bordé de miroirs où se reflétaient une douzaine de filles en tenues ultra-légères, en train de se tortiller pour la plus grande joie des spectateurs.

C'était à qui adopterait la position la plus obscène... Un énorme écriteau annonçait : *DON'T TOUCH THE DANCING GIRLS*.

Du moins, sur le podium. Quand ses yeux se furent habitués à la pénombre, Malko distingua un bar tout en longueur, où se pressait un

magma humain. Dès qu'elles descendaient du podium, les « danseuses » venaient se mêler à la foule. À côté de Malko, l'une d'elles se frottait à un consommateur, appuyant ses fesses contre son ventre, tandis qu'il la pelotait outrageusement. Un autre avait carrément la main dans la culotte d'une fille au regard bovin.

En fait de *Palais Royale*, un go-go girls tropical un peu exarcerbé.

Malko mit quelques secondes à repérer la *roommate*(49) de Petrina Powell. Suspendue à une barre comme dans le métro, elle mimait un coït en faisant onduler son fessier rebondi avec de brusques détentes du bassin. Ses gros seins ballottaient au rythme de la musique. Comme un client s'approchait du podium, elle fit mine de se caresser par-dessus son maillot en strass... Une lourde odeur de *ganja* flottait dans l'air, en dépit de l'écriteau de l'entrée. Dans les coins, des couples en train de coïter debout faisaient semblant de danser. Malko commanda une bière au bar.

Il était le seul Blanc.

Il dut attendre un quart d'heure avant que la fille qui l'intéressait descende du podium et se mêle à la foule. Il n'eut qu'à s'approcher pour qu'elle vienne se frotter aussitôt contre lui, et demander :

— *You buy me a beer ?*

— OK.

Elle le suivit au bar. À son regard fixe, on voyait que la *ganja* était passée par là. Elle n'avait même pas reconnu Malko. Dès qu'elle eut sa bière, elle vint s'incruster contre lui, avec un regard de vache amoureuse, tout en lui massant sournoisement l'entrejambe... Il posa sa main sur sa hanche et elle ronronna.

— *You want a lick ?*(50)

— *Why not ?*

— *You have a car ?*

— *Yes.*

— *Let's go.*

Elle avait à peine touché sa bière. Au passage, elle attrapa une sorte de cape dans laquelle elle se drapa et précéda Malko. À peine dans la voiture, elle tendit la main :

— Cinq cents !

Malko donna un billet de cinq cents dollars jamaïcains. Aussitôt, elle entreprit d'ouvrir son pantalon. Il l'arrêta et elle lui jeta un regard étonné.

— *What's wrong ?*

Malko sortit une poignée d'autres billets et les lui mit sous le nez.

— Je cherche Petrina, dit-il.

Brutalement, elle le reconnut et lui jeta un regard noir.

— Elle n'est plus en ville. Qu'est-ce que vous lui voulez ?

— Elle me plaît.

La Noire ne réagit pas, reprenant son manège. De nouveau, Malko l'arrêta.

— Je vous donne cinq mille dollars si vous me dites où elle est. Elle s'interrompit.

— C'est dangereux. Pour vous. Pour moi.

— Cinq mille, répéta-t-il.

— OK.

Il lui glissa les billets et elle dit très vite :

— Elle est retournée dans son village. Breaton, sur la route de Spanish Town.

— Elle a une adresse ?

— Je ne sais pas. C'est petit. Ne dites à personne que je vous l'ai dit. Sinon, ils vont me tuer.

Elle avait déjà sauté hors de la voiture. Malko regagna le *Pegasus*, perplexe. La go-go girl avait vraiment l'air effrayée. Donc, Petrina Powell savait quelque chose. De nouveau, l'espoir renaissait. Il luttait pour écarter de son esprit l'image de Ralph Cromwell terré dans le ghetto, à bout de forces et d'espoir. Depuis qu'il avait vu ses photos, sa quête était moins abstraite. S'il se trouvait nez à nez avec lui, il le reconnaîtrait. À peine rentré au *Pegasus*, il appela Knolly Vascranil et lui fit part de sa découverte.

— J'espère que vous allez découvrir quelque chose, répliqua l'Américain. Nos experts de Langley pensent que d'ici quarante-huit heures, si nous n'avons pas avancé, il sera inutile de continuer...

* *

*

Breaton n'était qu'une enfilade de petites maisons de bois, entre deux champs de canne à sucre, avec une station-service Hancock, à mi-chemin entre Kingston et Spanish Town. Trente minutes de route étroite et défoncée comme une piste africaine.

Malko avait quitté Kingston à huit heures. Il se gara et traversa pour s'adresser à une minuscule épicerie en bois, grande comme une boîte d'allumettes.

— Vous connaissez Petrina Powell ? demanda-t-il.

L'épicier ne parut pas comprendre. Malko dut acheter un Coca et expliquer patiemment qui était la jeune femme, citant son titre de Miss Jamaïca, pour que le visage du Noir s'éclaire.

— Ah oui ! Sa mère habite au bout du village, c'est la couturière.

Malko repartit. C'était l'avant-dernière maison. Une enseigne « Customized clothes ». Une boutique microscopique. Les gosses qui jouaient devant s'égaillèrent en voyant Malko. Il pénétra dans la boutique et n'eut pas à aller loin. Une jeune Noire était penchée sur

une machine à coudre. Même pas maquillée ; il reconnut les traits délicats de Petrina Powell.

— Bonjour, dit-il. Vous êtes Petrina Powell ?

La jeune Noire s'arrêta de piquer, de la panique dans ses yeux noirs.

— Oui, qui êtes-vous ?

— Un ami de Ralph.

— Ralph ! Mais il n'est pas ici.

— Je suis à sa recherche, expliqua Malko. Je sais que vous étiez avec lui jeudi soir chez Zack « the High-Priest ». Il a disparu depuis.

Petrina Powell détourna le regard et dit d'une voix mal assurée :

— Mais, je ne sais pas où il est, balbutia-t-elle. Comment m'avez-vous trouvée ?

— Votre *room-mate*.

— C'est ma cousine.

— Pourquoi avez-vous quitté Kingston ?

Elle mit près d'une minute à répondre.

— Je n'avais pas de travail, je suis revenue à mon premier métier. Aider ma mère.

Son regard le fuyait. Elle mentait si visiblement que c'en était comique.

Malko se dit qu'il fallait absolument la « dégeler ».

— Vous tenez à Ralph ? demanda-t-il d'une voix douce.

Elle se troubla.

— Oui, oui, il est très gentil...

— Alors, il faut m'aider à le sauver.

— À le sauver ? Mais comment ?

— J'ai besoin d'informations, insista Malko. Que vous êtes seule à pouvoir me donner... Que s'est-il passé jeudi soir à Chancery Lane ? Et ensuite ?

Petrina fixa la Singer sans répondre.

— Personne ne saura que vous m'avez parlé, insista-t-il.

— Si, dit-elle, sans plus d'explication.

Malko s'approcha d'elle et dit d'un ton pressant :

— Si Ralph est vivant, vous êtes la seule à pouvoir le sauver. Cela vaut bien une indiscretion. Je sais que vous étiez là quand Joe Delano a été tué. Vous pourriez être accusée de complicité. Dites-moi ce qui s'est passé.

Elle tourna la tête vers la porte menant à l'arrière-boutique, puis se décida d'un coup.

— Oui, c'est vrai, j'étais là, avoua-t-elle dans un souffle. Mais je ne savais pas ce qui allait se passer.

— Personne ne le savait, remarqua Malko. Qu'est-il arrivé ?

Elle lui raconta tout. La longue attente, puis l'irruption de

« Choppy » là où elle et Ralph s'étaient isolés ; comment Ralph avait abattu le Rasta avant de s'enfuir en sautant par-dessus le mur de l'usine voisine.

— Et après, que s'est-il passé ?

— Zack était fou furieux. Il a accusé Joe Delano d'être un agent de la DEA. Ils l'ont battu à mort, puis Zack l'a achevé. Il a envoyé tous ses hommes pour retrouver Ralph, mais ils sont revenus bredouilles. J'ai pensé qu'il avait pu s'échapper. Mais je l'ai appelé le lendemain à son hôtel et il ne m'a jamais rappelée. J'ai pensé qu'il était blessé, à l'hôpital. Puis je suis venue ici.

Malko l'observait. Il manquait quelque chose à son récit.

— Petrina, ces gens sont des tueurs. Ils vous ont laissée partir après que vous avez assisté à un meurtre ?

La jeune femme détourna le regard, se mordit les lèvres puis finit par répondre, d'une voix imperceptible :

— Dudley Karr est mon oncle. Le beau-frère de ma mère. Ils ne pouvaient pas me toucher, mais ils savaient que je ne dénoncerais personne.

Malko n'en revenait pas.

— Ralph le savait ?

— Non, dit-elle. Mais moi, je le prenais pour un trafiquant. Je n'ai appris que ce soir-là qu'il travaillait pour la DEA. Zack a téléphoné à mon oncle. Celui-ci lui a donné l'ordre de m'épargner, mais il m'a ordonné de quitter Kingston et de ne jamais revoir Ralph.

Tout était clair. La jeune Noire avait les larmes aux yeux.

— Vous étiez amoureuse ? demanda Malko.

Elle hocha affirmativement la tête, sans pouvoir prononcer une parole.

— Où est-il ? finit-elle par demander.

— Quelque part dans le ghetto de Matthews Lane. J'ai essayé de le retrouver mais cela s'est mal passé...

Il lui raconta son équipée de la veille, et conclut :

— Ralph est sûrement au bout du rouleau. C'est une question d'heures.

— Mais qu'attendez-vous de moi ? demanda-t-elle d'une voix suppliante. Je ferais n'importe quoi pour le sauver. Je l'aime.

Malko réfléchit quelques secondes.

— Vous avez vu Zack tuer Joe Delano ?

— Oui.

— Joe Delano était citoyen américain. *Spécial agent* de la DEA. Si vous témoignez, Zack passera pas mal de temps en prison.

Elle recula, terrorisée.

— Mais je ne peux pas faire ça. Mon oncle me tuerait !

— Je me moque que Zack « the High-Priest » fasse de la prison,

expliqua Malko. Je veux récupérer Ralph, c'est tout. Et pour cela, je propose un deal à Zack. Il me laisse fouiller le ghetto et nous sommes quittes. Vous êtes la seule personne qui puissiez me mener à lui. Vous acceptez ?

Petrina Powell, le dos à la porte, les yeux baissés, le menton tremblant, semblait entrée en catalepsie. Malko retenait son souffle. Si elle disait « non », un nom de plus s'inscrirait sur le mur du bâtiment de la CIA, à Langley, réservé au souvenir des héros secrets de la *Company*.

CHAPITRE X

Petrina Powell releva la tête, affrontant les yeux dorés de Malko, et murmura :

— Je ne peux pas revenir à Kingston. Mon oncle me tuerait, si je faisais ce que vous me demandez.

Malko essaya de garder son calme.

— Petrina, c'est une question d'heures. Vous dites que vous aimez Ralph. S'il est encore vivant, il est au bord de l'épuisement, cela fera cinq jours ce soir qu'il se terre dans le ghetto. Il faut tenter quelque chose aujourd'hui. Pour cela, j'ai besoin de la neutralité de Zack. Il n'acceptera que sous la contrainte. Vous êtes mon seul atout. Le dernier.

— Zack aussi à peur, répliqua Petrina. Mon oncle le tuera s'il collabore avec vous. Personne ne pourra me protéger. Vous ne restez pas à Kingston. Moi, si.

Malko sentit la faille.

— Si vous nous aidez, insista-t-il, la CIA vous aidera à vous installer aux États-Unis. Et, en attendant, vous serez sous *ma* protection.

— Au consulat américain, on a refusé de me donner un visa, objecta-t-elle. Je voulais repartir avec Ralph et travailler à New York comme cover-girl.

Il y avait tant de regret dans sa voix que Malko comprit qu'il pouvait la faire basculer. Cette discussion était épuisante, alors que Ralph Cromwell était peut-être en train d'agoniser. Son chrono Breitling Crosswind indiquait neuf heures cinq.

— Vous aurez votre visa, affirma-t-il. Je vous en donne ma parole. Si vous collaborez, vous bénéficierez du « Federal Witness Protection Program ». Une sécurité totale et la possibilité de vous installer aux États-Unis. Avec Ralph, si nous le sortons de là.

Il se tut, tendu comme une corde à violon. Petrina l'observait, le regard chaviré, déchirée entre deux fidélités.

Après un temps qui parut infiniment long à Malko, elle se décida enfin.

— Bien, je vais revenir avec vous à Kingston. Mais je ne peux pas aller chez moi. Ma cousine connaît tous les gens du « posse » de Zack « the High-Priest ».

— Je vous installe au *Pegasus*, offrit Malko. Avec une protection rapprochée. Allons-y.

— Je vais chercher mes affaires.

Elle disparut dans l'arrière-boutique et au bout d'un moment,

revint métamorphosée. Maquillée, la bouche faite, la poitrine moulée dans un pull très fin, ses longues jambes émergeant d'une micro-jupe qui s'arrêtait au premier tiers des cuisses. Un superbe fruit tropical, dans lequel on avait très envie de mordre. Une matrone noire, l'air affolé, surgit derrière elle et supplia Malko :

— *Please, mister*, faites attention à ma petite fille. Je n'ai qu'elle.

Malko la rassura d'une phrase et entraîna Petrina, après avoir pris sa valise. Normalement, ils seraient à Kingston à onze heures. Le compte à rebours le tennaillait. C'était atroce de se démener sans savoir s'il n'était pas déjà trop tard.

* *

*

Petrina Powell était en train de ranger ses affaires dans la chambre de la suite louée par Malko à la place de son ancienne chambre, au *Pegasus*. Deux chambres séparées par une *sitting-room*. Malko se mit au téléphone.

D'abord avec Knolly Vascranil.

— C'est une idée formidable ! approuva l'Américain. Si nous retrouvons Ralph vivant, c'est Dudley Karr que nous pouvons nous payer. Pour Zack « the High-Priest », on attendra un peu...

— Il me faut des « baby-sitters » pour Petrina Powell, dit Malko. Si possible, ceux que je connais, Chris Jones et Milton Brabeck.

— Je m'en occupe immédiatement, promit le chef de la station de la CIA.

— Je compte sur vous. Je vais maintenant avec Petrina au Narcotic Office jamaïcain, pour qu'elle fasse sa déposition. Ensuite, je vous la ramène et je vais voir Zack.

— Que Dieu vous garde ! fit Knolly Vascranil.

Malko raccrocha et appela Karen Nichols qu'il joignit sur son portable. Elle écouta, médusée, son récit, objectant tout de suite :

— Vous êtes *certain* que Petrina Powell va témoigner ? Elle se condamne à mort.

— Elle va témoigner et elle ne se condamne pas à mort, répliqua Malko. À partir de maintenant, elle est sous la protection des deux plus puissantes agences fédérales américaines. Et ensuite, elle ira vivre aux États-Unis.

— Dieu vous entende ! soupira Karen Nichols. Je vous attends au bureau.

* *

*

Petrina Powell était littéralement recroquevillée lorsqu'elle pénétra dans le bureau du superintendant Beres Spence. Prévenu, le patron du Narcotic Office l'accueillit chaleureusement, avec son sourire le plus éblouissant. La jeune femme s'assit sur le bord de la banquette, et presque aussitôt, ils furent rejoints par Karen Nichols, plus Grace Jones que jamais, qui enveloppa Petrina d'un regard curieux. Tous deux portaient des armes apparentes et le « témoin » de Malko parut encore plus terrifié.

— Vous êtes vraiment prête à raconter sous serment ce que vous avez vu, le meurtre de Joe Delano ?

Après un bref regard à Malko, Petrina Powell inclina la tête et répondit dans un souffle.

— Oui.

— Bien, le détective Nichols va prendre votre déposition.

Les deux femmes sortirent du bureau. Demeuré seul avec Malko, le superintendant Spence l'apostropha :

— Vous connaissez les risques que vous lui faites prendre ?

— Je sais, dit Malko. Mais je n'ai pas le choix, je *dois* neutraliser Zack pour exfiltrer Ralph Cromwell de son ghetto. Cette déposition ne servira que de moyen de pression. Je n'ai pas l'intention de l'utiliser. Une fois Ralph Cromwell récupéré, Zack pourra aller se faire pendre.

— De cette façon, cela peut peut-être marcher, concéda le policier. Parce que le risque que court Zack est limité.

Malko crut avoir mal entendu.

— Comment ! Le meurtre d'un agent fédéral, c'est quand même grave...

Beres Spence eut un sourire triste.

— Chez vous, aux États-Unis, sûrement. Ici, c'est différent. Zack travaille pour Dudley Karr, qui est sous la protection du PNP. Si le PNP gagne les élections, comme c'est très probable, on bloquera les poursuites. Zack sera peut-être arrêté, mais remis en liberté discrètement après quelques mois. Ou alors, votre témoin numéro un sera assassiné, ainsi que toute sa famille...Et l'accusation ne tiendra plus.

Un ange passa et fit demi-tour devant des perspectives aussi décourageantes. Malko s'ébroua.

— Je pense quand même que Zack ne prendra pas le risque, conclut-il.

Il chassait de son esprit une petite pensée déplaisante. Si Zack savait que Ralph Cromwell pouvait incriminer Dudley Karr, il ne bougerait pas.

N'empêche, il fallait *tout* tenter pour sauver l'ex agent de la CIA.

Petrina Powell réapparut une heure plus tard, défaite. Sans un mot, Karen Nichols tendit à son supérieur sa déposition. Ce dernier la lut et la donna à Malko. Du beau travail. Dans un pays civilisé, Zack « the High-Priest » était bon. Meurtre de sang-froid et mutilation. Seulement, on était en Jamaïque.

— Faites-moi une photocopie, réclama Malko. Karen, pouvez-vous m'accompagner à Chancery Lane ?

La détective échangea un bref regard avec Beres Spence avant d'accepter. Elle ajouta aussitôt :

— Vous auriez dû parler de votre expédition avec les « Renckers ». C'était de la folie. Vous avez eu de la chance d'en sortir vivant.

Malko préféra ne pas faire de commentaire.

— Je ramène Petrina en sûreté, dit-il. Où pouvons-nous nous retrouver ? Dans une heure.

— Il y a une grande station-service Hancock, au coin de Caledonia Avenue et de Slipe Road. J'y serai avec la photocopie.

Malko prit congé, Petrina Powell sur ses talons. À peine dehors, celle-ci éclata en sanglots.

— Je suis folle ! Mon oncle va me tuer !

— Non, promit Malko.

Jusqu'à l'ambassade américaine, elle ravala ses larmes, brisée. Knolly Vascranil l'accueillit avec une grande gentillesse, l'installa dans son bureau, lui offrit une Gauloise blonde et lui prépara lui-même un « remontant ». Un « Mai-Tai », constitué de Cointreau, rhum blanc, rhum brun, Amaretto et jus de citron.

— Ici, vous ne craignez rien, affirma Malko. Je vais voir Zack et je reviens. Tout se passera bien.

* *

*

Un soleil brûlant écrasait Kingston, en ce début d'après-midi. Malko réalisa qu'il n'avait même pas déjeuné, mais il n'avait pas faim. La tension nerveuse. Deux Ford bleu et blanc de la Constabulary Force étaient garées devant la station Hancock. Malko se gara à côté de la première, en voyant le crâne rasé de Karen Nichols. Derrière, il y avait deux policiers en civil équipés d'un riot-gun et d'un M16. Quatre policiers également en civil, dans l'autre véhicule, complétaient le dispositif. Karen Nichols sortit de sa voiture et tendit à Malko une petite enveloppe jaune.

— Voilà la déposition de Petrina, dit la détective. Vous nous suivez.

Les trois véhicules s'engagèrent dans Caledonia Avenue, tournant

ensuite à droite dans Marescau Road qui filait droit vers le sud. Vingt minutes plus tard, ils stoppaient devant le 12 Chancery Lane, sous les regards ébahis des Noirs qui traînaient là. Les quatre policiers sortirent de la seconde voiture, protégeant Malko et la détective. Celle-ci s'approcha d'un grand Noir dépenaillé, appuyé au mur en face du 12, et échangea quelques mots avec lui.

— Que lui avez-vous dit ? demanda Malko.

Karen Nichols eut un sourire carnassier.

— C'est un des guetteurs de Zack. Je l'ai prévenu que s'il s'amusait à appeler le « posse », on revenait avec des lance-flammes. C'est un langage qu'il comprend...

Elle traversa et frappa à la porte de bois, qui s'entr'ouvrit sur un Rasta particulièrement patibulaire.

Karen Nichols lui adressa un sourire glacial et repoussa la porte.

— Je viens voir le « Don », annonça-t-elle calmement.

L'homme s'effaça aussitôt, à la vue des hommes armés. Ils traversèrent le petit jardin en friche pour se glisser dans l'ouverture en chicane donnant sur une pièce ouverte sur une cour, où se tenaient une demi-douzaine d'hommes. Ils bavardaient, assis ou accoudés à un bar. Un silence de mort salua l'intrusion de Malko et de Karen Nichols. La détective lança quelques mots en patois à la cantonade et se dirigea droit vers la gauche.

Malko aperçut alors un homme vautré dans un vieux fauteuil de bois, une casquette de travers sur la tête, en train de tirer sur une pipe à eau. Il ne payait pas de mine, le teint blafard, le corps plutôt malingre, avec son petit bouc mité. Karen Nichols lui dit quelques mots à voix basse, puis se retourna vers Malko.

— Venez parler avec Zack « the High-Priest ».

Apparemment, comme les vieux aristocrates, il aimait bien qu'on lui donne tous ses titres...

Malko, en s'approchant, repéra alors un Noir athlétique au crâne rasé, assis un peu en retrait de Zack, une Uzi en travers des genoux, immobile comme une statue. Son regard ne quittait pas Malko, comme celui d'un chien de chasse qui a levé un gibier. Malko reporta son regard sur le « Don ». Celui-ci l'observait, les paupières mi-closes, découvrant des yeux jaunâtres de saurien, sans expression. Puis son visage s'éclaira d'un sourire qui découvrit des dents mal plantées, et il tendit la main à Malko. Une main décharnée, aux longs ongles noirs.

— *Good afternoon, mon !* Vous êtes dans le temple du reggae ! annonça-t-il pompeusement. C'est ici que Bob Marley a joué ses premières notes, pour nous les « *sufferers* »...

Karen Nichols avait reculé. Appuyée à un poteau, elle observait la scène. D'un geste naturel, un des *tribal gunmen* assis à côté d'elle lui tendit la pipe à eau qu'ils se repassaient.

L'ambiance était surréaliste. Zack s'était remis à fumer et le garde du corps semblait coulé dans de la cire.

— Je suis venu vous faire une offre, fit Malko.

Zack entr'ouvrit les yeux.

— Une offre ? Quoi donc, *mon* ?

— J'ai un ami perdu dans le ghetto, expliqua Malko, dans *votre* ghetto. Je veux pouvoir le rechercher. Sans avoir de problèmes.

Zack eut une grimace incrédule.

— Un ami ? Un Blanc ?

— Oui.

Le Jamaïcain secoua lentement la tête.

— *Mon*, il n'y a pas de Blanc ici, on vous a mal renseigné. Mais vous pouvez vous promener où vous voulez. Vous dites que vous êtes mon ami...

Il se moquait carrément de Malko.

— C'est l'homme dont vous avez assassiné l'ami, précisa Malko d'une voix glaciale. Joe Delano, qui a été tué *ici*, par vous, jeudi dernier. Un Américain.

Zack « the High-Priest » éclata d'un rire grinçant, mais sincère.

— *Mon*, *I did not kill anybody !*(51) Ici, en Jamaïque, on aime la paix. On a seulement trois amours. (Il leva la main, dépliant les doigts au fur et à mesure qu'il parlait.) *Ganja, beer and pussy*(52) ! Yeah, mon.

Malko sentit qu'il fallait faire monter la pression.

— Vous avez tué cet homme, répéta-t-il. C'était un Américain, un agent de la DEA. Il y avait un témoin. Ce témoin a fait une déposition accablante pour vous. Vous lui avez tiré trois balles dans le dos et une dans la tête. Voici ce témoignage...

Zack se redressa, fixant Malko, et demanda d'une voix traînante.

— La détective Karen Nichols sait tout cela ?

— Oui.

— Alors, pourquoi est-ce qu'elle ne m'arrête pas ?

Malko n'eut pas le temps de répondre. Karen Nichols s'était avancée.

— Aujourd'hui, *mon*, je suis venue parler. Mon ami a une offre pour toi. Tu devrais accepter...

— Je veux venir demain matin, dès l'aube, insista Malko, avec une voiture et des haut-parleurs. Parcourir toutes les rues de Matthews Lane. Sans problème.

Il était presque trois heures. Trop tard pour commencer à ratisser sérieusement le ghetto. Zack « the High-Priest » tira un peu sur sa pipe à eau et son regard se réveilla, comme s'il réalisait soudain quelque chose. Il brandit sa pipe en direction de Malko.

— Mais je te reconnais, *Whitie* ! C'est vrai, tu es déjà venu. Hier. Avec tes amis « Renckers ». Ils se sont tellement plu ici qu'ils sont

restés...

Un énorme éclat de rire collectif salua sa plaisanterie. Karen Nichols se raidit. Brutalement, le « Don » changea d'attitude. Son regard se chargea de haine et il cracha à Malko :

— Tu peux revenir, *Whitie*, quand tu veux. Ce sera comme la dernière fois. *Blood for blood, fire for fire* !⁽⁵³⁾

Malko faillit saisir son pistolet et lui loger une balle dans la tête. Il sentit la main de Karen Nichols sur son bras et entendit la voix calme de la jeune femme :

— Venez.

Il la suivit. L'atmosphère s'était tendue. Tous les hommes présents étaient armés. Malko posa son regard sur le bar et aperçut le grand barman rasta, les yeux cachés derrière des lunettes noires, les mains sur un riot-gun dont le canon était dirigé sur lui. Sans un mot, il fit demi-tour. Karen Nichols le suivit, la main sur la crosse de son Ruger.

À peine dehors, ils se séparèrent, chacun remontant dans sa voiture.

— Je vous avais prévenu ! lança Karen Nichols. Il n'a peur de rien. Il se sent invulnérable. Mais il sait maintenant que Petrina Powell a parlé. Méfiez-vous.

— Je n'ai pas prononcé son nom et il n'a même pas voulu regarder le document, objecta Malko.

La détective secoua la tête.

— D'après le récit qu'elle m'a fait, il n'y avait qu'elle susceptible de se confesser à la police.

Malko ravala sa rage. Ce n'était pas évident d'admettre les règles jamaïcaines.

— Vos hommes accepteraient-ils de retourner dans le ghetto avec moi pour appeler Ralph Cromwell ?

Les traits de Karen Nichols se durcirent.

— Non. Et je ne leur demanderai même pas. Je ne veux pas les faire tuer. Laissez tomber. Même si je vous comprends, vous n'y arriverez pas.

Elle démarra avec un petit signe amical, laissant Malko ivre de fureur. Encore une tentative avortée.

Sous le soleil brûlant et le ciel bleu, le sort de Ralph Cromwell semblait encore plus atroce. Il était désespéré lorsqu'il retrouva le bureau de Knolly Vascranil. Petrina Powell s'était installée. Elle lisait un magazine.

— Vos amis Chris Jones et Milton Brabeck arrivent demain matin par le vol de Miami, annonça le chef de la station de la CIA. Et de votre côté ?

Malko se laissa tomber dans un fauteuil.

— Zack m'a envoyé promener, avoua-t-il. Sûr de son impunité.

Petrina Powell posa son magazine.

— Il sait que j'ai... demanda-t-elle anxieusement.

— Non, je n'ai pas eu à lui montrer votre déposition.

Inutile de l'affoler en lui répétant ce qu'avait dit Karen Nichols. Il se dit amèrement qu'il avait mis la vie de Petrina Powell en danger pour rien.

— Il n'y a plus de solution, conclut tristement Knolly Vascranil. Le délai donné par Langley expire demain matin. Ensuite, les experts en survie considèrent que nous n'avons plus de chances de retrouver Ralph Cromwell vivant. Et que ce serait idiot de risquer des vies humaines pour récupérer un cadavre.

Malko eut envie de lui dire que les Israéliens ne raisonnaient pas ainsi. Ils faisaient vraiment tout pour récupérer leurs hommes. Depuis douze ans, ils continuaient leurs recherches pour retrouver un pilote israélien, Ron Arad, abattu au-dessus du Sud-Liban. Personne ne pouvait affirmer qu'il était encore en vie, mais ils ne lâchaient pas prise. Ils avaient même payé cent mille dollars pour récupérer le blouson de cuir du pilote, et dépensé cent fois plus en informateurs et missions spéciales. Ils avaient même un temps projeté une opération en Iran, parce qu'ils pensaient qu'il s'y trouvait.

Ralph Cromwell, lui, était littéralement à portée de la main ! Malko enrageait. À part Karen Nichols, la détective au crâne rasé qui l'aidait de bon cœur, il était seul pour tenter de sauver l'ex-agent de la CIA.

— Il y a encore une chose à tenter, releva Malko.

— Quoi ?

— Vous avez une voiture blindée ?

— Oui.

— Vous allez me la prêter demain matin. Il est possible de l'équiper d'un haut-parleur ?

— La police jamaïcaine en a des portables, pour disperser les manifestations. Vous n'allez pas...

— Si, dit Malko. On va y aller avec Chris Jones et Milton Brabeck. Dès qu'ils seront là.

Knolly Vascranil secoua la tête, effaré.

— Vous vous rendez compte du risque ? Est-ce qu'ils vont accepter ?

Malko eut un sourire froid.

— S'ils refusent, c'est qu'ils ont beaucoup changé...

Ce n'était pas plus dangereux d'aller dans le ghetto avec les deux « gorilles » dont l'armement était égal à celui d'un petit porte-avions, et en voiture blindée, que de s'y risquer avec la Bandera des Cloportes de « King Chubby ».

Au moins, Malko aurait tout tenté. Sa mission était devenue un jeu de rôle féroce, entre les voyous jamaïcains et lui. Il se leva, souriant à

Petrina.

— En attendant, on va essayer de passer une bonne soirée.

* *

*

Ralph Cromwell essaya de plier sa jambe blessée et réprima un hurlement de douleur. Sa cuisse avait doublé de volume, son genou aussi et maintenant, il sentait la douleur remonter sournoisement jusqu'à son péritoine.

L'infection ! Il aurait fallu des antibiotiques. Il était brûlant, grelottait de fièvre, mais avait en même temps l'impression qu'on lui enfonçait des aiguilles de glace dans le corps.

Depuis la veille au soir, il n'avait rien mangé et le radiateur de la voiture au-dessus de lui ne donnait plus que du goutte-à-goutte. Il était obligé de rester dessous, la bouche ouverte, pour s'humecter un peu le palais, et gardait ensuite un horrible goût de rouille dans la bouche.

Il retomba en arrière, découragé. Sa décision était prise. Dès que le gardien de la casse dormirait, il sortirait et tenterait de gagner l'hôpital voisin. Tout valait mieux que de mourir dans ce trou, pour être ensuite dévoré par les rats.

Les ouvriers étaient partis mais il entendait l'habituel reggae du gardien. Il bougerait dès que celui-ci se tairait.

CHAPITRE XI

Petrina Powell avait tout fait pour s'étourdir depuis le début de la soirée. Après quelques coups de fil pour s'assurer, le lendemain à l'aube, un puissant mégaphone, Malko avait quitté l'ambassade américaine au volant de la Lincoln blindée de Knolly Vascranil, en compagnie de l'ex-Miss Jamaïque. À peine dans la suite, cette dernière s'était mise à fumer un énorme « spliff » sorti de son sac, tout en dansant devant la chaîne musicale MTV. Ensuite, elle avait tiré du bar une bouteille de Cointreau, une de Tequila Tres Maguayes et du citron, pour se confectionner une carafe d'« Original Margarita » dont elle avait fait profiter Malko. Elle manifestait une gaieté un peu forcée qui le mettait mal à l'aise. Depuis le récit de son échec avec Zack « the High-Priest », ils n'avaient plus reparlé des choses sérieuses.

— Où voulez-vous dîner ? avait demandé Malko. À l'hôtel ?

— Oh non ! Ce n'est pas gai. Il y a un endroit où j'ai toujours rêvé d'aller. Le *Jade Garden*. Seulement, c'est très cher...

Malko lui avait assuré que le problème n'était pas là...

Le *Jade Garden* était un restaurant chinois, froid, solennel, très cher et d'une qualité moyenne. Mais Petrina semblait aux anges, entre son potage aux nids d'hirondelles, offert au prix du caviar, et son canard *Setchouen*. Malko avait commandé une bouteille de Taittinger Comtes de Champagne Blanc de Blancs 1989, à laquelle la jeune femme avait largement fait honneur. Nettement plus bavarde, elle avait raconté à Malko sa vie de jeune campagnarde essayant de percer à Kingston. Les concours de beauté, les offres louches, le manque d'argent, les petits boulots. Pendant deux mois, elle avait travaillé au *Palais Royal*. Son oncle, quand il l'avait appris, avait été si furieux qu'il lui versait désormais une rente...

C'était la seule fois qu'elle avait mentionné Dudley Karr.

Sur ses gardes, Malko écoutait, le Beretta 92 posé sur la chaise voisine, dissimulé par une serviette, une balle dans le canon. Assis face à la porte, à côté de l'aquarium, il occupait une position stratégique.

Rien ne s'était passé.

Revenu à l'hôtel, il s'était installé pour donner des coups de fil, afin de s'assurer de certains détails à propos de Chris Jones et de Milton Brabeck.

Petrina était venue se planter devant lui, un peu déhanchée, l'œil allumé.

— Vous aimez ma robe ?

Une robe bleue très courte et très moulante, sagement décolletée, qui mettait en valeur toutes ses courbes.

— Elle est superbe, avait dit Malko.

— C'est moi qui l'ai faite ! Sans même une machine, avait précisé Petrina avec fierté. Ralph aussi la trouvait très belle.

Elle était partie en dansant vers sa chambre.

Malko avait enfin pu joindre Karen Nichols sur son portable, pour lui demander d'aller accueillir Chris Jones et Milton Brabeck le lendemain matin, et leur éviter les fastidieuses formalités de la douane jamaïcaine.

D'autant qu'ils avaient dans leurs bagages de quoi équiper la Sixième Flotte.

La détective avait volontiers accepté.

— On se quittera à l'aéroport.

Pas question de l'emmener dans leur expédition suicide.

Rassuré, Malko allait se coucher lorsque Petrina le héla de sa chambre.

— Vous voulez voir mes photos ?

Il la rejoignit. On aurait pu croire qu'il y avait eu un incendie tant la fumée bleue de la *ganja* flottait partout. Petrina était allongée sur le lit, appuyée sur les coudes, la robe remontée très haut, devant un grand book de photographe. Il s'assit à côté d'elle, essayant de chasser Ralph Cromwell de ses pensées. Les photos représentaient Petrina dans toutes les tenues : en maillot, en robe, avec l'écharpe de Miss Jamaïque 1995. Toujours nimbée de sensualité languide, pleine de douceur. Elle s'arrêta soudain alors qu'il restait une douzaine de pages.

— Vous ne me montrez pas les autres ? demanda Malko.

Petrina eut un rire embarrassé.

— Oh, non. C'est un peu trop personnel.

Amusé, Malko tourna la page, et tomba sur une série de photos de Petrina intégralement nue, sur une plage déserte. Certaines poses alanguies étaient plus sensuelles que provocantes. D'autres, carrément érotiques.

Malko s'arrêta sur un cliché la montrant allongée sur le ventre, la poitrine dans le sable, la croupe levée très haut et, elle, retournée vers le photographe, avait un vrai sourire de salope tropicale. Leurs regards se croisèrent et l'ambiance changea en une fraction de seconde.

— Qui a pris ces photos ?

— Ralph, dit-elle d'une voix troublée.

— Il ne vous a pas fait l'amour, après avoir pris celle-là ?

Petrina le regarda, sincèrement étonnée.

— Comment le savez-vous ?

— Ralph est un homme. Or, n'importe quel homme, en vous voyant ainsi, y pense immédiatement...

— Si, nous avons fait l'amour, avoua la jeune femme. J'avais fumé

beaucoup de *ganja* ce jour-là. Cela me rend *high*. Mais ne me parlez pas de Ralph.

— Pourquoi ? Je croyais que vous l'aimiez.

— Je l'ai aimé, reconnu Petrina. Terriblement. Sinon, je n'aurais jamais pris le risque de revenir à Kingston avec vous pour tenter de le sauver... Mais j'ai peur de ne jamais le revoir.

— Mais, demain matin...

Elle secoua la tête.

— Vous n'y arriverez pas. Ils vous tueront aussi.

Comme pour exorciser le mauvais sort, elle reprit son « spliff » et en tira une bouffée à se carboniser les poumons.

* *

*

Ralph Cromwell se hissa centimètre par centimètre hors de la décapotable qui lui servait de tanière depuis près de cinq jours, et s'arrêta pour reprendre son souffle.

La radio du gardien s'était tue depuis une heure. Il avait glissé son Browning dans sa ceinture et avait commencé son cheminement de chenille. Les tôles tordues semblaient tout faire pour le retenir, s'accrochant à ses vêtements, meurtrissant sa jambe blessée, enflée, qui lui refusait tout service. La faim lui donnait des éblouissements. Sa langue était sèche comme de l'amadou.

Maintenant, il était parvenu au sommet des carcasses de voitures entassées. Il respira à pleins poumons. Regarda autour de lui. Le portail était ouvert et l'appentis du gardien, éteint. Avec précautions, il commença à descendre le long des tôles froissées, se mordant les lèvres pour ne pas hurler de douleur. Le simple contact de sa cuisse blessée avec un objet lui envoyait une onde de douleur jusque dans la tête.

Alors qu'il était presque en bas, sa main glissa et il ne put se rattraper, tombant sur le sol d'environ un mètre de haut. Il se reçut sur sa jambe valide mais ne put éviter que l'autre heurte une carrosserie. Il s'étala avec un hurlement, au bord de la nausée, des aiguilles de feu autour de sa blessure.

Il resta là, incapable de se relever, de bouger même, abruti de douleur, la tête vide. À plat dos sur le sol. Son cerveau lui intimait de bouger, de s'enfuir, même en se traînant, mais ses muscles refusaient d'obéir.

Ce passage à vide dura plusieurs minutes. Il était en train de s'adosser à une portière pour se remettre debout lorsqu'un bruit de moteur lui parvint de la rue. Il n'aperçut que les phares de la voiture, quand elle tourna pour entrer dans le casse de voitures. Le double

faisceau lumineux l'éblouit. Instinctivement, il tâta sa ceinture à la recherche de son Browning et ne le trouva pas.

D'un effort surhumain, il se retourna et tomba à quatre pattes, scrutant le sol autour de lui sans rien voir. À ce moment, les portières de la voiture s'ouvrirent et il sut que la chance l'abandonnait, définitivement.

* *

*

Petrina fumait en silence, le regard dans le vide. Pour détendre l'atmosphère, Malko tourna une nouvelle page de l'album.

— Non, pas celle-là !

La jeune femme avait crié, essayant d'empêcher Malko de tourner la page, mais c'était trop tard. Il comprit immédiatement pourquoi.

Cette fois, il y avait aussi Ralph Cromwell sur la photo, prise sur une plage. Il était allongé sur le dos, nu, et Petrina, agenouillée à côté de lui, de profil, avait son sexe presque en entier dans sa bouche. Il regardait l'objectif, pas elle.

— Il avait mis le déclencheur automatique, protesta Petrina, je ne savais pas...

De nouveau, leurs regards se croisèrent. Ce que lut Malko dans celui de la jeune Noire lui ôta ses derniers scrupules. Il posa la main au creux de ses reins et la sentit frémir. Ses doigts descendirent, suivant la courbe de ses fesses, puis ses cuisses.

— Arrêtez ! fit-elle d'une voix basse et cassée.

Impossible de dire si elle craignait d'être troublée ou si elle se refusait vraiment. La *ganja* inhalée involontairement par Malko le déconnectait de la réalité, exacerbant en même temps ses sensations.

De sa main libre, il attira le visage de Petrina vers lui jusqu'à ce que leurs bouches s'effleurent. Petrina garda les lèvres serrées quelques secondes, puis elles s'ouvrirent comme un fruit mûr. Leurs langues s'affrontèrent dans un long baiser qui se fit plus violent quand Malko s'allongea contre Petrina, de tout son corps. Aussitôt, elle se lova contre lui, ventre à ventre, sa robe bleue remontée tout en haut de ses longues cuisses. Malko ne put résister. Glissant une main entre les cuisses encore serrées, il les ouvrit pour atteindre le renflement dissimulé par un lambeau de dentelle noire.

Petrina eut un violent sursaut quand elle sentit les doigts s'emparer de son sexe inondé. La honte de se voir découverte ou un ultime geste de refus ? Malko n'en eut cure. Il fit descendre le slip noir le long des cuisses, puis jusqu'aux pieds, le laissant accroché à une cheville. Puis il se défit d'un geste preste, bascula sur Petrina et plongea son sexe jusqu'à la garde au fond de son ventre.

Il avait l'impression de l'ouvrir en deux... Petrina poussa un gémissement rauque, ses cuisses s'écartèrent encore plus, puis se replièrent et elle croisa les jambes dans le dos de Malko, accrochée à lui comme une noyée. Il se mit à la marteler, allant toujours plus loin, et elle cria. Son bassin ondulait comme pour le faire pénétrer plus profondément en elle. Malko était déchaîné. Il lui releva les jambes, la bascula vers l'avant, la repliant comme une grenouille, pour l'embrocher encore mieux.

Le visage de Petrina était tordu par le plaisir, ses yeux hagards ; ses ongles griffaient la nuque de Malko.

Il eut l'impression qu'elle ne savait plus avec qui elle faisait l'amour, lui ou Ralph. Elle tremblait, collée à lui, souple comme une poupée de caoutchouc. Puis, elle se mit à râler plus vite, ses ongles s'enfoncèrent davantage et elle rejeta la tête en arrière, avec un couinement aigu, secouée par un orgasme incroyable de violence. Et qui déclencha aussitôt le plaisir de Malko.

Les jambes de la jeune femme retombèrent, mais il resta en elle. Leurs regards s'affrontèrent et elle murmura :

— C'est mal...

En même temps, ses membranes les plus secrètes massaient Malko... Tant et si bien qu'il se sentit très vite revivre. Petrina le fixait, si intensément qu'il demanda :

— Qu'est-ce qu'il y a ?

— Vous devez penser qui je suis une salope de tromper Ralph avec vous... Mais quelque chose me dit que je ne le reverrai plus jamais. Une intuition. Alors... Vous me protégerez vraiment ? murmura-t-elle, je ne veux pas mourir.

— Oui, fit Malko.

Il recommença à bouger en elle. Très vite, il la martela à grands coups de reins. Mais il gardait sur la rétine la photo de la plage, celle où elle était à plat ventre, la croupe levée...

Il se retira, la retourna et la réinvestit dans cette position.

Docilement, Petrina aplatit son buste sur le lit pour mieux faire ressortir sa croupe. C'était un tel appel que Malko ne put y résister. Quand elle comprit ce qu'il s'apprêtait à faire, elle dit simplement :

— Doucement, ne me fais pas mal.

Il était déjà fiché dans l'entrée de ses reins. Petrina s'arc-bouta. Il s'engloutit dans sa croupe d'un coup, arrêté seulement par la courbe de ses fesses, et s'acharna le plus longtemps possible à la violer. Jusqu'à ce qu'il explose avec un grondement de plaisir.

Ensuite, Petrina se dégagea. Elle attrapa le verre d'« Original Margarita » sur la table de nuit, y rajouta un peu de Cointreau et le vida d'un trait. Son maquillage avait coulé, son regard avait une expression étrange.

Elle ralluma son « spliff » et souffla la fumée bleuâtre.

— Chaque fois que je fume trop, cela me donne envie de faire l'amour, dit-elle.

Elle fuma en silence. Abruti de plaisir, de stress et de *ganja*, Malko allait se relever lorsque Petrina se redressa sur un coude.

— Je me demande si je n'ai pas une idée de l'endroit où Ralph a pu se cacher, dit-elle timidement.

* *

*

Malko crut avoir mal entendu.

— Vous plaisantez ! dit-il.

— Non, non, affirma Petrina.

— Mais pourquoi n'en avez-vous pas parlé avant ? Nous étions dans le ghetto cet après-midi.

Elle haussa les yeux, confuse.

— Je n'y avais pas pensé ! C'est tout à l'heure, quand on faisait l'amour, que j'ai repensé à Ralph... Quand je l'ai vu pour la dernière fois, nous venions de faire l'amour. Je me suis rappelé ce que nous avons fait avant.

— Et alors ?

— En allant chez Zack, dans Matthews Lane, nous sommes passés devant un portail ouvert sur un cimetière de voitures empilées les unes sur les autres. Il y en avait bien une centaine... C'est un endroit idéal pour se cacher... Mais peut-être que je me trompe...

Malko la regarda, perplexe.

— Pourquoi cet endroit en particulier ?

— Il n'y a pas beaucoup de planques dans le ghetto. Tellement de gens s'y entassent... Quand j'étais petite, il y avait un cimetière de voitures près de chez moi et j'allais y jouer. On s'y cachait et nos parents ne nous y trouvaient jamais.

Ce n'était pas idiot.

— Vous pourriez le retrouver ?

— Oui, je pense. Je vous y conduirai demain, quand vos amis seront arrivés.

— Non, fit Malko, il faut y aller *maintenant*. La nuit, nous passerons inaperçus.

— Vous êtes fou !

Malko était déjà au téléphone, appelant Knolly Vascranil. À la troisième sonnerie, un répondeur s'enclencha... Malko réessaya trois fois sans plus de succès, avant de raccrocher rageusement. C'était pourtant le portable du chef de station de la CIA. Il composa le numéro de Karen Nichols. Occupé. Il le refit vingt fois. Elle avait dû

décrocher. Petrina le contemplait, affolée. Il leva les yeux vers elle et dit doucement.

— Nous y allons ! Ralph doit être au bout du rouleau. On ne peut pas attendre jusqu'à demain. La voiture est blindée et il y a un M 16 dedans.

Ils se regardèrent un moment, puis elle se leva et rabaissa sa robe, remontant sa culotte le long de ses jambes. Malko se rhabilla à toute vitesse. Avant de quitter la suite, il essaya encore, sans plus de succès, les deux numéros de téléphone. Sa Breitling indiquait minuit cinquante.

* *

*

Tassée sur le siège de la Lincoln, le regard fixe, Petrina regardait défiler les maisons sombres, les rues désertes. Ils longeaient le National Heroes Park, sinistre dans l'obscurité. Les seules taches de lumière étaient les « rum-shops » encore ouverts. Arrivé à North Road, la limite nord des ghettos, Malko tourna la tête vers la jeune femme.

— Il faut me guider.

Elle le fit d'une voix blanche. Malko conduisait lentement. Ses phares éclairèrent des silhouettes immobiles, qui semblaient attendre. Sûrement des guetteurs. Désormais, ils étaient dans Matthews Lane.

— Je crois que c'est plus bas, dit Petrina. Malko accéléra. Soudain, en franchissant le croisement suivant, il y eut un choc violent à l'avant, comme une explosion. La Lincoln plongea et rebondit. Le poulx de Malko monta à 150 en une fraction de seconde et Petrina poussa un hurlement.

La direction était devenue très dure et la voiture tirait vers la droite. Il avait crevé en passant trop vite dans un profond caniveau qui coupait la rue ! Impossible de continuer ainsi. Quelques mètres plus loin, ses phares éclairèrent une station-service fermée et il s'y arrêta.

— Qu'est-ce que vous faites ? demanda Petrina, terrorisée.

— Je dois changer la roue, expliqua Malko, impossible de rouler comme ça.

La jeune femme poussa un véritable gémissement d'agonie.

— J'ai peur. Ils vont venir.

— Je n'ai pas le choix, dit Malko.

Il passa son Beretta 92 dans sa ceinture, descendit et ouvrit le coffre. La roue de secours et le cric étaient en place. Jamais il ne changea une roue aussi vite, scrutant sans cesse l'obscurité autour de lui. Quand il remonta dans la Lincoln, dix minutes plus tard, les mains pleines de cambouis, il était en nage et son poulx battait des records.

Petrina paraissait vieillie de dix ans.

— Partons vite, quittons cet endroit, supplia-t-elle.

— Je veux voir ce casse, insista Malko, vous m'avez dit que c'était plus bas.

— Je ne sais plus, je ne sais plus...

Malko reprit son exploration, à petite vitesse cette fois. Petrina le guidait entre deux sanglots. Il s'aperçut soudain qu'elle disait n'importe quoi : ils repassaient plusieurs fois aux mêmes endroits. Il s'arrêta quelques instants pour la prendre dans ses bras et la calmer. Elle tremblait comme un animal apeuré.

— Je vous en prie, dit-il, faites un effort.

Elle ravala, ses larmes et le guida d'une voix plus ferme, d'abord jusqu'au nord de North Road, ensuite en redescendant vers le sud.

— C'est cette rue, dit soudain la jeune femme, mais beaucoup plus bas.

Ils l'empruntèrent, franchirent trois carrefours. Une rue en sens unique, sans une lumière.

— À gauche, dit soudain Petrina. Je crois que c'est là...

Malko ralentit encore, l'estomac noué, ne pensant même plus au danger...

Et soudain, la jeune femme poussa une exclamation.

— C'est là !

Malko aperçut un grand portail ouvert et s'arrêta en face. Il distingua vaguement un espace vide et des carcasses de voitures, entassées au fond.

Pistolet au poing, il sortit de la voiture et fit quelques pas à l'intérieur. Cela sentait l'huile de vidange, la rouille, la saleté. Dans un coin, des appareils de lavage ressemblaient à des dinosaures figés. Pas un bruit, pas une lumière. C'était étonnant que ce soit ouvert... Tassée dans la Lincoln, Petrina était transformée en statue. Malko appela à mi-voix.

— Kurt ! Vous êtes là ?

Aucune réponse. Il réitéra son appel plus fort, s'approcha des voitures entassées les unes sur les autres, appela encore. De la main gauche, il braqua sa Maglite sur les voitures enchevêtrées. Il y en avait des dizaines, certaines écrasées, d'autres en meilleur état. Il aurait fallu les enlever une à une pour s'assurer que personne ne s'y dissimulait. Petrina avait raison. Cet endroit avait pu servir de cachette à Ralph Cromwell.

— Kurt ! appela Malko encore plus fort. Répondez.

Le silence. L'Américain était peut-être là, mais mort ou inanimé. Or, il ne pouvait pas s'éterniser. Il fit demi-tour. Il faudrait revenir le lendemain matin. En balayant une dernière fois les voitures de sa torche, il aperçut un objet noir rectangulaire par terre. Il crut que son

pouls allait exploser.

C'était un téléphone portable. Il le ramassa et se retourna vers les voitures.

— Kurt !

Cette fois, il avait crié. Sans obtenir plus de réponse.

Inutile de s'entêter. Comme il regagnait la Lincoln, un bruit inattendu brisa le silence de la nuit. Un tam-tam, comme en Afrique ! Ses battements sourds se répercutaient dans tout le ghetto. Au moment où il remontait dans la voiture, Petrina poussa un hurlement étranglé.

— C'est Zack ! Il nous cherche.

Malko enclencha le « D », mal à l'aise. Pourquoi ces tambours se déclenchaient-ils maintenant ?

Il démarra, tourna à droite pour remonter vers le nord et, tout à coup, étouffa un juron. Une voiture arrivait en sens inverse, l'éblouissant de ses phares. Il était en sens interdit. Il écrasa le frein, passa en marche arrière et recula, se heurtant au trottoir. Tout à coup, plusieurs silhouettes surgirent de l'obscurité, entourant la Lincoln. Des coups furent frappés sur la carrosserie.

Petrina hurlait de terreur. Des coups de feu claquèrent, des chocs sourds ébranlèrent la carrosserie.

— N'ayez pas peur, cria Malko, la voiture est blindée.

Petrina ne l'entendit pas. En pleine crise d'hystérie, elle hurla.

— Je veux m'en aller ! Je veux m'en aller !

Heureusement, tout était verrouillé.

Malko reculait toujours. Il parvint enfin à un carrefour donnant sur une rue transversale dégagée. Leurs adversaires s'étaient de nouveau fondus dans l'obscurité. Petrina hurlait toujours. Soudain, elle tâtonna sur sa portière et, débloquent la sécurité, l'ouvrit !

— Refermez ! hurla Malko. Vite !

Il se pencha en travers du siège pour le faire lui-même.

Trop tard. La portière fut violemment ouverte de l'extérieur. Malko aperçut un bras noir qui saisissait Petrina et la tirait à l'extérieur. Elle disparut avec un hurlement déchirant. Déjà, un Noir essayait de monter dans la voiture. Au jugé, Malko vida son chargeur, puis écrasa l'accélérateur pour se dégager. Ce n'est que vingt mètres plus loin qu'il stoppa brutalement pour refermer la portière. Il regarda le siège vide de Petrina et eut envie de vomir.

La fureur et l'horreur balayèrent chez Malko toute prudence. Contre son instinct de conservation, il passa rageusement la marche arrière, recula, zigzaguant dans la rue étroite jusqu'au carrefour où Petrina avait été arrachée de la Lincoln. Il s'arrêta au milieu, regarda autour de lui. Personne !

Il baissa un peu la glace blindée de son côté, écouta. Pas un bruit. Comme s'il avait rêvé. Le bruit lointain du tam-tam avait cessé lui aussi et le ghetto paraissait dormir d'un sommeil paisible. La rage au cœur, Malko repartit, parcourut les rues avoisinantes, repassant devant le cimetière de voitures. Aucun signe de vie. Le « rum-shop », deux blocs plus haut, avait fermé.

Ravalant sa fureur et son angoisse, il dut se résoudre à reprendre une rue montant vers le nord. À cause de son imprudence, Petrina Powell avait été kidnappée par les hommes de celui qu'elle avait dénoncé, Zack « the High-Priest ». Certes, si elle n'avait pas ouvert la portière sous l'empire de la panique, elle serait encore là, mais au fond de lui, Malko se sentait responsable. Fugitivement, il revit le visage anxieux de la vieille mama lui disant : « Prenez bien soin de ma fille ».

Dès qu'il fut sorti du ghetto, il s'arrêta et rappela Karen Nichols et Knolly Vascranil. Sans plus de succès.

Il n'avait plus qu'à aller réveiller le chef de station de la CIA. Comme un fou, il traversa tout Kingston, jusqu'aux collines, se perdit et finit par trouver Long Lane, une route sinueuse qui s'enfonçait dans les collines.

Knolly habitait un cottage dans une résidence, au 14. Tout semblait endormi. Malko sonna à la porte du rez-de-chaussée jusqu'à ce qu'on ouvre... Knolly Vascranil passa une tête ahurie dans l'entrebâillement.

— *My God !* Que se passe-t-il ?

— J'ai retrouvé l'endroit où Ralph probablement se cachait, et Petrina a été kidnappée sous mes yeux. Où étiez-vous ? J'ai appelé votre portable tous les quarts d'heure.

— Mon portable ?

L'Américain jeta un coup d'œil autour de lui et fonça en jurant vers sa veste, accrochée dans la penderie.

— Je l'avais oublié dans la poche ! dit-il, penaud. Dites-moi vite ce qui s'est passé.

Quand Malko termina son récit, Knolly Vascranil allumait sa troisième Gauloise blonde, après avoir puisé un peu de courage dans une solide rasade de Defender « Very Classic Pale » sans la moindre glace.

— Vous n'auriez jamais dû aller là-bas de nuit, soupira-t-il.

— Je ne voulais pas attendre une seconde pour retrouver Ralph Cromwell. Pouvez-vous identifier ce portable *de façon certaine* ?

Il lui tendit le portable trouvé dans le cimetière de voitures. L'Américain le brancha aussitôt pour le recharger. Puis, au bout d'une minute, il appuya sur la touche « Rappel » pour connaître le dernier numéro appelé, qui s'afficha aussitôt. Il leva la tête.

— C'est bien le sien. Il affiche mon numéro... Où Ralph peut-il être maintenant ?

— Je n'en sais rien, avoua Malko. Trois hypothèses : il est encore là-bas mort. Il a été retrouvé et enlevé par les hommes de Zack. Il a tenté de s'échapper et a été repris.

Rien de tout ça n'était encourageant.

— Il faut fouiller ce cimetière de voitures, conclut Knolly Vascranil, dès demain matin. Je vais demander l'aide de la police et de l'armée.

— Et Petrina ?

Le chef de station détourna le regard.

— Pour elle, je ne peux pas grand-chose... Elle n'est pas américaine. Et les Jamaïcains ne vont pas se défoncer pour la nièce de Dudley Karr. Je pense qu'elle ne risque pas grand-chose, à cause de cela, justement.

Malko bouillait de fureur. Lui ne serait pas en paix tant qu'il n'aurait pas retrouvé la jeune femme qui s'était mise sous sa protection. Il se leva, la tête lourde.

— Mettez tout en place pour l'expédition dans le ghetto. Je vais chercher Chris Jones et Milton Brabeck à l'aéroport avec Karen Nichols. Retrouvons-nous directement dans le ghetto.

Il reprit les avenues désertes de Kingston jusqu'au *Pegasus*. Pas de message. Il s'allongea, mais ne put trouver le sommeil. Qu'était-il arrivé à Petrina Powell ?

* *

*

Ils étaient tous là, en cercle, dans la grande cave dont le seul meuble était une grosse chaudière à vapeur alimentant en eau chaude la villa de Dudley Karr.

« Wide-Eyed » Zinky, « Blinds », « Big Uzi », « Early Bird », Zack « the High-Priest » et un jeune homme en maillot de corps qui se tenait en retrait.

Devant eux, se trouvait Petrina Powell, allongée sur le sol, les mains liées derrière le dos et les chevilles entravées. Sa robe déchirée avait remonté jusqu'en haut de ses cuisses et ils se rinçaient tous l'œil. En face d'eux, Frank « Bad Word » Gillepsie, qui avait ramené du ghetto la jeune femme dans le 4 X 4 de son patron, attendait les bras croisés. Jusque-là, personne n'avait touché à Petrina. Seul son oncle pouvait prendre une décision à son sujet.

Tous savaient qu'il allait y avoir une « discipline », mais ignoraient quelle forme prendrait celle-ci.

On entendit des pas dans l'escalier de ciment nu reliant la cave au rez-de-chaussée, et Dudley Karr apparut, flanqué de Crystal. L'« Ayatollah » roulait comme un tonneau, enroulé dans une robe de chambre en soie de Versace aux couleurs criardes, avec des mules assorties.

Crystal, elle, portait un déshabillé vert presque transparent, qui ne laissait rien ignorer de ses formes, et des mules à très hauts talons.

L'« Ayatollah » roula jusqu'au corps allongé sur le sol. Petrina lui jeta un regard terrifié et balbutia :

— *Uncle Dudley, I did nothing wrong.* (54)

D'un coup de pied précis, Dudley Karr lui fendit les lèvres et elle se tut. D'un ton monocorde, Zack « the High-Priest » se mit alors à relater les événements de la nuit. Lorsqu'il eut fini, Dudley Karr jeta un regard méprisant à sa nièce terrorisée, le visage en sang, et laissa tomber :

— *You kill the fuckin'woman !* (55)

Il recula un peu, lançant un regard froid à Zack « the High-Priest ». Ce dernier n'hésita pas. C'est lui qui expédia le premier coup de pied dans le ventre de Petrina Powell, qui hurla. Déjà, ils se bousculaient autour d'elle pour la frapper. À coups de pied, de batte de baseball, de chaînes d'acier. Des chiens autour d'un renard.

Petrina hurlait, pleurait, roulait sur elle-même.

— *Uncle Dudley, supplia-t-elle, please, help me !*

Dudley Karr observait la scène sans broncher, Crystal accrochée à son bras. Élevée dans le ghetto, la maîtresse de l'« Ayatollah » était accoutumée à la violence.

Ce genre de « discipline » pouvait s'arrêter quand on jugeait le coupable assez puni. Mais, cette fois, Dudley Karr ne donna pas le signal. Ils stoppèrent d'eux-mêmes au bout de vingt minutes. Petrina gisait dans une mare de sang, inerte.

Dudley Karr se détourna vers l'escalier. Un gémissement échappa alors à Petrina qui bougea un peu.

Dudley Karr se retourna, furieux, et lança :

— *You not dead yet !* (56)

Il se dirigea vers la chaudière, prit un seau et y fit couler de l'eau

bouillante. En riant, il la déversa sur Petrina Powell, qui se remit à hurler. Sa peau se couvrait d'énormes cloques rouges, et s'en allait en lambeaux.

Les membres du « posse », immobiles, demeuraient muets. Essoufflé, Dudley Karr tendit le seau à Crystal.

— *Take some fun too, baby !*(57)

Crystal ne se le fit pas dire deux fois. À son tour, elle remplit le seau et vint le déverser sur le visage de Petrina, qui poussa un ultime cri avant de se taire définitivement. Crystal versa jusqu'à la dernière goutte et jeta le seau.

— Prenez le corps et allez le jeter dans un *dungle*(58) sur le *turf* des Renkers, ordonna Dudley Karr avant de quitter la cave. Zack, on se parle demain matin pour le reste.

Personne ne fit le moindre commentaire. Ce meurtre abominable les laissait de marbre.

* *

*

Crystal avait l'impression d'avoir du feu entre les jambes. Elle qui subissait la plupart du temps son amant, n'avait qu'une idée : se faire baiser.

Dès que Dudley Karr se laissa lourdement tomber sur son lit recouvert d'un couvre-lit Versace, elle vint se frotter à lui, sans même ôter son déshabillé.

— Tu as vu cette salope, comme elle t'a trahie ! murmura-t-elle. Tu as bien fait de lui donner une leçon...

L'« Ayatollah » aussi était excité, mais n'aimait pas le bavardage inutile. Il prit Crystal par la nuque et courba son visage entre ses cuisses monstrueuses.

— *Shut it off and suck my cock !*(59)

Demandée aussi gentiment, une gâterie ne se refuse pas. Mais ils étaient si excités tous les deux que ce qui réclamait d'habitude une heure ne prit que quelques minutes. Dudley Karr contempla, ébahi, son sexe dressé. Un miracle.

Déjà, Crystal s'empalait dessus. C'était la seule position qu'il puisse pratiquer, en raison de son poids. Il grogna de bonheur en sentant qu'elle était *vraiment* excitée et jouit comme un lapin en lui tordant les seins à travers son déshabillé.

C'était vraiment une bonne soirée.

* *

Le Grunman T4 de la Central Intelligence Agency se posa à 7 h 30 sur l'aéroport Norman Mailey. Dès qu'il se fut immobilisé à son point de parking, Karen Nichols, au volant d'une voiture de police, suivie de la Lincoln de Knolly Vascranil, s'approcha du jet privé.

Malko n'avait pas fermé l'œil, hanté par le kidnapping de Petrina. En vain, il avait espéré des nouvelles toute la nuit. Karen Nichols s'était montrée optimiste.

— Même Zack « the High-Priest » n'osera pas toucher à la nièce de Dudley Karr, avait-elle dit. Elle en sera quitte pour une sévère correction.

Lorsque Malko vit descendre de la passerelle du Grunman les deux « gorilles », il eut envie de leur sauter au cou. Ils n'avaient pas changé depuis l'année précédente. De loin, ils ressemblaient à tout le monde. Et puis, lorsqu'ils se rapprochaient, on découvrait leurs dimensions monstrueuses. Un mètre quatre-vingt-dix chacun, les cheveux ras, des yeux gris froids et mobiles, des épaules de docker et des jambons de Virginie à la place des bras.

Ils écrasèrent les phalanges de Malko. Chris Jones, d'excellente humeur, ne remarqua pas l'air grave de celui-ci.

— Alors, on a du « baby-sitting » ? Je suis sûr que c'est encore une créature de rêve...

Milton Brabeck ajouta à mi-voix, désignant le crâne de Karen Nichols :

— Qu'est-ce qu'elle fait ? Elle tourne une pub ?

— Non, dit Malko. C'est une *police officer*, comme vous.

Il était soulagé de les retrouver. À eux deux, ils représentaient une force de frappe considérable. Sans état d'âme, prêts à tout pour la CIA et en particulier pour Malko qu'ils connaissaient depuis de longues années, et avec qui ils avaient souvent bravé la mort, ils ne craignaient qu'une chose : la nourriture exotique, c'est-à-dire tout ce qui s'écartait un tant soit peu du hamburger, et les microbes. Dès qu'ils s'aventuraient dans le tiers-monde, ils emportaient leur eau et de quoi soigner un bataillon. Mais, côté puissance de feu, à eux deux, c'était un petit porte-avions...

— Votre mission a changé, expliqua Malko avec tristesse. Je vais vous expliquer.

Dès qu'ils eurent chargé leurs bagages dans la Lincoln de Knolly Vascranil, ils commencèrent à s'équiper. D'abord, gilet pare-balles en kevlar. Ensuite, l'offensif... Avec soin, Chris Jones mit en place le holster de son 357 Magnum au canon de six pouces, qui faisait sauter une tête à deux cents mètres. Quelques grenades à la ceinture, éclairantes et explosives, un petit « deux pouces » à la cheville et

finallement, une mini-Uzi sous le bras gauche, les chargeurs autour de la taille.

Milton Brabeck, lui, avait bricolé avec la TD(60) une arme bizarre, composée d'un PM Skorpion récupéré en Bosnie, sous lequel il avait adapté un lance-grenades M 79. Évidemment, c'était volumineux, mais il le portait sous l'aisselle et avec une veste ample, cela ne se voyait pas trop. Son holster de ceinture contenait un automatique Sig 9 mm avec un chargeur de quinze cartouches. Il n'avait jamais aimé les revolvers...

En cinq minutes, ils furent prêts et refermèrent les mallettes métalliques qui contenaient leur arsenal.

— À propos, demanda Milton, où va-t-on ? Je n'ai pas pris mon breakfast.

— C'est remis à plus tard, dit Malko. Nous allons dans le ghetto. Vous connaissez Ralph Cromwell ?

— Bien sûr, il était à la Division des Opérations. Un type gonflé, fit Chris Jones. Il est ici ?

— Si on le retrouve, dit Malko, vous ne serez pas venus pour rien. Je vais vous expliquer.

Karen Nichols les précédait dans sa voiture de police et ils sortirent de l'aéroport sans le moindre contrôle. Le soleil brillait, se reflétait dans l'eau bleue de la baie de Kingston. De loin, la ville avait un air coquet.

— C'est chouette ici, remarqua Milton Brabeck. On se croirait en vacances.

— Ce n'est pas vraiment le cas, répliqua Malko.

Quand il eut terminé son récit, les deux « gorilles » savaient à quoi s'en tenir sur la Jamaïque. Ils longeaient la côte, allant d'abord plein Est pour revenir vers le centre. Puis, ils quittèrent le bord de mer pour couper à travers le bas de la ville. Ils arrivaient à la hauteur du General Penitentiary lorsque les feux de détresse de la voiture de Karen Nichols s'allumèrent.

Peu après, elle se gara sur le côté. La détective en sortit et vint vers eux.

Malko baissa la glace.

— Que se passe-t-il ?

Les traits de Karen Nichols n'exprimaient rien, mais sa voix était bouleversée.

— Je me suis trompée, avoua-t-elle. On a retrouvé Petrina Powell.

Malko l'interrogea du regard et elle compléta :

— Morte. Elle a été sauvagement assassinée.

— Où est-elle ?

— Pas loin d'ici, sur Thomson Avenue.

— Je veux la voir.

— Vous voulez *vraiment* ?

— Oui.

Il boirait le calice jusqu'à la lie.

* *

*

Dudley Karr ouvrit les yeux, le cerveau encore embrumé, grogna en repoussant la hanche de Crystal qui le gênait, regarda l'heure et se réveilla complètement. Euphorique, en repensant aux événements de la nuit.

Il allongea la main vers sa maîtresse encore endormie, comme toujours sur le ventre, et s'attarda sur les courbes de sa croupe. Il n'en revenait pas de son éphémère vigueur et cela lui « boosta » le moral. Euphorique, il parcourut du regard le décor qu'il ne voyait plus et qui lui avait pourtant coûté une sacrée poignée de dollars américains. Au fond, un immense canapé recouvert de tissu Versace, dans les tons rouges, où il s'allongeait parfois pour permettre à Crystal, agenouillée sur la moquette blanche où on s'enfonçait jusqu'aux chevilles, de remplir son office de vestale.

C'est elle qui l'avait choisi sur un catalogue du décorateur Claude Dalle et l'avait fait venir de Paris. De l'autre côté de la grande baie vitrée, trônait un superbe bureau Louis XIV croulant sous les dorures, choisi aussi par Claude Dalle, devant lequel il ne s'asseyait jamais, mais dont il était très fier. Son regard se fixa sur l'extérieur. Il faisait un temps splendide et la ville s'étalait devant lui, avec, en premier plan, la grande antenne du QG de la Constabulary Force, située un peu en contrebas de sa maison, sur Hope Road.

Rassuré sur son environnement, Dudley Karr prit un des « spliffs » entassés sur sa table de nuit, l'alluma et en tira une profonde bouffée. L'odeur de la *ganja* arracha Crystal à son sommeil. Elle s'étira, ouvrit les yeux et, en bonne femelle soumise, rampa jusqu'au ventre de son « sugar daddy ». Repoussant de sa tête les monstrueux plis de son ventre qui protégeaient d'un tablier de graisse ses attributs sexuels.

La sensation de sa bouche chaude avalant son sexe encore endormi augmenta la béatitude de Dudley Karr. C'était un être simple.

Tout ce qu'il voulait, c'était du *pussy*, de la *ganja* et de l'argent. Dont il ne profitait d'ailleurs pas tellement.

Inculte, il ne s'intéressait guère au monde extérieur, détestant voyager, craignant le long bras de la DEA. L'idée de quitter la Jamaïque lui donnait des boutons. Alors, il entassait ses millions de dollars, s'en servant en partie pour s'acheter une couverture politique.

Ses plages de repos se partageaient entre sexe et *ganja*. Il ne lisait pas, n'aurait même pas eu l'idée de visiter un musée, mais, dès son

plus jeune âge, il avait été habité d'une gloutonnerie sexuelle sans limite.

Évidemment, son poids le handicapait. Comme il ne quittait guère sa villa, c'était bien pratique d'avoir sous la main Crystal, une pure « ghetto-muffin » qu'il avait confisquée à un de ses *tribal gunmen*. Crystal, flattée, avait aidé à l'élimination de son ancien amant. Elle ressemblait à Dudley Karr. Cruelle, sexuelle, intéressée et totalement amoral.

Comme si Crystal avait deviné les pensées de son amant, elle accéléra sa fellation. Dudley Karr en soupira d'aise. C'était décidément une bonne partenaire. Il revoyait le sadisme avec lequel elle avait achevé d'ébouillanter cette salope de Petrina. Sa propre nièce, qui l'avait trahi ! Quelle honte !

Cette réminiscence raviva sa fureur et il appuya machinalement sur la tête de Crystal, l'envahissant jusqu'à la luelle.

Courageuse, celle-ci n'eut même pas un hoquet. Et tandis qu'elle le faisait doucement monter vers le plaisir, il se remit à savourer sa victoire sur la DEA. Il aurait pu s'en tenir là, mais il voulait que plus jamais les Américains ne s'attaquent à lui. Pour cela, il fallait leur donner une leçon qu'ils n'oublieraient jamais. Désormais, tout était en place pour cela.

* *

*

Chris et Milton descendirent les premiers de la Lincoln, inspectant automatiquement les lieux. Une voiture bleu et blanc de la police jamaïcaine était arrêtée en bordure d'un terrain vague, entre la route et les hauts murs rouges du pénitencier. Deux policiers veillaient sur une toile noire recouvrant une forme humaine.

Malko, Knolly Vascranil, Karen et les deux gorilles s'approchèrent. Karen Nichols se pencha et rabattit la toile, découvrant le cadavre.

Bouleversé, Malko essaya de reconnaître dans ce corps défiguré, déformé par les coups, dont la peau semblait avoir été pelée comme celle d'une orange, la femme avec qui il avait fait l'amour la veille au soir.

Et qui serait encore vivante s'il n'avait été la chercher... Knolly Vascranil fit le signe de croix, en murmurant une prière.

— *My God !* dit Chris Jones d'une voix blanche. Qu'est-ce qu'on lui a fait ?

Karen Nichols rabattit doucement la toile et se retourna.

Ses yeux naturellement enfoncés étaient presque invisibles.

— Ils l'ont ébouillannée, après l'avoir battue à mort.

— Vivante ? demanda Milton Brabeck d'une voix étranglée.

— Bien sûr !

— Que Dieu l'ait en sa Sainte Garde ! dit Knolly Vascranil.

— Amen, firent Chris et Milton d'une seule voix.

Il y eut un temps de silence, puis Chris Jones demanda :

— Vous connaissez le salaud qui a fait ça ?

— Oui, dit Malko.

À cet instant, il se jura de ne pas quitter la Jamaïque sans avoir fait payer les assassins de Petrina Powell.

— Il faut y aller, dit Karen Nichols.

Ils regagnèrent la Lincoln. Knolly Vascranil alluma une Gauloise blonde pour cacher son émotion. Il n'osait pas regarder Malko.

Dix minutes plus tard, ils pénétraient dans le ghetto de Matthews Lane.

— À partir d'ici, vous êtes en territoire ennemi, avertit Malko. Tout peut arriver. Ils ont des M 16 et des Kalach.

Heywood Street, la rue où se trouvait le cimetière de voitures, était en état de siège lorsqu'ils y arrivèrent.

Une demi-douzaine de voitures de police et trois 4 X 4 militaires, remplis de soldats casqués, équipés d'armes lourdes. Les habitants faisaient semblant de ne pas les voir. La Lincoln et la voiture de Karen Nichols stoppèrent devant l'entrée de la casse. Une douzaine d'ouvriers y travaillaient, démontant les parties utiles, transportant des carcasses, avec des outils de levage. Karen avisa le chef de chantier et lui annonça ce qu'ils venaient faire. S'assurer qu'un homme ne se trouvait pas caché là.

— Nous n'avons vu personne, affirma le Jamaïcain.

— Parfait. Nous allons *tout* regarder. Il va falloir déplacer les carcasses entassées là-bas.

— C'est beaucoup de travail... Qui va payer ?

— Vous, trancha la détective. Je vous réquisitionne. Commencez immédiatement.

De mauvaise grâce, il lança des ordres et ses hommes commencèrent à déplacer les carcasses de voitures sous la surveillance des policiers jamaïcains.

Chris Jones s'approcha de Malko.

— C'est bizarre, ils parlent tous anglais, mais je ne les comprends pas...

— C'est le patois d'ici, expliqua Malko. Karen, je veux parler au gardien, celui qui dort dans cette cabane.

La détective transmit et, quelques instants plus tard, un jeune Noir s'avança vers eux. Les cheveux ultracourts, un anneau dans l'oreille gauche, un maillot de corps en filet jaune tombant aux genoux et un jean déchiré.

— C'est vous, le gardien ? demanda Malko.

— *Yes, mon.*

— Comment vous appelez-vous ?

— Kevin, *mon.*

Il parlait sans regarder Malko, le regard fuyant.

— Vous couchez dans la cabane, là.

— *Yes, mon.*

— Vous n'avez rien remarqué d'inhabituel ces jours-ci ?

— Non, *mon.*

— Vous n'avez pas entendu de bruits venant des voitures entassées là ?

— Non, *mon.* Rien que des rats.

— Toutes les nuits, vous gardez les lieux ?

— *Yes, mon.*

— La nuit dernière aussi ?

— *Yes, mon.*

Il regardait obstinément ses pieds.

— Je suis venu, dit doucement Malko. Je suis entré dans le chantier, vous n'étiez pas là.

Silence. Le jeune homme dansait d'un pied sur l'autre, son regard dérapait.

— Où étiez-vous ? insista Malko.

— J'étais là.

— Vous mentez, Kevin. Je vous aurais vu. Ou vous m'auriez vu. Je suis entré, j'avais une lampe. J'ai appelé.

Silence obstiné.

— Vous n'avez rien entendu, cette nuit ?

— Non, *mon.*

— Pourtant, il y a eu des coups de feu. Une femme qui se trouvait avec moi a été kidnappée.

Toujours le silence. Kevin avait viré au gris. Tout à coup, sans dire un mot, il prit ses jambes à son cou, fonçant vers la rue. Il ne parcourut pas plus de dix mètres.

Son estomac entra en contact violent avec le coude de Milton Brabeck, qui avait réagi avec la vitesse de l'éclair. Kevin se plia en deux et vomit tout ce qu'il avait dans l'estomac, c'est-à-dire pas grand-chose.

Chris Jones ne voulut pas demeurer en reste. Il le saisit par la nuque, comme une mère chatte son petit, mais avec moins de tendresse, et le colla contre le tas de vieilles voitures.

— Tu vas répondre, *motherfucker !*

Kevin secoua la tête, roulant des yeux blancs, sans dire un mot. Chris Jones sortit son « six pouces » et le colla dans la bouche du jeune homme, lui enfonçant le canon jusqu'à la luette. Puis, avec calme, il ramena le chien vers l'arrière, avec un « clic » métallique, et se

retourna vers Malko.

— Je peux lui exploser le crâne à ce *son of a bitch* ? Ça va faire des saletés, mais c'est déjà dégueulasse ici...

Le travail avait cessé et la tension montait dangereusement. Karen Nichols s'approcha.

— Que se passe-t-il ?

— Je l'ai interrogé, dit Malko. Il ment et il a voulu s'enfuir. Chris, laisse-le parler.

À regret, le gorille retira le long canon du 357 Magnum de la bouche de Kevin et ramena doucement le chien en avant.

— Après ce que j'ai vu tout à l'heure, je n'aurais pas à me forcer...

La détective apostropha le jeune homme en patois. Ils eurent une brève conversation, traduite par la Jamaïcaine.

— Il dit qu'il n'a rien fait, mais qu'il a peur de vous. Son frère a été tué par la police.

— Demandez-lui où il se trouvait la nuit dernière.

Elle traduisit la réponse.

— Il prétend qu'il était là. Qu'il dormait très fort parce qu'il avait fumé de la *ganja*.

Buté, regardant le sol, Kevin résistait de toutes ses cellules. Malko comprit qu'il n'en tirerait rien, là.

— Bien. Laissez-le. Reprenez les fouilles.

* *

*

Quatre heures s'étaient écoulées sous le soleil brûlant, dans un silence pesant. On arrivait aux dernières voitures. Malko avait de moins en moins d'espoir... Soudain, Karen Nichols, qui surveillait les opérations, l'appela.

— Venez voir.

Elle lui désigna le plancher d'une décapotable rouge au pare-brise aplati. Il se pencha et découvrit des tâches brunâtres. Elle les gratta et examina le résultat.

— C'est du sang. Il était là.

Malko aperçut soudain un objet brillant sous la banquette et le ramassa. C'était un Zippo représentant la capsule spatiale Apollo. Malko appela Knolly Vascranil et lui montra sa trouvaille.

— C'est le Zippo de Ralph, confirma l'Américain. J'en suis sûr. Je voulais lui échanger contre le mien.

Karen Nichols donna l'ordre de reprendre les recherches. Quand ils eurent terminé, une heure plus tard, elle entreprit d'interroger les ouvriers un par un. Personne n'avait rien vu, rien entendu.

Knolly Vascranil et Malko se rapprochèrent.

— Que concluez-vous ? demanda la détective à Malko.

— Ralph s'est caché ici. Je pense qu'il y a moins de vingt-quatre heures, il était encore vivant. Le portable que j'ai trouvé a été perdu depuis la tombée de la nuit, sinon les ouvriers l'auraient récupéré.

— Et vous croyez qu'il est *encore* vivant ? demanda Knolly Vascranil.

— Si on ne retrouve pas son cadavre, c'est possible, dit Karen.

— Moi, je crois qu'il est mort, trancha Knolly Vascranil. Ils ont fini par le trouver et le *motherfucker* que vous avez secoué est au courant.

— C'est possible, admit Malko. Mais je pense aussi que si Zack nous a envoyés promener l'autre jour, c'est qu'il n'avait rien à échanger. Je voudrais aller le voir, maintenant. Et puis...

Il ne termina pas sa phrase. Petrina Powell hantait ses pensées. De nouveau, il se dit qu'il ne quitterait pas la Jamaïque sans l'avoir vengée.

En quittant le chantier, Malko s'arrêta devant Kevin.

— Où habitez-vous ? demanda-t-il.

— Beckford Street, 27, au-dessus du menuisier, bredouilla le jeune homme.

— OK, Kevin, si vous vous souvenez de quelque chose, voilà mon téléphone.

Il lui donna sa carte, avec le numéro du *Pegasus* et celui de sa suite.

Une bouteille à la mer.

Puis il quitta l'endroit où Ralph Cromwell avait souffert pendant cinq jours. Son instinct lui disait qu'il était encore vivant. Il s'accrochait à cette idée, pour que Petrina Powell n'ait pas subi un sort atroce pour rien. Mais il fallait surtout le retrouver.

CHAPITRE XIII

Au 12 Chancery Lane, il n'y avait personne pour ouvrir la porte, et le jardin en friche était désert. Malko entra le premier, pistolet au poing, suivi de Karen Nichols. Les gorilles et Knolly Vascranil étaient restés dans la rue. Ils se faufilèrent dans la chicane. La pièce où se tenait d'habitude Zack « the High-Priest » était vide. Pas un signe de vie.

— Il a eu peur, conclut la détective. À cause de Petrina. Il craint qu'on réagisse. Il est dans une autre planque.

— C'est peut-être aussi à cause de Ralph. S'il l'a pris en otage...

Elle haussa les épaules.

— J'en doute. Il a dû le tuer et jeter son corps à la mer, ou dans un endroit où on ne le retrouvera jamais.

Ils ressortirent. Il n'y avait plus qu'à quitter le ghetto.

— Je suis désolée, fit Karen Nichols, avant de monter dans sa voiture. Je ne vois pas ce qu'on peut faire de plus.

— Vous avez le témoignage écrit de Petrina. Vous pouvez poursuivre Zack.

Elle haussa les épaules.

— Bien sûr, on peut essayer, mais les sondages indiquent que le PNP va repasser. Dans ce cas, il sera couvert. Tenez-moi au courant.

Malko sentait bien que pour elle l'affaire était terminée. Sur un échec cuisant. En plus de Joe Delano, Ralph Cromwell était très probablement mort et la seule personne qui avait souhaité aider Malko avait été sauvagement assassinée. La manip de la CIA se terminait tragiquement... Broyant du noir, Malko remonta dans la Lincoln de Knolly Vascranil. Il ne se résignait pas à cet échec. Tous se retrouvèrent dans le bureau du chef de station de la CIA. Chris Jones et Milton Brabeck, frustrés, tournaient en rond comme des pitbulls sevrés de viande.

— On peut pas essayer de trouver ce putain de Zack « High-Priest » de mon cul ? suggéra Chris Jones. Une ordure pareille, je suis prêt à aller le chercher en enfer.

— Vous y étiez, Chris, observa tristement Malko. Inutile de prendre des risques supplémentaires. Il y a assez de casse comme ça.

— Vous êtes *certain* que Ralph est mort ? insista Milton Brabeck.

Malko eut un geste d'impuissance.

— Comment voulez-vous en être certain ? Ils vont tout faire justement pour qu'on ne découvre pas son cadavre...

Knolly Vascranil passa la main dans ses cheveux et remua les glaçons de son verre de Defender « Success ».

— Je vais voir Edward Seaga aujourd'hui. Faire le point. C'est lui qui a le plus intérêt à retrouver Ralph...

Malko lui fit préciser.

— Zack ne peut pas avoir agi de son propre chef ?

— Sûrement pas. Il n'est que l'employé de l'« Ayatollah ». C'est ce dernier qui était visé par l'opération « Rum-Punch », parce qu'elle aurait rejailli sur le PNP. Donnons-nous jusqu'à ce soir.

— Et nous, qu'est-ce qu'on fait ? demanda Chris Jones. Cet « Ayatollah », on ne peut pas s'en occuper ? *Iran sucks* !⁽⁶¹⁾

— Pas encore, dit Malko.

Lui n'avait certainement pas envie d'abandonner l'affaire, mais comment la reprendre ?

Un message l'attendait au *Pegasus*. Karen Nichols lui apprenait que le Narcotic Office avait transmis le dossier de Zack « the High-Priest », concernant le meurtre de Joe Delano, au Département de la Justice. Au moins, elle essayait quelque chose. Il s'installa avec Milton Brabeck et Chris Jones dans la *sitting room*, broyant du noir. L'image de Petrina l'obsédait. Les bouteilles de Cointreau, de rhum et d'Amaretto qui lui avaient servi à confectionner ses « Mai-Tai » étaient encore là, avec un fond de carafe qu'il se versa. Comme pour se rapprocher de la jeune femme disparue. À côté de lui, les deux « gorilles », fous de joie de retrouver un produit qui leur était familier, le Defender, menaçaient d'en abuser... Quand le téléphone sonna, Malko décrocha sans enthousiasme. Ce soir, il avait surtout envie de ne plus penser. Le « Mai-Tai » épuisé, il avait ouvert une bouteille de Stolychnaya.

— Allo, *mister* Malko ?

C'était une voix de femme, incontestablement noire.

— Oui. Qui êtes-vous ?

— *Kevin's boopse*⁽⁶²⁾. Je m'appelle Mallica.

Au nom de Kevin, Malko sentit son poulx s'emballer.

— Que voulez-vous, Mallica ?

— J'ai une commission pour vous, de la part de Kevin. Vous lui avez donné votre téléphone.

— Pourquoi n'appelle-t-il pas lui-même ?

— Il a peur. C'est dangereux.

— Quelle est la commission ?

— Je peux pas vous le dire maintenant.

Il entendait un fond de musique. Du reggae, évidemment.

— Alors, quand ?

— Attendez...

Clac. Elle avait raccroché. Que signifiait ce coup de fil étrange ? Malko se creusa la tête, mais trois vodkas plus tard, il ne savait toujours pas. Si c'était pour l'attirer dans le ghetto, c'était raté... Chris Jones surgit, un verre de Defender « Success » à la main.

— On a faim !

— Nous allons dîner au *Blues Café*, dit Malko. C'est moins triste que l'hôtel.

De toute façon, il emmenait sa tristesse avec lui.

* *

*

Malko traversait le parking du *Pegasus* pour gagner sa Toyota lorsqu'une silhouette surgit brutalement devant lui. Chris Jones et Milton Brabeck dégainèrent en même temps. Heureusement, Malko aperçut des cheveux afro, une grosse bouche et une voix effrayée lança :

— *He, mon ! Don't shoot.* Je suis Mallica.

Elle se déplaça et apparut dans la lumière d'un lampadaire. Malko vit un visage vulgaire, au maquillage outré, et un corps épanoui moulé par un haut et un pantalon de velours rouge qui semblaient peints sur elle.

— Où est Kevin ?

— *Downtown.* Il a peur de venir *uptown*.

— Pourquoi n'êtes-vous pas entrée dans l'hôtel ?

Elle avança ses grosses lèvres en une moue provocante.

— J'aime pas, *mon*.

— Pourquoi êtes-vous venue ?

Elle le regarda dans les yeux, avec un sourire de défi.

— *Buy me a dinner, mon !* (63) Je vous le dirai.

Malko la scruta, perplexe. Elle avait l'air d'une pute, mais n'en était pas une... Il y avait autre chose.

— Bien, dit-il. Allons à l'hôtel.

Elle secoua la tête.

— Non, je ne veux pas qu'on nous voie ensemble. Vous connaissez le *Boon Hall Oasis*, sur Priver Road ? C'est très loin, les « *sufferers* » ne vont jamais là-bas.

— Va pour le *Boon Hall Oasis*.

Il prit le volant de la Toyota, Mallica à côté de lui, les gorilles derrière. Mallica ne cessait de lui glisser des œillades incendiaires. Ils montèrent tout en haut de la ville, puis s'enfoncèrent dans la jungle dominant Kingston. La route devint un chemin de terre qui semblait ne mener nulle part. À l'arrière, Chris et Milton avaient sorti leurs armes. Les phares n'éclairaient plus que la forêt. Enfin, Malko aperçut un parking avec des voitures et une sorte d'auberge en plein air, composée de boxes séparés les uns des autres par des haies de verdure, qui s'étendait sur un espace immense. Plus loin, on apercevait une piste de danse et l'éternel reggae envoyait ses décibels

vers le ciel piqueté d'étoiles.

Un Noir colossal et cérémonieux les installa à une table à l'écart, et prit leur commande. Prudents, les deux gorilles décidèrent que le Defender était plus sûr que l'eau. Mallica, elle, marchait évidemment à la Red Stripe.

Malko rompit le silence quand les salades de crevettes furent sur la table.

— Pourquoi vouliez-vous me rencontrer ?

Mallica lissa son haut avec un sourire gourmand.

— Ce matin, Kevin ne pouvait rien vous dire. Il y avait les autres. Mais il sait des choses.

— Je m'en doute, confirma Malko. Il a menti.

Elle ne releva pas. Après une gorgée de Red Stripe, sans regarder Malko, elle lâcha :

— Kevin veut cinquante mille dollars pour dire ce qu'il sait.

Malko fronça les sourcils devant l'importance de la somme. Les gorilles ne mangeaient plus, suspendus à ses lèvres.

— C'est beaucoup, dit-il.

Mallica sourit.

— Pas des dollars américains ! Des dollars jamaïcains.

Cela ne faisait plus que mille quatre cents dollars environ(64). Mais tout cela n'était pas clair.

— Comment pouvez-vous prouver que vous savez *vraiment* quelque chose ?

Sans répondre, Mallica plonge sa main dans son sac de toile. Elle la ressortit armée d'un gros pistolet automatique qu'elle braqua sur Malko avec un sourire ironique.

Il baissa les yeux, vit le trou noir du canon, le doigt sur la détente, et eut brutalement l'impression d'être enfermé dans un bloc de glace. Chris et Milton, tétanisés, n'avaient même pas eu le temps d'atteindre leurs armes.

La tension ne dura que quelques secondes. Avec une moue dédaigneuse, Mallica baissa l'arme et la posa sur la table.

— C'est l'arme de l'homme qui s'est caché dans le cimetière de voitures. Vous me croyez maintenant ?

Malko prit l'automatique : un gros Browning à quinze coups. Le chargeur était plein. Chris Jones s'ébroua et lampa d'un coup son verre de Defender.

— Miss, dit-il, ne recommencez jamais ça ! Vous n'avez jamais été aussi près du paradis.

— Ou de l'enfer, compléta Milton Brabeck, furieux de s'être laissé surprendre.

Seul, Knolly Vascranil pourrait confirmer qu'il s'agissait bien du pistolet de Ralph Cromwell, mais c'était plus que vraisemblable.

— Comment avez-vous eu cette arme ? interrogea Malko.

Mallica soutint son regard.

— Donnez-moi d'abord les cinquante mille dollars.

— Je ne les ai pas sur moi.

— Tant pis, je ne vous dirai rien.

Elle l'affrontait avec un rictus mi-salope, mi-garce. C'était une dure...

— Très bien, dit Malko. Allons à l'hôtel.

Ils ne prirent même pas de café. D'ailleurs, la nourriture ne valait pas un aussi long voyage. Un silence de plomb régna dans la voiture tandis qu'ils redescendaient vers New Kingston. Quand Malko entra dans le parking de l'hôtel, Mallica avertit tout de suite :

— Je ne monte pas avec vous, j'attends ici. Allez chercher l'argent.

Malko s'exécuta, la laissant sous la garde des gorilles.

De retour dix minutes plus tard, il lui montra l'épaisse liasse de billets de cinq cents dollars.

— Les voilà.

Elle les prit, les compta, souleva son haut et les glissa entre sa peau et son pantalon de velours rouge.

— Voilà, dit-elle. Souvent, le soir, je vais retrouver Kevin au cimetière de voitures, pour un peu de *night-food*.

— Vous pique-niquez ?

Mallica éclata de rire.

— Mais non, dans le ghetto, *night-food* c'est la baise ! La nuit dernière, il est venu me chercher au « rum-shop » où je travaille, le *Pink Buckett*. Il avait une voiture rafistolée au chantier. Il ne peut jamais s'absenter longtemps, sinon il se ferait virer. Quand on est arrivés, on a vu un type allongé par terre. D'abord, on a cru que c'était un ivrogne. Kevin a pris une barre de fer pour lui taper dessus. L'autre a commencé à se relever et on a vu que c'était un Blanc !

Les trois hommes étaient suspendus à ses lèvres.

— Qu'avez-vous fait ? demanda Malko.

— Tout le ghetto savait que Zack « the High-Priest » cherchait un *Whitie*. Qu'il avait promis une grosse récompense. Comme le Blanc commençait à bouger vraiment, Kevin lui a donné un petit coup avec la barre de fer, et il a plus bougé. Ensuite, il l'a attaché et il a trouvé le pistolet par terre. Il était vachement heureux parce que « Early Bird » lui avait toujours dit que s'il voulait faire partie du « posse », il lui fallait au moins un Glock.

— Qui est « Early Bird » ?

— Un *tribal gunman* du *Spangler's posse*. C'est un peu son cousin.

Malko se contenait, malgré la colère que lui inspirait le récit débité d'une voix indifférente par Mallica. Celle-ci continua, sans la moindre gêne :

— Moi, j'ai tout de suite dit à Kevin que si on ramenait ce *Whitie uptown*, on aurait beaucoup d'argent. Il m'a tapée. Il avait peur. Ensuite, il a gardé le *Whitie* pendant que j'allais chercher « *Early Bird* ».

— Et après ? demanda Malko, la gorge nouée par l'émotion.

Si Petrina Powell avait pensé au cimetière de voitures *avant* de faire l'amour avec lui, elle serait encore vivante, et Ralph Cromwell sauvé.

— « *Early Bird* » est venu très vite, avec d'autres *tribal gunmen*. Ils ont emmené le *Whitie* et il a dit à Kevin que désormais, il faisait partie du « posse ». Kevin était fou de joie. Du moment qu'il avait rejoint le « posse », son patron ne pouvait plus le virer. Alors, il a pris la voiture, des « spliffs » et on est allés baiser sur la plage, du côté de Port-Royal. En plus, il avait le gros pistolet. C'était son rêve. Comme il n'avait pas trois mille cinq cents dollars pour s'acheter un Glock, il s'était fabriqué une arme avec un bout de tube de bicyclette !

— Et il vous l'a quand même donné ? Mallica sourit.

— Avec les cinquante mille dollars, il peut s'acheter ce qu'il veut maintenant. Voilà.

Elle avait déjà la main sur la portière. Malko la retint.

— Attendez ! Vous êtes venue ici simplement pour m'apprendre cela !

Elle le regarda, les yeux ronds.

— *Fi'good* ! Kevin, il a bien vu que vous vouliez savoir ce qui était arrivé. Il m'a dit qu'il fallait pas parler avec les gens d'*uptown*. Qu'on n'aurait que des problèmes. Mais je l'ai forcé. D'abord, il s'est mis en colère et il m'a tapée. À coups de pied.

Encore un gentleman.

— Où est ce Blanc, maintenant ?

Elle secoua lentement la tête.

— Ça, *mon*, je sais pas. Il avait pas l'air bien. Peut-être bien qu'« *Early Bird* » l'a... Il faudrait aller voir du côté de Green Bay, là où il y a tous les *maccathornbush*(65). Un coin désert où on balance les corps. Y a plein de vautours.

— Vous n'avez pas vu Zack ?

Elle sourit.

— On ne voit pas Zack « the High-Priest » comme ça.

— Cette nuit-là, ses hommes ont enlevé une femme qui se trouvait avec moi, Petrina Powell. Ensuite, il l'ont assassinée sauvagement. Vous ne savez rien là-dessus ?

— *No, mon, fi'good*. Je peux partir maintenant ? Vous direz rien à personne ? Kevin, il est gentil.

Elle avait une conception très particulière de la gentillesse. Derrière, Chris Jones et Milton Brabeck ne dissimulaient pas leur

dégoût. Malko les sentait prêts à étripier Mallica. Celle-ci lui glissa un regard de vraie salope, éblouissant de stupre.

— Si un jour vous avez envie de me revoir, je travaille tous les jours au *Pink Buckett*, dans Breaton. J'ai encore jamais sucé la queue d'un *Whitie*...

Elle sortit de la Toyota et Malko la suivit. Aussitôt, elle se rapprocha de lui, carrément provocante.

— C'est vrai ce que je dis...

— Mallica, dit Malko, je vais aller à Green Bay. Mais si Ralph Cromwell est encore vivant, je donnerai cinq cent mille dollars à celui qui me mènera à lui.

Elle en tituba.

— Cinq cent mille dollars !

— Oui.

On pouvait voir les billets défiler dans son cerveau comme dans une machine trieuse.

— *Fi'good !* Je vais voir, fit-elle. Mais comment je peux vous joindre ? J'aime pas beaucoup téléphoner ici.

Malko se souvint tout à coup du journaliste du *Daily Gleaner*, Glenroy, l'ami de Karen Nichols.

— Vous connaissez un « crime-reporter » du *Gleaner*, Glenroy ?

— « Fat Cat » Glenroy ? *Fi'sure*. Il traîne toujours dans les « rum-shops ». J'ai été danser avec lui au *Love People One*. Vous le connaissez ?

— Oui. Si vous apprenez quelque chose, contactez-le.

— OK, *mon*. Merci pour les cinquante mille dollars.

Elle s'éloigna vers la sortie du parking.

* *

*

Knolly Vascranil regarda avec tristesse le gros Browning posé sur son bureau.

— C'est bien l'arme de Ralph, confirma-t-il. C'est moi qui la lui avais donnée.

À peine Mallica disparue, Malko avait appelé le chef de station chez lui et il était revenu dare-dare à son bureau. Les quatre hommes demeurèrent silencieux. Le chef de station de la CIA finit par décider :

— Dès demain matin, je demanderai à la police d'aller fouiller Green Bay. C'est vrai, on y trouve souvent les cadavres des victimes des « posses ». C'est un coin désert, plein d'épineux. L'armée s'en sert parfois comme champ de tir. Mais c'est tout ce qu'on peut faire.

— Et l'action en justice contre Zack ?

— Les élections vont être gagnées par le PNP. Elle s'enlisera dans la

procédure. Je vais quand même saisir le British Privy Council qui gère les extraditions. Vous avez fait un travail extraordinaire... Allez, nous avons besoin de nous remonter.

Il ouvrit son bar et en sortit avec respect une bouteille de cognac français, du Otard XO à la belle couleur ambrée, et des verres.

Pendant qu'ils réchauffaient le cognac entre leurs doigts, Chris Jones lança :

— Une extradition, ça marche jamais. Moi, je suis prêt à prendre mes vacances ici et à me le taper, votre « High-Priest ». *Complimentary*(66).

Malko secoua la tête.

— Non, Chris, il ne faut pas agir comme eux, sinon on y perd son âme.

— Vous préférez que ce salaud continue à se dorer les couilles au soleil ? demanda amèrement Milton Brabeck en serrant à le briser son verre ballon.

— On n'a pas encore épuisé tous les recours, argumenta Malko.

Au fond de lui-même, il savait que le meurtre atroce de Petrina Powell ne devait pas rester impuni. Mais c'était son jardin secret.

Knolly Vascranil jeta un coup d'œil discret à sa Breitling et acheva d'un trait son Otard XO.

— Rendez-vous demain matin à midi. On aura le résultat des recherches à Green Bay. On va utiliser un hélicoptère.

En regagnant le *Pegasus*, Malko se repassa la conversation avec Mallica. Il avait l'impression qu'elle ne lui avait pas tout dit.

* *

*

Malko avait peu et mal dormi. Le sort de Petrina Powell l'obsédait autant que celui de Ralph Cromwell, à cause de sa responsabilité personnelle. Tandis que les gorilles se détendaient à la piscine du *Pegasus*, faute de mieux, il avait traîné jusqu'à midi, essayant de ne pas penser.

L'ambassade US était à cinq minutes du *Pegasus*, il attendit le dernier moment pour retrouver Chris et Milton dans le *lobby*. L'ambiance était lourde. Personne n'avait envie de parler. Dès qu'ils eurent gagné le troisième étage, là où se trouvait le poste de garde de l'ambassade, Knolly Vascranil vint lui-même les accueillir.

— Les recherches n'ont rien donné, annonça-t-il. Du moins, à Green Bay. Mais cela ne veut rien dire. Il y a tant d'endroits pour se débarrasser d'un cadavre. Sans parler de l'océan.

Ils gagnèrent tous son bureau. Le soleil éblouissant contrastait avec leur humeur. Le chef de station de la CIA laissa tomber d'une voix

morne :

— Je crois que l'opération « Rum-Punch » est terminée.

— Nous ne sommes pas *certain*s de la mort de Ralph Cromwell, objecta aussitôt Malko.

— C'est vrai, reconnut l'Américain, mais il est impossible d'attendre un hypothétique tuyau pour relancer l'enquête. Vous avez fait tout ce que vous pouviez, et même plus. Je pense que dès demain, vous pourrez quitter la Jamaïque.

Malko ravala sa fureur. Administrativement, Knolly Vascranil avait raison. Ralph Cromwell mort, ils n'avaient aucune charge contre Dudley Karr, le centre de l'affaire. Quant à Zack « the High-Priest », l'action contre lui pour le meurtre de Joe Delano avait peu de chances d'aboutir, pour des raisons politiques.

— Je vous conseille d'aller déjeuner à *Strawberry Hill*, dit Knolly Vascranil. C'est un endroit superbe, où on ne mange pas trop mal. Vous avez une vue inouïe de la ville.

— Ils ont des *vrais* hamburgers ? demanda Chris Jones. Pas des trucs aux crevettes ? Ils ne bouffent que cela, ici !

Knolly Vascranil n'eut pas le temps de lui répondre.

Son téléphone sonnait. Il décrocha et tendit l'appareil à Malko.

— C'est pour vous. Karen Nichols.

— Invitez-la à déjeuner, suggéra Chris Jones. J'avais jamais vu une femme avec un crâne comme un œuf.

Malko prit l'appareil.

— Je vous ai appelé à l'hôtel, dit la détective. J'ai eu un message de Glenroy. Il paraît qu'il a quelque chose de *très* important à vous dire.

Brutalement, Malko eut l'impression que tout son corps était en feu.

L'impossible se produisait.

CHAPITRE XIV

— Glenroy ne vous a rien dit de plus ? demanda Malko à Karen Nichols.

— Non.

— Où veut-il que je le rencontre ?

— Comme la dernière fois, au *Jazz Hole*. À sept heures, quand il a terminé au journal.

— Vous pouvez venir déjeuner avec nous ?

— Impossible. Je suis de service.

— Quand puis-je vous voir ?

La détective hésita.

— Si vous le souhaitez, je peux me libérer pour venir ce soir.

— Superbe ! À tout à l'heure.

L'appareil à peine raccroché, il se tourna triomphalement vers Knolly Vascranil.

— Mallica a contacté Glenroy, le journaliste ami de Karen. Cela veut dire que Ralph est toujours vivant.

Troublé, Knolly Vascranil alluma la dernière Gauloise blonde de son paquet.

— Je souhaite que vous ayez raison, fit-il prudemment. Mais il faudrait en avoir la preuve. Car je ne vois pas *pourquoi* Zack « the High-Priest » ne l'aurait pas tué immédiatement.

— La déposition de Petrina, laissa tomber Malko. Il n'est peut-être pas sûr de ses protections. Il sait que les Américains peuvent mettre la pression quand on tue un des leurs.

— Dieu fasse que vous ayez raison, soupira le chef de station de la CIA. Mais pas de fausse joie. Assurons-nous *d'abord* que Ralph est vivant.

— Vous avez son portable ?

— Oui.

— Il est rechargé ?

— Je peux le faire.

— Mettez-le en charge. Je l'emporterai ce soir, pour le remettre à Glenroy. Si Ralph est vivant, il nous appellera.

— Bonne idée, approuva Knolly Vascranil.

Immédiatement, il mit le portable en charge.

— Si on allait déjeuner ? suggéra Chris Jones, qui avait besoin de nourrir ses cent dix kilos de muscles.

Ralph Cromwell ouvrit les yeux et ne vit que du gris. Sa tête lui faisait horriblement mal, lui faisant presque oublier les élancements de sa jambe blessée. Il lui fallut quelques secondes pour réaliser qu'il était allongé sur un lit étroit, dans une pièce carrée sans aucune ouverture, éclairée par une unique ampoule pendant d'un fil. Il voulut bouger et découvrit qu'il était étroitement attaché aux montants métalliques. Les poignets et les chevilles. Une sangle de cuir lui serrait le cou.

S'il tentait de se redresser, il s'étranglait...

Il se sentait extrêmement faible, mais quand même moins mal que dans sa planque du cimetière de voitures. Il se rappela les événements des dernières heures. Un homme l'avait frappé à la tête alors qu'il tentait de fuir. Ensuite, il avait repris connaissance dans une voiture. Puis on l'avait porté dans un local, allongé par terre. Il faisait nuit. Il lui avait semblé reconnaître les hommes de Zack. On l'avait laissé là un temps qui lui avait paru très long. Sans s'occuper de ses gémissements. À chaque moment, il s'attendait à être tué. Et puis, à sa grande surprise, on s'était occupé de lui. D'abord, on lui avait donné à boire. Puis, on lui avait détaché les mains pour qu'il puisse manger une assiette de riz. Enfin, un homme, probablement un médecin, était venu voir l'état de sa jambe, déchirant son pantalon pour examiner sa blessure. Ralph avait hurlé de douleur. On lui avait fait une piqûre, puis une autre. Peu à peu, la douleur s'était atténuée, et il avait sombré dans un sommeil profond.

Pour se réveiller dans cette pièce, l'espoir au cœur. Si on ne l'avait pas tué immédiatement, c'est qu'il avait une bonne chance de vivre. Sa jambe lui faisait un peu moins mal. La clef tourna dans la serrure et un grand Rasta, le visage encadré de dreadlocks, pénétra dans la pièce, une assiette en métal pleine de riz et une bouteille de Red Stripe à la main. Il les posa, détacha le bras droit de Ralph et défit la sangle qui lui serrait le cou. L'Américain put se redresser et manger. Son geôlier, assis sur une caisse, le contemplait d'un regard inexpressif.

Quand Ralph eut terminé, il reprit la bouteille et le plat et repartit. Sans un mot. La douleur se réveilla mais Ralph avait retrouvé le moral. On ne nourrit pas un homme qu'on va tuer. Il ferma les yeux, pensant à Petrina. Dès qu'il serait sorti, il l'emmènerait à Miami, puis dans les Keys. Ils feraient l'amour sur la plage.

Il écouta, mais n'entendit que le bourdonnement de ses oreilles. Aucun son ne perçait les murs de béton. Il était sûrement dans une cave, quelque part dans le ghetto.

Pour combien de temps ?

Malko arrêta la Lincoln blindée vingt mètres avant le *Jazz Hole*. Lui et les gorilles restèrent plusieurs minutes à observer Orange Road avant de sortir de la voiture.

Le bar était désert et Malko s'engagea dans le couloir sombre, suivi des deux Américains, sur leurs gardes. L'endroit où il était déjà venu une fois était désert, à part Delroy le vieux Rasta en train de fumer sa pipe à eau, qui salua les trois hommes d'un vague « Hello ».

— « Fat Cat » Glenroy est là ?

— *Not yet, mon. Beer ?*

Sans leur demander leur avis, il alla chercher trois Red Stripe dans la réserve et les posa sur la tablette, devant eux, avant de se remettre à fumer. L'odeur de *ganja* prenait à la gorge et Chris Jones, qui avait les bronches fragiles, eut une quinte de toux.

— *Holy cow ! C'est du shit !*

— Ici, ça se fume comme du tabac, confirma Malko. Et ce n'est pas cher...

Il y eut un frôlement derrière lui et Karen Nichols apparut silencieusement. Pleine de bijoux – boucles d'oreilles, chaînes, bracelets, bagues – qui contrastaient avec sa tenue virile : blouse et large pantalon de toile. Elle dit quelques mots à voix basse au vieux Rasta qui sortit de sous ses hardes un énorme « spliff ».

Elle se tourna vers Chris Jones.

— Vous avez du feu ?

Médusé, le gorille alluma le pétard avec son Zippo. Elle lui adressa un sourire désarmant.

— Ici, nous appelons la *ganja* « the seed of wisdom »⁽⁶⁷⁾. Nous en fumons depuis des temps immémoriaux. Est-ce que j'ai l'air d'une dégénérée ?

— Non, ma'am, protesta Chris Jones, cramoisi.

Impitoyable, Karen continua :

— Vous savez comment on appelle la cocaïne ? « The white wife »...⁽⁶⁸⁾

Ils prirent place sur les banquettes défoncées et Malko raconta à la détective son étrange rencontre avec Mallica.

— Il faut faire très attention, prévint-elle. Les gens du ghetto sont vicieux. Ils veulent peut-être vous soutirer de l'argent sans rendre Ralph Cromwell. Mais cela vaut la peine d'essayer.

Dix minutes s'écoulèrent avant que Glenroy, le gros journaliste au visage ovoïde, apparaisse, essoufflé. Il but la moitié d'une Red Stripe avant d'attaquer le vif du sujet :

— J'ai vu Mallica à son « rum-shop » hier. Elle m'a dit de vous

transmettre un message. De la part de « Early Bird ». Il a Ralph Cromwell, il est prêt à vous le rendre contre un million de dollars jamaïcains et l'original de la déposition de Petrina Powell.

— Vous savez ce qu'ils lui ont fait ? demanda Malko.

Le journaliste souffla et inclina la tête.

— Oui, je sais.

Visiblement, il n'avait pas envie de s'étendre sur le sujet.

— Glenroy, demanda Karen Nichols, tu es sûr qu'ils ont ce *Whitie* ?

Le journaliste prit dans sa poche une carte plastifiée verte et la posa sur la tablette.

— Voici ce que Mallica m'a donné.

Malko regarda le document : c'était le permis de conduire de Ralph Cromwell, émis dans l'État de Floride. Enfin une preuve concrète. Mais le permis pouvait aussi avoir été pris sur le cadavre de l'agent de la CIA.

Malko sortit le portable de Ralph et le tendit au gros journaliste.

— Avant de continuer, je *veux* entendre la voix de Ralph Cromwell. Qu'il appelle dès que possible. Dès que je l'aurai eu, je vous laisse un message au *Daily Gleaner*.

Glenroy empocha le portable, mal à l'aise.

— Quel numéro doit-il appeler ?

— Celui de Knolly Vascranil, à l'ambassade américaine. Il y a un répondeur. Inutile de me recontacter si Ralph Cromwell n'appelle pas. Cela voudra dire qu'il est mort.

Le gros journaliste se leva.

— OK. Je vais transmettre.

Comme s'il se souvenait brutalement de quelque chose, il ajouta :

— « Early Bird » veut aussi une déclaration écrite de M. Vascranil certifiant que Zack « the High-Priest » n'est pour rien dans l'affaire des sept cents kilos de cocaïne saisis à Miami, et qu'il a coopéré avec la DEA...

Sur cette dernière précision, il s'éclipsa. Cela rappelait à Malko ses négociations dans le Triangle d'Or pour sauver un agent de la CIA kidnappé également par un trafiquant de drogue, le général Khun-Sa. Parfois, il fallait parler avec des gens qu'on aimerait passer au lance-flammes. Et puis, rien ne ressusciterait Joe Delano et Petrina Powell. Avant de penser à la vengeance, il fallait sauver Ralph.

— Qu'en pensez-vous ? demanda-t-il à Karen Nichols.

— Ça a l'air sérieux, dit-elle.

— Que Dieu vous entende, fit Malko. Je vous invite tous au *Pegasus*, à vider d'abord une bouteille de Taittinger, pour la première bonne nouvelle depuis longtemps. Ensuite à dîner.

Le *polo lounge* du *Pegasus*, avec ses sièges confortables, ses lumières tamisées et son choix d'alcools, rappelait la civilisation. Évidemment, il y avait un grand écran de télé retransmettant les matches de foot, mais le son était coupé...

Malko répartit également ce qui restait de la troisième bouteille de Taittinger Comtes de Champagne Blanc de Blancs 1989 entre les quatre verres. Il avait presque le cœur léger... Volontairement, il avait chassé de son esprit Petrina Powell pour se concentrer sur le sauvetage de Ralph Cromwell.

Les gorilles bâillèrent discrètement. Ils avaient grignoté et découvert qu'ils pouvaient se faire servir des hamburgers dans leurs chambres...

— On peut remonter ? demanda Chris Jones. Avec miss Karen, vous ne risquez rien...

La détective éclata de rire. Elle avait bien vidé une demi-douzaine de coupes de champagne. Ils se levèrent tous et les deux Américains s'éclipsèrent.

— C'est presque aussi fort que la *ganja* ! fit la détective.

Comparer le Taittinger à de la marijuana était audacieux, mais flatteur quant à l'effet produit.

— J'en ai encore en haut, proposa Malko. Venez prendre un « night cap ».

Karen Nichols se laissa faire sans trop de mal.

Déception : il n'y en avait plus dans le mini-bar !

Karen Nichols n'insista pas.

— Préparez-moi un « Original Margarita », suggéra-t-elle. Avec du Cointreau et de la tequila, plus du citron vert.

Pendant que Malko s'activait au bar, elle s'installa devant la télé, où passait une sit-com sirupeuse à souhait.

* *

*

Ralph Cromwell avait les mains qui tremblaient. La douleur, l'émotion, l'espoir. Lorsqu'il était sorti de sa tanière, deux jours plus tôt, il n'y croyait plus. Maintenant, il n'avait plus envie de mourir. Il ouvrit le couvercle du portable que venait de lui remettre un Noir inconnu de lui et soudain ce fut atroce. Il avait un trou.

Il ne se souvenait plus du numéro de Knolly Vascranil.

Tous les chiffres se brouillaient dans sa tête. Il crut l'avoir retrouvé et le composa lentement, puis appuya sur « Send ». Il entendit une voix inconnue.

— Knolly ?

— Il n'y a pas de Knolly ici, fit la voix avant de raccrocher.
Son geôlier l'observait, méfiant.

— Hé, *mon*, qu'est-ce que tu maquilles ?

L'Américain tourna la tête. Sa jambe avait recommencé à l'élancer.
Et les chiffres dansaient dans sa tête.

— Je ne me souviens pas, bredouilla-t-il. Attendez, cela va revenir.

Il ferma les yeux, le portable sur la poitrine, essayant désespérément de se vider le cerveau. Ce numéro, il ne l'avait noté nulle part : trop dangereux. Il fallait absolument qu'il le retrouve, l'extirpe à ses neurones fatigués. Les yeux fermés, il passa en revue toutes les combinaisons mnémotechniques. En vain. L'épuisement le fit s'assoupir !

Stupéfait, le *tribal gunman* le contemplait, ne sachant que faire. Ils avaient tout prévu, sauf ça !

* *

*

Karen Nichols s'étira, faisant saillir ses seins lourds. Son regard était voilé, mais pétillant de joie. Le Taittinger et l'« Original Margarita ».

— Je peux prendre un bain ?

— Bien sûr, dit Malko.

— Je dois vous étonner, dit-elle, mais dans le ghetto, souvent on n'avait pas d'eau. J'ai gardé la hantise de ça. Et puis, j'ai trop bu, cela me fera du bien.

Pendant qu'elle était dans la salle de bains, Malko essaya de ne pas penser. Il ne voulait même pas échafauder un plan tant qu'il n'aurait pas la certitude que Ralph Cromwell était vivant. Pour conjurer le sort.

Karen ressortit de la salle de bains, enveloppée dans un peignoir éponge, et suggéra :

— Je peux dormir ici ? Il y a deux chambres.

— Bien sûr, fit Malko.

Elle semblait avoir complètement oublié qu'ils avaient fait l'amour. La *ganja* devait lui donner des trous de mémoire.

* *

*

Ralph Cromwell ouvrit les yeux. Un déclic venait de se faire dans sa tête. Sans hésiter, il tapa les sept chiffres d'une traite et colla l'écouteur à son oreille. Une voix d'homme fit « Allô ». Une voix qu'il

ne connaissait pas.

— Knolly est là ?

— Ralph ?

Son cœur s'emballa. Cette fois, il ne s'était pas trompé !

— Oui.

— On vous a pris un document. Lequel ?

— Mon permis de conduire.

— OK. Je travaille avec Knolly. Nous voulions nous assurer que vous étiez vivant. Tout va bien se passer. Vous serez bientôt libre.

Ralph Cromwell avait l'impression de sortir d'un long cauchemar.

— *My God*, faites vite ! supplia-t-il. Ma jambe va très mal. J'ai peur qu'on soit obligé de la couper. J'ai beaucoup de fièvre.

— Où êtes-vous ?

— Je ne sais pas. Dans une cave, je crois.

— Ils vous traitent bien ?

— C'est OK.

Il allait en dire plus quand son geôlier lui arracha le portable. Ralph ne protesta pas et referma les yeux, porté par un formidable espoir.

* *

*

Malko et Karen somnolaient devant la télé quand le téléphone avait sonné. La ligne de la CIA avait été dérivée sur la chambre du *Pegasus*. Un magnétophone enregistrait automatiquement. Lorsque la communication fut coupée, Malko se leva d'un bond.

— Il est vivant !

Il appela immédiatement le *Daily Gleaner*. Glenroy, qui devait attendre près de son téléphone, répondit aussitôt.

— OK, dit-il. Nous pouvons nous voir quand vous voudrez pour mettre au point l'échange. Je vous rappelle, fit le journaliste.

Malko appela ensuite Knolly Vascranil.

— Formidable ! fit le chef de station de la CIA. Je préviens tout de suite Langley.

Les regards de Malko et de Karen se croisèrent. La détective rayonnait. Spontanément, elle étreignit Malko.

— C'est merveilleux !

— Si seulement on avait une bouteille de Taittinger ! fit Malko en souriant.

Karen Nichols lui rendit son sourire.

— Mais vous avez mieux, je crois.

Elle l'embrassa avec passion, prolongeant le combat de leurs langues en se serrant contre lui. Malko sentit les pointes de ses seins se

dresser sous l'épais tissu éponge. Ils titubaient. Karen recula, s'appuyant à la tablette servant de bureau. Son peignoir s'ouvrit. Malko la caressa, commençant par les seins gonflés, incroyablement durs, érotiques au possible, avec leurs longues pointes brunes raidies. Karen ronronnait, les yeux fermés. Son bassin glissa en avant lorsqu'il atteignit sa fourrure et commença à masser doucement son sexe. Cette fois, elle ne prétendit pas le faire elle-même. Avec délicatesse, il effleura son clitoris et tourna autour, avec des effleurements qui arrachèrent des soupirs de plus en plus forts à Karen. Alors, seulement, il s'enhardit, allant plus bas, s'emparant du sexe offert et désormais inondé. Karen ouvrit les jambes pour qu'il ait encore mieux accès à elle. Quand il enfouit ses doigts à l'intérieur de la caverne brûlante, les mains de la détective se refermèrent sur lui, le dégageant et le pressant entre ses doigts.

Ils étaient toujours debout et Malko souffla.

— Venez, dans la chambre.

— Non, fit Karen. Tout de suite. Comme ça.

Il fit glisser le peignoir de ses épaules, pour qu'elle soit entièrement nue, et, fléchissant les genoux, l'emmancha d'une seule poussée. Son sexe était juste au bord de la tablette. Les pieds de Karen décollèrent du sol et ses jambes musclées se nouèrent autour des hanches de Malko. Le dos collé à la glace, elle recevait son assaut avec des grognements de plaisir.

— Continue ! Continue, fit-elle, comme il accélérait, pris par le plaisir.

Malko obéit, contrôlant ses mouvements, pénétrant à fond le sexe de Karen, puis se retirant presque totalement. Elle se retenait des deux mains à la tablette, la bouche entr'ouverte, respirait de plus en plus rapidement. Malko la sentit tressaillir, sa respiration devint sifflante et, tout à coup, elle poussa un long cri rauque, ses yeux s'ouvrirent, elle devint toute molle et si elle n'avait pas été clouée au membre de Malko, elle serait tombée à terre.

— C'est la première fois que je jouis sans me caresser, dit-elle un peu plus tard d'une voix absente.

Elle noua ses bras autour de lui à lui briser les os. La sonnerie du téléphone les força à se décoller l'un de l'autre. Malko fonça sur l'appareil, et identifia immédiatement la voix de Glenroy.

— Pouvez-vous vous trouver sur Parade, en face du Ward Theater, dans une demi-heure ? demanda le journaliste.

— Vous serez là ?

— Oui.

Karen avait refermé son peignoir.

— Je vais avec vous, dit-elle. À titre privé.

Malko était déjà en train d'appeler les gorilles.

En pleine nuit, Kingston était carrément sinistre. La Lincoln blindée glissait silencieusement dans les rues désertes. Malko au volant, Karen à son côté, Chris et Milton à l'arrière. Plus on descendait vers les ghettos, moins il y avait de circulation. Malko dut faire un long détour, à cause des sens uniques, pour atteindre Parade, la grande place carrée qui marquait la limite des ghettos durs. Ils firent lentement le tour de la place déserte.

Seuls quelques clochards dormaient le long des murs.

Le Ward Theater était fermé, éteint. Pas un chat. Un Noir dormait devant, la tête appuyée contre une borne d'incendie. Ils éteignirent leurs phares et coupèrent le moteur. Le silence était absolu. Le cadran lumineux du chrono Breitling de Malko indiquait onze heures et demie.

Vingt minutes s'écoulèrent. À tout hasard, Karen Nichols appela le *Daily Gleaner* de son portable. Le journaliste n'était pas là.

Encore un quart d'heure. La tension était à son comble quand une vieille américaine en piteux état surgit de Queen Road et fit le tour de la place, passant devant eux. Malko aperçut les dreadlocks d'un Rasta au volant. Le véhicule stoppa de l'autre côté de la place. Trente secondes plus tard, la silhouette rondouillarde de « Fat Cat » Glenroy surgit de l'obscurité. Le Noir était essoufflé et confus.

— Excusez-moi. On a eu un problème avec la voiture.

— Avec qui êtes-vous ?

— « Early Bird ».

— Comment faisons-nous ?

— Venez avec moi, proposa le journaliste. Il veut vous parler directement, il n'a pas confiance en moi.

Malko n'hésita pas. Karen Nichols lui jeta un coup d'œil inquiet et il la rassura.

— Montez avec nous, dit-il à Glenroy. Nous allons faire le tour de la place et nous placer *devant* leur voiture. Ensuite, je viendrai avec vous. S'il y avait un problème, cela se passerait mal. Pour eux.

— Ça se passera bien, assura le gros journaliste, dont le regard effrayé traduisait la panique.

Rien n'était encore joué.

Glenroy monta derrière, avec Chris et Milton, et Malko fit le tour de la place. Ses phares éclairèrent une vieille Chevrolet blanche stationnée en face de l'église méthodiste. Malko la dépassa et s'arrêta juste devant, de façon que la Chevrolet soit obligée de manœuvrer pour bouger.

Au moment où le gros journaliste mettait la main sur la portière, Karen Nichols se retourna vers lui et lui lança une courte phrase en patois.

— Que lui avez-vous dit ? demanda Malko avant de sortir.

— Qu'il valait mieux pour lui que tout se passe bien...

À l'arrière, Chris et Milton avaient dégainé leur artillerie et pourraient intervenir en quelques secondes.

Malko huma l'air tiède et suivit Glenroy jusqu'à la Chevrolet dont les glaces étaient baissées. À côté du chauffeur, un Noir aux oreilles décollées, se trouvait une femme en pull rouge, au visage dur, vulgaire et sexy, encadré d'une masse de cheveux incroyable, une tête de loup ! Le journaliste du *Gleaner* ouvrit la portière arrière et souffla à Malko :

— Le type à l'arrière, avec le bonnet, c'est « Early Bird ».

Sous le bonnet de laine multicolore, retenant des dreadlocks, il y avait bien une tête d'oiseau, avec des yeux très enfoncés, une moustache et un bouc. « Early Bird » arborait sur son buste étroit une chemise avec le portrait du Négus en couleurs. À sa gauche, se trouvait un Noir, un fusil de chasse à canon scié en travers des genoux, le canon dirigé vers Malko. « Early Bird » tirait sur un « spliff » et la Chevrolet était pleine de fumée bleue.

Malko l'apostropha.

— Vous êtes « Early Bird » ?

L'autre inclina la tête et ôta son « spliff » de sa bouche.

— *Yeah, mon.*

— C'est vous qui détenez Ralph Cromwell ?

Pas de réponse ; « Early Bird » tournait vers Malko un regard flou. Celui-ci insista.

— Je suis venu ici pour mettre au point les termes d'un échange. Je vous donne l'original de la déposition de Petrina Powell et un document de la DEA certifiant que le chef de votre « posse » a coopéré, et vous nous remettez Ralph Cromwell.

« Early Bird » eut un sourire édenté et gratta sa chemise.

— On ne le détient pas. On sait où il est...

Devant, la fille au pull rouge mit la radio, les noyant de reggae.

— Je suis d'accord pour l'échange, dit Malko. Où et quand ?

— Vous avez les papiers, *mon* ? demanda « Early Bird » d'une voix traînante.

— Vous les aurez au moment de l'échange.

— Demain, midi, laissa tomber le Rasta d'une voix rauque.

Devant, la fille faisait trembler la banquette en s'agitant toute seule au son de la musique. Malko était tendu comme un coureur dans les starting-blocks. Allait-il toucher au but après une semaine d'horreur ?

« Early Bird » semblait vraiment souhaiter un deal.

Ostensiblement, la fille en rouge tira une boîte de son sac, prit une pincée de poudre blanche et la porta à ses narines. Elle n'eut pas le temps de l'aspirer. « Early Bird » s'était penché en avant pour lui appliquer une violente tape sur la nuque, répandant la cocaïne sur ses genoux.

— *No fuckin white wife in my car !*(69)

La fille ne se rebella pas et « Early Bird » reprit :

— Au croisement de Spanish Town et d'Industrial Terrace, il y a une station-service désaffectée. Vous venez avec les papiers et l'argent, nous, avec l'homme. *But, no fool play, mon...*(70)

— Zack « the High-Priest » sera là ?

— *Fuck you ! You see me. Tomorrow, noon.*(71)

Ostensiblement, il se remit à tirer sur son « spliff ». La fille en rouge ressortit de la Chevrolet d'un bond, toisant Malko d'un air hautain, les seins en avant. Son regard le parcourut de haut en bas et elle se déhancha d'une façon encore plus provocante avant de se glisser à côté de « Early Bird », ce qui releva sa jupe jusqu'en haut de ses cuisses.

Une vraie salope du ghetto.

Glenroy, resté sur le trottoir, s'approcha de Malko.

— Tout est OK ?

— J'espère, dit Malko. Vous viendrez demain pour l'échange ?

— « Early Bird » y tient, confirma le journaliste.

Il n'avait pas l'air enthousiaste. Malko le réconforta.

— Vous avez bien travaillé.

— N'oubliez pas l'argent. Vous faites deux parts. Il y a cinq cent mille pour Kevin et cinq cent mille pour « Early Bird ».

— Si tout se passe bien, dit Malko, il y aura aussi cinq cent mille pour vous.

Au moment où la Chevrolet démarrait, « Early Bird » cria par la glace ouverte :

— *Do not follow us, mon ! And no police...*(72)

La voiture s'éloigna vers Queen Road, tous feux éteints. Le journaliste du *Gleaner* adressa un regard inquiet à Malko.

— Vous êtes content ?

— Je serai content demain, fit Malko, quand j'aurai Ralph

* *

*

On aurait entendu voler une mouche dans le bureau du chef de station de la CIA, au cinquième étage du Mutual Life Building. À cause des Gauloises blondes de Knolly Vascranil, il y avait presque autant de fumée que dans un « rum-shop ». Outre Malko, Chris Jones et Milton Brabeck, se trouvaient là le superintendant Beres Spence et la détective Karen Nichols. Tous examinaient la carte à grande échelle du ghetto fixée au mur.

— Ralph Cromwell est probablement détenu dans un des buildings de Concrete Jungle, supposa le policier jamaïcain. Il y a des dizaines d'appartements dans chacune de ces barres en béton. Nous savons qu'il y a des labos où on fabrique le crack, mais on ne les a jamais trouvés.

— Ce n'est pas le ghetto de Zack ? objecta Malko.

— C'est normal, affirma le superintendant. Ce quartier est contrôlé par un « posse » ami. De cette façon, s'il y a un problème, Zack n'est pas directement impliqué. Je suis à peu près sûr que Ralph est quelque part dans un de ces buildings. Il y en a plusieurs dizaines. On appelle cela Concrete Jungle. La nuit, c'est un vrai coupe-gorge avec tous les « crack-addicts » qui rôdent.

Malko se rapprocha de la carte. Concrete Jungle occupait un grand quadrilatère, délimité au nord par Spanish Town et, à l'ouest, par Industrial Terrace, une grande avenue filant vers la zone portuaire. Une voie ferrée traversait Concrete Jungle, au sud de Spanish Town Road. En face, il y avait le cimetière de May Pen.

— Que savez-vous d'« Early Bird », demanda-t-il au policier jamaïcain ?

— C'est un *tribal gunman* particulièrement cruel. Avant, il était *enforcer*, c'est-à-dire exécuter. Et puis Zack l'a chargé de gérer toutes les opérations liées au crack : fabrication et distribution. On lui attribue une trentaine de meurtres.

— Vous pensez qu'il va tenir parole ?

Le superintendant haussa les épaules.

— Il fera ce que lui ordonne son « Don ».

Karen Nichols s'approcha à son tour de la carte murale.

— Je mets en place un dispositif pour boucler le secteur, au cas où il y aurait une arnaque. Nous aurons deux voitures au coin d'Industrial Terrace et de Marcus Garvey Drive, au sud. Deux autres sur Spanish Town Road, à l'ouest et un *road block* au coin de Darling et de Spanish Town.

— Vous êtes inquiète ?

La détective eut un sourire froid.

— Non, je connais les gens du ghetto. Ils essaieront peut-être d'avoir le beurre et l'argent du beurre. Ce sont des gens sauvages, imprévisibles, et qui n'ont peur de rien. S'ils nous envoient quelques *tribal gunmen* bourrés de crack, cela peut faire des dégâts...

— C'est quoi, un *tribal gunman* ? interrogea Milton Brabeck.

— Vous, en négatif, dit Malko. En moins dangereux, quand même... Karen, quelque chose me tracasse. En nous rendant Ralph Cromwell, Zack trahit son patron, Dudley Karr, puisque Ralph peut témoigner contre celui-ci. Comment ose-il faire cela ?

La détective sourit.

— Parce que le PNP va gagner les élections dans cinq jours. Et que Dudley Karr sera protégé. Il était dix heures. Encore deux heures à tuer.

— Chris, proposa Malko, nous allons faire une reconnaissance de terrain. Avec la Toyota. C'est moins voyant.

* *

*

Le temps s'était couvert et il était même tombé quelques gouttes. Comme souvent en décembre, la météo était instable. Au volant de la Toyota, Chris Jones à côté de lui et Milton Brabeck à l'arrière, Malko descendait lentement Industrial Terrace, vers le sud. À gauche, il apercevait les tombes du cimetière de May Pen, et à droite, les alignements gris des innombrables barres de Concrete Jungle. Chacune portait un numéro énorme en façade. Dix étages, au moins quarante appartements par étage... Ils atteignirent la limite sud du cimetière. Une voie ferrée la longeait, traversait Industrial Terrace et s'enfonçait dans Concrete Jungle. Malko arrêta la Toyota.

— Chris et Milton, dit-il, vous allez prendre position le long de la voie, là où les murs du cimetière la dissimulent. De cette façon, s'il y avait un pépin, vous pourriez les prendre à revers. Vous avez vos portables ?

— Affirmatif.

— Alors, allez-y.

En face du cimetière, un dépôt d'ordures s'étendait sur un kilomètre. Personne ne les verrait. À regret, les deux gorilles descendirent. Il n'était que onze heures moins le quart. Malko fit demi-tour, remontant vers Spanish Town. La tension de l'action lui faisait presque oublier Petrina Powell.

* *

Les nuages avaient disparu et un soleil de plomb écrasait le carrefour d'Industrial Terrace et de Spanish Town Road. Il était onze heures quarante-cinq et Malko venait d'arriver, au volant de la Lincoln, en compagnie de Knolly Vascranil et de Karen Nichols.

Le dispositif mis en place par la police jamaïcaine – des voitures banalisées – était invisible. Une ambulance du Victoria Jubilee Hospital stationnait à quelques mètres derrière eux, avec à son bord un médecin jamaïcain, celui de l'ambassade US, et des infirmiers. La circulation était assez intense sur Spanish Town Road. Une vieille Golf beige toute cabossée franchit le feu et vint s'arrêter sur le parking.

Le gros journaliste s'en extirpa et roula jusqu'à eux. Il avait une curieuse démarche en canard, à cause de ses énormes cuisses. Il était tendu.

— Vous avez tout ? demanda-t-il anxieusement.

Malko lui montra les enveloppes marron contenant les documents et l'argent. Il avait à peine fini que Karen Nichols dit à mi-voix :

— Les voilà.

La vieille Chevrolet blanche arrivait de l'est sur Spanish Town Road. Elle passa le feu au rouge, effectua un *U-turn* et vint s'arrêter à côté d'eux. Le chauffeur était le même que la veille. Deux autres Noirs tenaient compagnie à « Early Bird », qui portait la même chemise à l'effigie du Négus. Il sortit de la voiture et s'avança vers Malko, les yeux dissimulés par des lunettes noires.

— *Mornin', mon. You got the right stuff ?* (73)

— Où est Ralph Cromwell ?

— Pas loin. On n'a pas pu le transporter. Il est là-bas.

Il se retourna, désignant derrière lui les sinistres barres de Concrete Jungle.

— Allez le chercher, intima Malko.

Le Rasta demeura impassible.

— Non, *mon. Vous* allez le chercher, avec « Fat Cat ». Moi, je reste ici. Quand vous revenez avec lui, vous me donnez les papiers et l'argent.

Malko essaya de déchiffrer le visage du Rasta, en se demandant où était l'arnaque. Toutes les voies d'évasion surveillées, il ne pouvait pas s'enfuir.

Glenroy, le journaliste, s'essuya le front. La chaleur et la peur. Le silence se prolongea quelques instants, puis « Early Bird » le rompit :

— *Mon, we haffi make a move... Or we go* (74).

Il marchait déjà vers sa voiture. Malko le rattrapa.

— Qui va nous mener à Ralph Cromwell ?

« Early Bird » désigna le chauffeur de la Chevrolet.

— *Bredda* Luke ! Il vous montre et il revient ici.

— Qui est avec Ralph ?

Sourire ironique du Rasta.

— *Sis'* Lorena et Crat. Ils ne sont pas armés. Ils ne vous feront pas de problème.

— Bien, dit Malko. Allons-y.

— *Take care*, lança Knolly Vascranil d'une voix tendue.

Glenroy s'essuya le front avec un grand mouchoir à carreaux. Luke sortit de la voiture sans se presser. Il mâchait du chewing-gum. Sous sa veste, Malko portait son Beretta 92, une balle dans le canon. Suivant Luke, ils s'enfoncèrent dans Concrete Jungle, un immense lotissement pouilleux, dont les parkings ne contenaient que des carcasses de voitures brûlées. Quelques gosses y jouaient à la guerre et des adultes traînaient, amorphes.

Malko se retourna. Maintenant qu'ils avaient sinué entre quelques barres de béton, l'entrée était invisible. Luke marchait en tête, en sifflotant. Malko se dit pour se rassurer que le quartier était cerné et les deux gorilles prêts à intervenir. Ils parcoururent une centaine de mètres, puis Luke s'arrêta devant une barre qui portait le numéro 32.

— C'est là, fit-il. Un *pickney*(75) va venir vous chercher.

Il avait déjà fait demi-tour. Malko examina le building.

Une HLM semblable à toutes les autres, pouilleuse au possible. Des balcons d'où pendait du linge. Une grande inscription à la peinture noire s'étalait à côté de l'entrée : SAHSA.

— Qu'est-ce que cela veut dire ? demanda-t-il à Glenroy.

— *Stay at home, stay alive.*(76)

Encore un quartier sûr...

Le journaliste semblait mal à l'aise. Malko prit son portable et appela Chris Jones qui répondit en une demi-seconde.

— Je suis dans Concrete Jungle, annonça Malko. On va chercher Ralph. Il se trouve dans le bâtiment 32. Je vous rappelle dès que je suis dans l'appartement.

— *I copy*, fit simplement Chris Jones.

Un gosse venait d'apparaître dans l'entrée de l'immeuble et leur faisait signe. Pas plus de dix ans. Il s'engagea dans l'escalier de béton nu aux murs couverts de graffitis. Trois étages, puis un couloir où flottait une odeur de lessive et de *ganja*. Le gosse s'arrêta devant une porte peinte en gris, qui portait écrit à la main le numéro 326. Puis, il partit en courant dans le couloir. Avant de frapper, Malko ouvrit son portable et, aussitôt, eut un choc au cœur. Il affichait « No network ». Cela ne passait pas dans l'immeuble...

Il essaya plusieurs fois, sans succès, puis se résolut à frapper à la porte. Cela marcherait peut-être dans l'appartement... Le battant s'entr'ouvrit sur une face noire.

— *You*, Crat ?

— Yeah, fit le Noir en ouvrant.

— Sortez, dit Malko.

Crat obéit. Malko le tâta sous toutes les coutures.

C'était vite fait : il ne portait qu'un maillot de corps et un jean. Pas d'arme.

— OK, dit Malko. Entrons.

Cat le précéda dans une petite entrée, puis dans une chambre aux rideaux tirés. Une fille était allongée sur le lit, à plat ventre, en train de regarder la télévision.

Vêtue d'un T-shirt et d'une longue jupe descendant jusqu'aux chevilles. Elle leva la tête et Malko reconnut la fille de la veille. Ainsi, elle s'appelait Lorena.

— Où est Ralph ? demanda-t-il à Crat.

— Dans l'autre chambre, *mon*.

Malko contourna le lit, passant entre la télé et Lorena, puis poussa la porte de la chambre voisine. Elle était vide. Il se retourna, juste à temps pour voir Lorena rouler sur elle-même, dévoilant le riot-gun sur lequel elle était allongée, pour le braquer sur Malko.

— *Mon, you move, me a go kill you !*(77) fit-elle d'une voix éraillée.

Karen Nichols fumait nerveusement sans quitter des yeux l'entrée de *Concrete Jungle*. Knolly Vascranil était trop tendu, même pour fumer. Malko avait disparu depuis une dizaine de minutes. Luke était revenu sans se presser remonter dans la Chevrolet. Portières ouvertes, lui, ses deux copains et « Early Bird » écoutaient de la musique, à quelques mètres de la Lincoln.

Karen Nichols sortit de celle-ci et s'approcha d'eux. Elle demanda à « Early Bird » :

— C'est loin ?

— Non, *sis*, mais il est lourd, le *son of a bitch*, et il peut pas marcher. On va pas se fatiguer pour transporter un putain de flic, non ?

Il la défiait ouvertement, sachant qu'elle ne pouvait pas bouger tant que l'échange n'était pas fait. La détective retourna dans la Lincoln et appela par radio les autres voitures de police.

— Rien de suspect ?

Les unes après les autres répondirent par la négative. La circulation était assez dense sur Spanish Town Road et les camions redémarrèrent au feu vert avec de grands panaches de fumée noire. Encore cinq minutes. Karen, mue par un mauvais pressentiment, ressortit de la Lincoln, mais cette fois elle tenait son Ruger à bout de bras. Lorsqu'elle fut à côté de la Chevrolet, elle dit à Luke d'une voix égale :

— On va se rendre là-bas tous les deux.

Luke ne répondit pas mais « Early Bird » lâcha de sa voix traînante :

— *Cool off, sis*. Tout baigne.

Tranquillement, la détective replia son bras et appuya le canon de son arme contre la tête de Luke.

— On va où tu les as laissés. Ou je t'explose ta vilaine tête de nègre taré.

Brutalement, « Early Bird » éclata de rire.

— Luke, conduis-la où tu les as laissés ! *No sweat*.

Luke s'extirpa de mauvaise grâce de la Chevrolet. La détective se tourna vers Knolly Vascranil.

— Surveillez bien cet enfant de salaud d'« Early Bird ».

Sur les talons de Luke, elle s'enfonça dans *Concrete Jungle*.

Arrivé devant le bâtiment 32, Luke s'arrêta.

— C'est là, *sis*.

— Quel appartement ?

Il secoua la tête.

— C'est tout ce que je sais. Il y avait un autre *bredda* qui les

attendait !

Il fit demi-tour vers la sortie. Karen Nichols, folle d'angoisse, regarda le bâtiment, qui avait bien une centaine d'appartements. Où pouvait se trouver Malko ?

De plus en plus, cela sentait l'arnaque.

* *

*

Malko s'était immobilisé, ivre de rage contre lui-même. Lorena sauta du lit et lui appuya le canon du riot-gun sur le ventre, une lueur haineuse dans les yeux, le faisant reculer jusqu'au mur.

— Les mains sur la tête !

À l'autre bout de la pièce, Crat menaçait Glenroy d'un couteau. Le journaliste, liquéfié, vira au gris. Crat, d'un bond, atteignit Malko et arracha le Beretta 92 de sa ceinture.

Malko entendit la porte s'ouvrir à la volée. Trois Noirs surgirent dans l'appartement. Un athlétique, le crâne rasé, brandissant une Uzi, un autre avec des lunettes noires et la même arme, et un troisième qui portait une valise à la main. Ce dernier, un Rasta maigre, l'air mauvais, avait le regard halluciné des fumeurs de crack. Il se dandinait au son d'une musique intérieure, un rictus bizarre aux lèvres.

— Attache les deux *motherfuckers*, lança Lorena à « Big Uzi ».

Le Noir au crâne rasé sortit des menottes de sa poche. En un clin d'œil, il eut menotté les deux prisonniers, les serrant au maximum. Comme le journaliste protestait, il le frappa au visage avec la crosse de son Uzi, lui ouvrant le nez et les lèvres. Ensuite, il le traîna dans la chambre voisine, puis réapparut pour s'occuper de Malko.

— À toi, Zinky ! lança-t-il.

« Wide-Eyed » Zinky dansait toujours sur place, tout en ouvrant sa valise. « Big Uzi » entraîna Malko. Ils traversèrent la chambre et il le jeta dans une salle de bains où se trouvait déjà Glenroy. Le journaliste était debout dans la douche, une corde passée dans la chaîne de ses menottes et attachée à un vasistas. « Big Uzi » poussa Malko à côté de lui et l'immobilisa de la même façon. Les deux hommes tenaient à peine dans la douche. « Big Uzi » admira son travail et cria :

— Lorena, mets la musique ! Les *Whities* aiment le reggae.

Malko entendit une radio qui passait de station en station. Puis, un reggae.

— Mets au maximum ! hurla « Big Uzi ».

La musique augmenta, faisant trembler les murs.

On devait l'entendre de Spanish Town Road. On perçut à peine, du coup, un bruit de moteur venant de l'appartement, comme une

tondeuse à gazon. Puis le bruit se rapprocha et « Wide-Eyed » Zinky s'encadra dans la porte de la salle de bains, l'air plus halluciné que jamais. Il tenait à l'horizontale une tronçonneuse portable dont la lame-scie défilait à toute vitesse. Avec un ricanement, il s'avança dans la salle de bains. Malko réalisa qu'il était bourré de crack.

Lorena apparut dans son sillage, plus sexy que jamais, et « Wide-Eyed » Zinky lui ordonna :

— Ouvre la flotte, *sis*, faut évacuer les saletés !

La jeune Noire ouvrit en grand les robinets et l'eau se mit à ruisseler sur les deux prisonniers. En ressortant de la douche, Lorena saisit les parties viriles de Malko à pleine main et lança :

— Tu me garderas les meilleurs morceaux. Tu commences par qui ?

— Zack est pas encore là, dit-il. Je vais me faire la main sur « Fat Cat ».

Elle s'esquiva. Malko essayait de ne pas paniquer.

Il avait de toute évidence en face de lui l'homme qui avait déjà massacré Errol Golding, l'avocat marron ami de Dudley Karr. Pas encourageant. Il était tombé dans un traquenard diabolique. La tronçonneuse ronronnait à quelques centimètres de lui. Celui qui la tenait montra ses dents en retroussant ses grosses lèvres.

— Au travail !

* *

*

Chris Jones regarda son téléphone, l'estomac noué.

— Ça fait six minutes, laissa-t-il tomber d'une voix chargée d'anxiété.

— Et vingt secondes, compléta Milton Brabeck. On y va ! Ces négros ne m'inspirent pas confiance.

Ils traversèrent en courant Industrial Terrace et s'enfoncèrent dans *Concrete Jungle*, le long de la voie de chemin de fer, débouchant devant le bâtiment 64. Ils remontèrent, demandant leur chemin, se trompant, et quelques minutes plus tard, arrivèrent enfin devant le 32.

— *Holy shit !* fit Milton. Il y a combien d'appartements là-dedans !

Découragés, les deux gorilles regardèrent l'immeuble. Même s'ils fouillaient systématiquement tous les appartements, ils en avaient pour des heures.

Or, le silence de Malko était plus qu'inquiétant. Tout à coup, Milton Brabeck sursauta.

— Tu entends ?

— Quoi ?

— La musique !

Chris Jones haussa les épaules.

— C'est leur reggae de merde. Pas étonnant ici.

* *

*

« Wide-Eyed » Zinky avança la tronçonneuse de quelques centimètres, à l'horizontale, et la lame défilant à toute vitesse mordit dans le gras de la hanche de Glenroy. Le journaliste poussa un hurlement atroce en voyant le sang jaillir et se mélanger aussitôt à l'eau de la douche. Malko, éclaboussé par le sang, avait du mal à ne pas avoir la chair de poule. Le cerveau vide, il se demandait si ce n'était pas la fin. Il s'était toujours dit qu'un jour la chance l'abandonnerait. Il regarda les traits crispés du journaliste, ses yeux prêts à jaillir de leurs orbites. Leur bourreau, lui, avait l'air d'un fou, sautillant sur place comme un escrimeur.

Maintenant, Glenroy hurlait sans discontinuer, gigotant, essayant de se détacher. En vain.

— Ça t'apprendra à travailler avec les flics ! hurla « Wide-Eyed » Zinky pour couvrir le bruit de la tronçonneuse.

La musique leur parvenait. De l'extérieur, on ne devait entendre ni la tronçonneuse, ni les cris horribles du journaliste découpé vivant.

Sadiquement, « Wide-Eyed » Zinky attaqua la cuisse énorme du journaliste, y découpant de véritables escalopes dans un geyser de sang. Il enfonça son engin jusqu'à l'os, les dents serrées, comme un bon artisan.

Un jet de sang fusa à l'horizontale, le frappant en plein visage, et il recula avec un juron furieux. Il venait de sectionner l'artère fémorale... Il se remit vite au travail, s'appliquant à sectionner la jambe à la hauteur de l'aîne.

Il y eut encore quelques hurlements, puis brutalement, le gros journaliste ne se débattit plus. Conscientieux, le Rasta continua sa besogne, détachant d'abord une jambe, s'attaquant ensuite à l'autre. Malko était inondé du sang du malheureux. L'odeur fade prenait à la gorge, le bruit de la tronçonneuse lui vrillait le cerveau et l'odeur de fuel du moteur ajoutait encore à l'horreur.

La deuxième jambe du journaliste tomba sur le sol de la douche. Il ne restait plus qu'un tronc, suspendu par les bras liés aux menottes. Zinky attaqua un bras, probablement de travers, car brutalement, la lame coinça sur un os et l'engin cala. Le silence retomba, sur fond de reggae. Malko pria de toute son âme.

C'est tout ce qu'il lui restait. « Wide-Eyed » Zinky, en tirant sur la ficelle de remise en marche du moteur, lui jeta un regard mauvais.

— Toi, *Whitie*, tu ne perds rien pour attendre. Le patron a dit qu'il fallait que tu voies ce qui allait t'arriver.

Jurant, il recommença à tirer sur la ficelle du démarreur.

L'engin se remit en route, mais cala presque aussitôt. Lorena passa la tête, un « spliff » à la main, les yeux fous, elle aussi.

— Alors, t'es en grève ? lança-t-elle. Ça commençait à m'exciter.

Malko remarqua que tous les boutons de sa longue jupe étaient défaits, découvrant un slip blanc d'où s'échappaient des touffes de poils noirs.

Le visage sombre, « Wide-Eyed » Zinky tira comme un fou sur la ficelle. Lorena s'éclipsa. Dans la pièce voisine, « Big Uzi » l'attendait, debout près du lit, en se masturbant. « Blinds » faisait le guet, dans le couloir, et Crat fumait un « spliff », béat dans un fauteuil, le Beretta 92 de Malko sur les genoux.

Lorena vint se frotter contre le grand Noir. Cela ne dura pas longtemps. Il lui arracha son slip, la bascula sur le lit, et l'emmancha jusqu'à la garde de son sexe assorti à sa carrure. Lorena hurla, jouissant sur-le-champ. Le reggae, la coke, le sang, la mort et ce sexe énorme qui la remplissait, c'était le paradis.

* *

*

Un silence pesant régnait devant la station-service. Les occupants de la Chevrolet et ceux de la Lincoln se regardaient en chiens de faïence. Karen Nichols, indécise, ne savait que faire. Il y avait une merde, mais laquelle ? Où était Malko ? Elle ne voulait pas risquer de bousiller une opération délicate. Tant qu'« Early Bird » ne bougeait pas, ça allait.

Knolly Vascranil, qui paraissait s'être ratatiné, dit d'une voix étranglée :

— Il faut faire quelque chose ! Vite.

Karen Nichols regarda sa montre. Vingt minutes s'étaient écoulées depuis le départ de Malko. Elle empoigna le micro de sa radio et lança un appel général.

— Rabattez-vous sur *Concrete Jungle*. Nous allons fouiller tous les immeubles. Demandez des renforts.

Fiévreusement, Knolly Vascranil composa le numéro du portable de Chris Jones.

* *

*

— Ça vient de là, cette putain de musique ! fit Chris Jones en désignant, au troisième étage, une fenêtre du building 32.

Ils s'en approchèrent, levèrent la tête. La musique venait bien de là.

Ce qui leur sembla bizarre tout d'un coup, c'est que l'immeuble semblait abandonné, désert.

Pas un enfant alentour, pas un type en train de fumer au soleil, comme autour des autres bâtiments. Et cette musique de folie, en pleine journée...

— Allons voir ! dit Chris Jones.

Ils se lancèrent dans les escaliers, grimpant quatre à quatre. Arrivés au palier du troisième, ils furent guidés par la musique jusqu'à un des couloirs. Au fond, ils aperçurent un Noir appuyé au mur. En les voyant, ce dernier bondit et disparut dans un appartement !

— *Holy shit* ! explosa Milton Brabeck.

Les deux gorilles parcoururent les vingt mètres de couloir sans toucher le sol... Milton Brabeck arriva le premier à la porte. Son Sig dans la main gauche et l'Uzi dans la droite. Il propulsa ses cent dix kilos sur le battant, passant littéralement à travers. Son élan l'entraîna jusqu'au mur d'en face. Du coin de l'œil, il aperçut un type dans un fauteuil, un autre debout et un couple sur le lit, en train de faire l'amour. Juste à côté d'un riot-gun. L'homme allongea la main pour l'atteindre. Milton Brabeck se mit à tirer des deux mains, comme on le lui avait appris à l'école spéciale du FBI de Fort-Worth. L'homme allongé sur la fille ne termina jamais son geste. Il retomba, la tête éclatée, le torse troué de projectiles qui terminèrent leur course dans le corps de sa partenaire. Les deux autres n'eurent même pas le temps de réagir, hachés par les projectiles à charge creuse du Sig. En quelques secondes, il n'y eut plus personne de vivant parmi les occupants de la pièce.

Machinalement, Milton Brabeck empoigna le transistor posé sur le bord de la fenêtre et le balança dehors.

Chris Jones traversa la chambre à la vitesse de l'éclair, son 357 Magnum au poing, et disparut dans la pièce voisine. Le silence revenu, on entendit le teuf-teuf d'un moteur deux temps et un cri déchirant.

— *Help me* !

* *

*

La tronçonneuse venait de se remettre en marche, crachant un panache de fumée bleue. Ce qui restait de Glenroy pendait par un bras à côté d'une statue de sang : Malko.

Au moment où son bourreau s'approchait avec son rictus de malade, des coups de feu éclataient dans la pièce voisine. « Wide-Eyed » Zinky s'était retourné machinalement.

C'est à ce moment que Malko hurla. Le Rasta pivota à nouveau pour le faire taire. Il ne vit pas la silhouette massive qui s'encadrait

dans le chambranle. Il aperçut trop tard, du coin de l'œil, un énorme revolver braqué sur lui. Ce fut d'ailleurs la dernière chose qu'il vit. Le premier projectile de 357 Magnum lui ôta la partie supérieure du crâne et les deux suivants ne laissèrent pas grand-chose au-dessus du cou.

Chris Jones, rejoint par Milton Brabeck, continua à vider son barillet, tandis que Milton vidait le chargeur tout neuf de son Sig. Les détonations se succédaient si vite qu'on aurait dit une mitrailleuse. « Wide-Eyed » Zinky fut projeté jusqu'au mur par les impacts. Il avait lâché la tronçonneuse qui continuait à tressauter sur le sol, entamant la céramique, comme lui gigotait sous les balles. Il ne ressemblait plus à rien quand il s'immobilisa, criblé d'une bonne vingtaine de projectiles.

La tronçonneuse lui mordit un peu la jambe puis cala. Par acquit de conscience, Chris Jones lui tira encore une balle en plein cœur.

Puis le silence retomba.

Aucun des deux gorilles n'osait regarder ce qui pendait dans la douche. Baigné de sang, Malko ressemblait à un cadavre. C'est lui qui leur cria :

— Détachez-moi !

Chris Jones bondit, écrasant des débris de cervelle, et s'arrêta. Impossible d'ôter les menottes. Ses mains tremblaient. Enfin, il parvint à dénouer la corde et Malko put sortir de la douche. En passant devant la glace, il se fit peur. On aurait dit qu'il avait trempé dans un bain de sang. Son odeur fade se mélangeait à celle, âcre, de la cordite.

Les murs étaient criblés de trous, des éclats de plâtre avaient sauté partout. Pendant quelques secondes, on n'entendit que les claquements secs des armes qu'on rechargeait. Malko titubait, groggy. Impossible de prendre une douche, avec les restes du journaliste sur le sol. C'était atroce.

Encadré de Chris et de Milton, il regagna la première pièce.

— C'est lui qui doit avoir la clef des menottes, dit-il en désignant le grand Noir encore allongé sur Lorena.

Milton Brabeck fouilla ses poches, les trouva et défit les menottes. Tous étaient hagards. Malko récupéra son Beretta 92 et jeta un coup d'œil aux deux cadavres sur le lit. Ces deux-là étaient directement passés du paradis à l'enfer...

Milton Brabeck regarda les chaussures de Chris Jones qui laissaient des traces grisâtres sur le sol et ricana nerveusement.

— Dis donc, tu as autant de cervelle à la semelle de tes chaussures que dans ton crâne.

— Où est Ralph ? demanda Chris Jones.

Malko essuya le sang de son visage.

— C'est ce qu'il va falloir trouver. Espérons que « Early Bird » ne

nous a pas faussé compagnie.

Karen Nichols sursauta en entendant l'écho assourdi de nombreux coups de feu. Une vraie bataille rangée. Cela venait de *Concrete Jungle*. Son premier réflexe fut de tourner son regard vers la Chevrolet. « Early Bird » semblait aussi surpris qu'elle. Rien ne se passa pendant quelques instants, puis elle le vit coller un portable à son oreille. À côté d'elle, Knolly Vascranil regardait fixement son portable qui n'arrivait pas à accrocher celui de Chris Jones.

Le silence était retombé. On n'entendait plus non plus la radio qui inondait le quartier de reggae.

La détective empoigna son micro, appela ses hommes.

— Où êtes-vous ? Je vous ai demandé de venir me rejoindre.

S'aventurer toute seule dans *Concrete Jungle* en ce moment, c'était du suicide...

Au moment où elle coupait son micro, la Chevrolet démarra dans un hurlement de pneus et un rugissement de moteur. Les portières se refermèrent alors qu'elle roulait déjà. Elle fit demi-tour, coupant la circulation pour filer sur Spanish Town Road, en direction de l'est. Karen Nichols hésita. Elle choisit de porter secours à Malko, et empoigna de nouveau son micro.

— Appel à toutes les voitures. Une Chevrolet blanche avec quatre hommes armés se dirige vers l'est. Interceptez-la.

— Dépêchons-nous ! supplia Knolly Vascranil.

Une voiture de police surgit. Ils y montèrent. Karen Nichols dit au policier qui conduisait d'enclencher sa sirène et ils pénétrèrent dans les allées de *Concrete Jungle*, pour stopper devant la barre 32.

Personne. Un calme irréel. Plus de musique, pas un signe de vie dans ces barres de béton grisâtres, toutes semblables et hostiles. Le poulx à 150, Karen Nichols sortit de sa voiture avec Knolly Vascranil et observa les façades, impuissante et frustrée. Une voix jaillit du micro de la voiture de police :

— Nous poursuivons la Chevrolet blanche qui a forcé un *road block*. Ils vont vers South Side.

Soudain, ils aperçurent un homme penché à l'une des fenêtres du troisième étage qui leur faisait signe.

C'était Chris Jones.

En un clin d'œil, ils se précipitèrent dans l'escalier.

Le gorille les attendait devant la porte défoncée de l'appartement 326.

— Vous avez retrouvé Ralph Cromwell ? interrogea Knolly Vascranil.

- Non. Ça a merdé, fit sobrement l'Américain.
- Où est Malko ? demanda anxieusement Karen Nichols.
- Il est OK.
- Et Glenroy ?
- Il n'est pas OK.

En entrant dans l'appartement du troisième, Karen Nichols s'immobilisa. Les murs criblés d'impacts, les corps sur le lit, dans un bain de sang, le Noir étalé au beau milieu de la pièce, l'odeur... Malko surgit de la salle de bains, torse nu mais à peu près débarrassé du sang qui avait giclé sur son visage.

La détective et Knolly Vascranil pénétrèrent dans la salle de bains du massacre. L'Américain ne put retenir un cri de stupeur horrifiée. Le spectacle était insoutenable. Il revint vers Malko, à qui Chris Jones prêtait sa veste. Son teint était gris, sa lèvre tremblait. Même Karen Nichols, qui en vu d'autres, semblait prête à vomir.

Knolly Vascranil balbutia :

— Et Ralph. Il est...

— On n'en sait rien, avoua Malko. En tout cas, il n'était pas ici. C'était un piège pour nous assassiner, Glenroy et moi. Où est « Early Bird » ? Vous l'avez laissé filer ?

— Non, protesta Karen Nichols. Mes hommes sont à ses trousses. Il ne peut pas aller loin.

Ils fouillèrent rapidement l'appartement, sans rien trouver d'intéressant. Ce n'était qu'une fabrique de crack. Dans la cuisine, il y avait tout un matériel et des bonbonnes de produits chimiques.

Ils redescendirent. Malko avait l'impression d'être passé dans une essoreuse. Son pantalon raide de sang le gênait pour marcher. Il aurait toute sa vie le ronflement de la tronçonneuse dans les oreilles et la vision de la scie entamant la cuisse du malheureux journaliste. Il était tombé chez des fous sanguinaires... La radio grésillait lorsqu'ils atteignirent la voiture. Le chauffeur cria à Karen Nichols :

— Ils se sont fait piquer dans South Side !

— On y va ! lança la détective.

— Attendez ! corrigea le chauffeur. Ils se sont fait piquer par les hommes du *Renker's posse*, « King Chubby » et sa bande. Ils ont crevé et leur voiture s'est retournée en face du General Penitentiary...

— *My God !* Ils vont les massacrer ! s'exclama Karen Nichols.

— Filons là-bas, suggéra Malko.

Tant pis pour son pantalon imbibé de sang et la veste trop grande de Chris Jones portée à même la peau... Il sauta dans la voiture de police, tandis que Knolly Vascranil remontait *uptown* avec la Lincoln.

Deux voitures de police avaient pris position aux extrémités de Potter's Row, où se trouvait le *Baltimore Pub*, QG de « King Chubby ». Policiers et *tribal gunmen* se faisaient face, l'air mauvais. Le chef du détachement s'approcha de Karen Nichols.

— Ils nous interdisent d'avancer. Ils disent que ces hommes sont à eux... Ils nous les donneront quand ils auront réglé leurs comptes.

— J'y vais, fit Malko.

Il sortit de la voiture et se dirigea seul vers la rue étroite et barricadée. Une poignée de *tribal gunmen* veillait derrière des fûts remplis de sable. Armés. Malko reconnut l'un d'eux, qu'il avait vu lors de sa première visite au *Baltimore Pub*, et fonça sur lui.

— Je veux voir « King Chubby ».

Le Rasta lui jeta un regard étonné, vaguement admiratif.

— J'espère que c'est le sang de tes ennemis, *mon*...

Le *Baltimore Pub* était vide, à part la barmaid. Le *tribal gunman* poussa une porte donnant dans une pièce sombre, envahie par la fumée de la *ganja*. Plusieurs hommes en entouraient un, allongé par terre, le dos au mur, le visage maculé de sang, comme sa belle chemise où le portrait du Négus semblait maintenant peint en rouge. « Early Bird » avait piteuse allure, les yeux déjà vitreux, les lèvres pincées, le teint grisâtre.

À chaque respiration, un affreux gargouillis sortait d'une blessure à la poitrine.

— Où est « King Chubby » ? demanda Malko.

— Il téléphone dans la cour.

Malko poussa la porte de la cour. Le « Don » du *Renker's posse*, coiffé de son énorme casquette de cuir marron, faisait les cent pas, un portable à l'oreille. Il fit signe à Malko d'attendre. Au même moment, un hurlement atroce jaillit de la pièce que Malko venait de quitter.

Il se précipita, juste pour voir « Early Bird » vomir un hurlement dans un flot de sang. Un des *tribal gunmen*, accroupi près de lui, avait enfoncé une tige d'acier dans sa blessure et touillait, comme un cuisinier prépare une sauce... « Early Bird » s'immobilisa, les yeux hors de la tête, vomissant du sang, et Malko crut qu'il venait de mourir.

L'assistance se tordait de rire.

Malko saisit le tortionnaire par l'épaule et le fit tomber en arrière. La tige ensanglantée ressortit de la large plaie.

— Stop !

Un grand silence se fit. Un homme, même Blanc, ne pouvait être vraiment mauvais si c'était un ami de « King Chubby », et s'il était couvert de sang. Malko s'accroupit près du blessé et aussitôt, l'homme qu'il avait bousculé lui tendit obligeamment sa tige de fer, croyant que Malko voulait simplement sa part de torture...

Malko prit le pouls d'« Early Bird ». Imperceptible.

Il allait mourir si on ne faisait rien. Il se releva. « King Chubby » revenait.

— Cessez de le torturer, lui dit Malko. Cet homme nous a attirés dans un guet-apens, mais il sait où se trouve Ralph Cromwell. Il faut qu'il parle.

— OK, grommela le « Don ». Faites-le parler.

Pour lui, il n'y avait qu'une méthode : la torture. Malko s'accroupit à côté de « Early Bird » et se pencha à son oreille.

— « Early Bird », vous me reconnaissez ?

Le *tribal gunman* ouvrit des yeux vitreux et son regard se posa sur Malko. À chaque respiration, une mousse rosâtre sortait de ses lèvres. Il avait une balle dans le poumon. Il bredouilla quelques mots inintelligibles et inclina la tête. Le voisin de Malko traduisit :

— Il veut un « spliff »...

Quelqu'un en alluma un et le tendit à Malko, qui le plaça entre les lèvres de « Early Bird ». Aussitôt, ce dernier aspira avidement la fumée et en recracha une partie, mêlée à un brouillard sanglant qui tâcha la veste de Chris Jones. Pourtant, il continua à téter son « spliff ». Une anesthésie comme une autre. Mais il pouvait s'arrêter de respirer à chaque seconde...

Malko se pencha à nouveau sur lui.

— Où est Ralph Cromwell ?

« Early Bird » tourna vers lui un regard torve mais plein de haine.

— *Fuck you, fucking Whitie !* (78)

Il referma les yeux, tirant sur son « spliff ». Écartant Malko, l'homme à la tige de fer reprit son manège, avec un rictus sadique. La tige s'enfonça de dix centimètres dans la poitrine du blessé. « Early Bird » hurla.

« King Chubby » tira Malko en arrière.

— Je vais appeler deux *bredda* bien bourrés de crack et ils vont s'amuser avec un bon moment. Ensuite, on ira le balancer dans un dépôt d'ordures. J'espère qu'elles ne se plaindront pas...

Un nouveau glapissement jaillit derrière eux.

— *Whitie ! Eh, Whitie !*

Malko revint près de « Early Bird » qui lui saisit le poignet.

— *Please, help me !* gémit-il. *Fuckin's broddas go a kill me.* (79)

Il revenait à de meilleurs sentiments. Malko en profita.

— Si vous coopérez, je vous sors d'ici. OK ?

— OK, fit faiblement « Early Bird », soufflant toujours sa mousse de sang.

— Ralph Cromwell est mort ?

— Non.

— Pourquoi avoir monté ce guet-apens ?

— C'est l'« Ayatollah ». Il voulait vous donner une leçon.

Dudley Karr, le trafiquant de cocaïne visé par la DEA...

— Zack n'était pas au courant ?

— Si.

Il eut une quinte de toux, le « spliff » glissa de ses doigts et tomba par terre. Il n'était plus temps de tergiverser.

Malko secoua un peu le blessé qui reprit connaissance et rouvrit les yeux.

— « Early Bird », dès que vous m'aurez dit où est Ralph Cromwell, je vous sors d'ici. Mais faites vite, vous êtes en train de mourir.

— *Mon*, je sens mon sang qui pisse à l'intérieur. Emmenez-moi à l'hôpital.

— Où est Ralph Cromwell ?

Sans s'en rendre compte, il avait crié. Les membres du « posse » assistait à la scène sans intervenir.

— L'adresse, répéta Malko. Dès qu'on l'a, je vous sors d'ici.

« Early Bird » ne put répondre, secoué par une quinte de toux. Son teint était gris. Il était à l'agonie. Malko, s'il s'était écouté, l'aurait emmené. Mais une fois sauvé, « Early Bird » oublierait ses promesses. Il insista encore.

— « Early Bird », c'est votre dernière chance. Si vous attendez trop, personne ne pourra vous sauver. *Personne*.

Le Noir chercha son regard. Malko y vit une envie désespérée de vivre. Comme un condamné à mort sur la chaise électrique. Dans ces moments-là, on ne voit que l'instant présent.

— *Mon*, commença-t-il, il est...

De nouveau, il dut s'interrompre, crachant du sang. Il y eut un brouhaha derrière eux. Malko se retourna. La porte venait de s'ouvrir sur un Noir énorme, les deux mains dans les poches d'un blouson de soie noire. Ses grosses lèvres étaient retroussées en un sourire sauvage. Il devait mesurer un mètre quatre-vingt-quinze et peser cent trente kilos. Une bête. Le silence se fit et il s'approcha, jusqu'à « Early Bird ».

— *Fuckin motherfucker*, lança-t-il d'une voix de basse. C'est Dieu qui t'envoie. Tu crois à la Bible, *bredda* ?

« Early Bird » resta muet. Le nouveau venu enchaîna, avec le ton solennel d'un prédicateur anglican :

— La Bible dit : « Celui qui tue son Frère encourra la colère de Dieu. » *Repent, bredda !*

« Early Bird » le regardait d'un air ahuri. Malko ne comprenait pas où cette tirade menait. En plus, avec le patois, il saisissait un mot sur trois. Soudain, le nouveau venu plongea la main dans son blouson, la ressortit tenant un revolver à canon court qui semblait minuscule entre ses gros doigts. Il tendit le bras et, l'extrémité du canon à cinquante centimètres du visage de « Early Bird », pressa la détente.

Malko n'eut matériellement pas le temps de s'interposer. Les six coups du barillet défilèrent en quelques secondes. Quand le grand Noir rabassa le bras, le visage d'« Early Bird » n'était plus qu'une bouillie sanglante.

— Vous êtes fou ! cria Malko. Il allait parler.

Le meurtrier le toisa avec mépris.

— *Mon, ce motherfucker* a tué mon frère. Il l'a étranglé en se marrant. Maintenant, la justice de Dieu est passée.

— Amen ! firent plusieurs voix en sourdine.

Chez les Rastas, on mélangeait allègrement sexe, piété et *ganja*, et le ghetto fourmillait d'églises de toutes les confessions.

Malko demeura muet, enrageant intérieurement.

C'était comme si une force mauvaise l'empêchait de sauver Ralph Cromwell. Il était sûr que « Early Bird » allait dire où se trouvait l'agent de la CIA. Mort, « Early Bird » n'intéressait plus personne. Les gens se dispersèrent, regagnant le bar. Malko s'éloigna comme un automate. Le sang séché rendait son pantalon raide comme de l'amidon.

Karen Nichols vint au-devant de lui.

— Vous l'avez vu ?

— Oui, dit Malko.

Il lui raconta ce qui s'était passé et elle hocha la tête.

— Si vous vous étiez interposé, il *vous* aurait tué.

Chris Jones et Milton Brabeck, encore choqués, regardaient les maisons démolies, les Noirs hostiles.

— Qu'est-ce qu'on fait ? demandèrent-ils.

— D'abord, je prends une douche, dit Malko, au bord du découragement.

Il avait été si près du but ! Et si près de la mort.

Karen Nichols les raccompagna au *Pegasus*. Comme elle s'appêtait à repartir, Malko lui lança :

— Attendez-moi. Je prends une douche et je redescends. « Early Bird » m'a quand même donné une information capitale : Ralph Cromwell est vivant. Donc, tout n'est pas perdu.

— Que voulez-vous faire ?

— Trouver cette petite crapule de Kevin et le faire parler. C'est par son intermédiaire que ce guet-apens a été monté.

CHAPITRE XVIII

Avachi sur une chaise longue construite spécialement à ses mesures, les yeux protégés par des lunettes noires, son portable en équilibre sur sa bedaine, entre les pans de son peignoir en soie Versace largement ouvert, la tête calée sur un coussin de soie assorti à son peignoir, Dudley Karr se demandait ce qu'il y avait de plus agréable : la caresse du soleil sur son corps nu ou celle de la bouche de Crystal sur son sexe. Installée sur un coussin entre ses énormes cuisses, elle s'affairait à sa tâche habituelle : extirper quelques larmes de plaisir à son pachydermique amante. Aujourd'hui, c'était une tâche particulièrement ardue : de toute évidence, il avait l'esprit ailleurs, couvant son portable des yeux comme une jeune vierge de douze ans.

Elle laissa glisser hors de sa bouche la grosse nouille molle qui s'obstinait à ne pas durcir et se mit à la rouler entre ses doigts comme une quenelle. Dudley Karr en couina de plaisir.

— Yeah, baby, yeah !

Le portable se mit alors à sonner. Fébrilement, Dudley Karr l'ouvrit et répondit. Il ne dit pas un mot, écouta, grogna quelque chose, referma le portable, souffla profondément. Puis il prit son verre de jus de mangue et le projeta à toute volée sur le mur immaculé de la villa.

Le verre se fracassa et le jus de mangue laissa une traînée jaunâtre sur le mur blanc. Crystal sauta sur ses pieds, furieuse.

— Mon mur ! T'es fou ou quoi !

C'est elle qui avait décoré l'énorme villa, dépensant un argent fou chez les plus grands décorateurs de Miami, entassant les plus beaux meubles du décorateur Claude Dalle, une orgie de dorures et de Versace, comme dans les magazines. Dressée sur ses mules, uniquement vêtue d'un mini-short lui couvrant le tiers des fesses, la poitrine à l'air, Crystal en colère aurait fait fantasmer le plus blasé des hommes.

Mais Dudley Karr était plongé dans une fureur trop noire pour y faire attention. Il s'arracha de sa chaise longue comme un hippopotame s'extraît de sa bauge et marcha sur Crystal, la coinçant avec son énorme ventre contre le mur maculé. Les yeux injectés de sang, il la prit à la gorge et gronda :

— Ferme ta gueule, sis, ou je te tue.

Crystal avala sa salive, terrorisée. Dans la bouche de l'« Ayatollah », ce n'était pas une menace en l'air... Dudley Karr avait un nombre incalculable de meurtres à son actif. Depuis l'âge de seize ans, il tuait comme il respirait. L'exécution sauvage de Petrina Powell avait démontré, une fois de plus, que même les liens personnels ne

l'arrêtaient pas.

Il desserra un peu son étreinte et Crystal balbutia :

— Qu'est-ce qu'il y a ? On t'a volé de l'argent ?

Elle ne voyait que ça pour le mettre ainsi hors de lui.

— Non, fit sombrement Dudley Karr. Ce *motherfucker* de Zack a merdé quelque chose.

Crystal se fit câline, frottant ses seins pointus contre le peignoir de soie, puis glissant ses doigts sous le gros ventre.

— T'es le plus fort ! murmura-t-elle. T'as qu'à faire comme avec cette salope de Petrina.

Pour conjurer tout nouvel accès de colère, elle se laissa glisser et enfourna le membre flasque dans sa bouche, levant vers son amant un regard soumis et lascif.

Elle connaissait ses goûts : il adorait qu'elle le prenne dans sa bouche à genoux, comme une esclave.

Pourtant, la fureur de Dudley Karr ne s'apaisait pas.

Zack « the High-Priest » avait raté une opération pourtant simple. Le choc aurait été terrible pour les Américains...

Dudley Karr ne supportait pas l'échec. Si Zack avait été là, il l'aurait féroce­ment puni sur-le-champ...

Il tourna sa colère rentrée contre Crystal. Brutale­ment, sa docilité l'exaspéra, bien qu'elle soit parvenue rapidement à un résultat très honorable. Il fallait qu'il fasse sentir son pouvoir à quel­qu'un.

La saisissant par la nuque, il la releva et l'entraîna jusqu'à la grande table de marbre de Carrare achetée elle aussi à prix d'or chez Claude Dalle à Miami, et qui servait à ses réceptions. Lui écrasant la poitrine contre la pierre en soufflant comme un phoque, il arracha le short, découvrant la croupe cambrée. Sans un mot, il prit son sexe enfin raide, le posa sur l'anneau foncé de Crystal, l'enfonça de quelques millimètres afin d'être certain de bien se trouver dans l'axe et poussa de tout le poids de ses cent quarante kilos, violant ses reins avec une brutalité inouïe.

Pourtant habituée aux caprices sexuels de son Seigneur et Maître, Crystal poussa un glapissement de douleur.

— Tu aimes ça, hein ! grommela Dudley Karr.

Il avait l'impression de sodomiser Zack et cela doublait son plaisir. De toutes ses forces, il poussa encore, accomplit quelques aller-retour et jouit avec un grognement satisfait. Encore fiché en elle, il ordonna à Crystal :

— Tu vas descendre dans le ghetto et trouver Zack.

Pendant qu'il la sodomisait, il avait résolu son problème. Régler le différend qui l'opposait à la DEA et ne pas laisser l'échec de Zack « the High-Priest » impuni. Ses subordonnés devaient être dévoués et efficaces.

Sinon, il s'en débarrassait. La loi du ghetto était féroce, on ne demeurait pas longtemps le chef si on l'oubliait.

Il se retira avec une grimace de satisfaction. Décidément, Crystal lui donnait bien des satisfactions. La jeune femme se retourna avec un sourire salace et soupira.

— Tu m'as bien défoncée...

Dudley Karr ignorait évidemment qu'elle s'entraînait de temps à autre avec « Big Uzi », ce qui relativisait sa soumission. Elle remit son short et fila se changer dans la villa. À peine fut-elle partie que Dudley Karr appela sur son portable son « protecteur » politique au PNP, pour l'inviter à dîner au *Jade Garden*. Ce qu'il avait à lui demander ne pouvait être dit au téléphone.

* *

*

Ralph Cromwell ne comprenait plus. L'espoir formidable qui l'avait soutenu depuis que son geôlier lui avait amené le portable avec lequel il avait enfin pu communiquer avec l'extérieur était en train de s'effiloche. À cela, s'ajoutaient la faim et la soif : personne n'était venu le voir depuis la veille. Attaché sur son lit, il était impuissant et la douleur de sa jambe se réveillait. Il avait beau écouter, aucun son ne lui parvenait de l'extérieur.

Comme s'il était déjà dans sa tombe... Soudain, il entendit du bruit, puis des cliquetis métalliques : la porte devait être fermée de l'extérieur avec un cadenas. Deux Noirs surgirent. L'un d'eux lui tendit son plat métallique avec du riz et une bouteille de Red Stripe déjà ouverte. Il lui détacha les mains et le regarda manger. Ralph Cromwell se dépêcha : cette fois, on allait sûrement le libérer. Le second homme confirma ses espoirs.

— *We movin', mon. No fool play !* [\(80\)](#)

— OK, OK, répondit Ralph.

On lui détacha les jambes et on le mit debout. Dès qu'il était en position verticale, la douleur de sa jambe blessée se réveillait horriblement. Si ses geôliers ne l'avaient pas soutenu, il serait tombé. Soutenu par eux, il suivit un couloir sombre qui sentait l'urine et la saleté, en se gardant de poser la moindre question. Son cœur battait follement. Cette fois, il touchait à la fin de son cauchemar.

La capuche noire qu'on lui enfila brutalement par-derrière lui fit l'effet d'une douche glacée.

La voix d'un des deux hommes le rassura partiellement.

— *No sweat, mon !* [\(81\)](#)

Il fit encore quelques pas, puis on le poussa dans une voiture. Le trajet fut bref, on le poussa dans un bâtiment et on lui ôta sa cagoule.

Le décor était si semblable au précédent qu'il eut l'impression de ne pas avoir bougé. Il se trouvait dans une cellule de béton nu identique à celle qu'il venait de quitter. De nouveau, on l'attacha sur un sommier métallique et ses geôliers s'en allèrent, sans un mot.

Pourquoi avait-il été transféré ?

Il essaya de s'accrocher encore à l'espoir, se disant que les libérations d'otages sont toujours compliquées. Il devait y avoir un contretemps, mais tout allait sûrement s'arranger...

* *

*

La Lincoln où se trouvaient Malko, les deux gorilles et Karen Nichols s'arrêta en face du cimetière de voitures, suivie d'une voiture avec quatre policiers en civil du Narcotic Office. La détective fonda sur le chef de chantier. Le dialogue fut bref. Elle se retourna vers Malko.

— Kevin n'est pas venu travailler ce matin.

— On va chez lui.

Ils repartirent. Le soleil commençait à baisser et le ghetto était plein d'animation. Malko avait encore, collé à ses prunelles, le spectacle d'horreur de l'appartement de *Concrete Jungle* qui méritait bien son nom. Le teuf-teuf de la tronçonneuse résonnait encore à ses oreilles comme un glas atroce, mêlé aux hurlements désespérés de Glenroy.

Quand ils s'arrêtèrent en face de la maison où habitait Kevin, des gosses s'égaillèrent et les adultes prirent prudemment du champ. Karen Nichols et Malko pénétrèrent dans la menuiserie où une radio jouait à tue-tête. Karen Nichols la coupa et interrogea le menuisier.

Kevin habitait au second. L'escalier branlant était noir de saleté, les marches prêtes à s'écrouler. La détective frappa aux trois portes et attendit, son Ruger au poing. Une grosse Noire entrebâilla une porte, aussitôt Karen Nichols la happa. Malko ne put suivre le dialogue en patois. Karen se retourna.

— C'est la mère de Kevin. Elle ne l'a pas vu depuis hier. Elle prétend que son patron l'a envoyé chercher une voiture à Negril...

— On va au *Pink Buckett*, dit Malko.

Cinq minutes plus tard, ils étaient au « rum-shop ». Une Noire très maigre, le crâne hérissé de dreadlocks, était en train d'en chasser, à coups de bouteilles vides, une bande de gamins. Elle regarda les Blancs d'un air mauvais. Karen Nichols n'y alla pas par quatre chemins. Sortant son Ruger, elle le planta dans le cou de la barmaid.

— Où est Mallica ?

L'autre roula des yeux blancs, balbutia quelques mots incompréhensibles. À l'extérieur, un cercle de curieux était en train de

s'agglutiner. Chris et Milton leur firent face, prêts à tout.

— Je ne sais pas. Elle ne travaille pas, finit par dire la fille.

Malko, mu par une rage froide, souleva le panneau du comptoir et passa de l'autre côté. Il y avait une demi-douzaine d'étagères avec des alignements de bouteilles de rhum et de différents alcools.

D'un revers de main, il balaya la première rangée dont les bouteilles allèrent se briser à terre.

La barmaid hurla.

Il continua avec la seconde rangée. Une épouvantable odeur de rhum envahit le petit local. Il s'apprêtait à faire de même avec la troisième rangée, lorsque la barmaid s'écria :

— Elle bosse au *Palais Royale* ce soir ! *Motherfuckers* !

Elle donnait des coups de pied à Karen Nichols et bavait de rage. La détective remit son Ruger dans sa ceinture, fit pivoter la barmaid, lui passa les menottes en un temps record, mains attachées dans le dos, et la poussa hors du *Pink Buckett*, jetant à la foule des badauds :

— Vous pouvez vous servir, aujourd'hui, c'est gratuit !

Les glapissements de la barmaid ne cessèrent qu'avec la fermeture des portières de la Lincoln. Déjà, les badauds se ruaient à l'assaut du *Pink Buckett*.

— On va la boucler jusqu'à demain, commenta Karen Nichols. Qu'elle ne prévienne pas Mallica.

Le *Palais Royale* ouvrait vers huit heures, ils avaient encore quatre heures à patienter. Pour un résultat douteux.

* *

*

Zack « the High-Priest » leva son regard froid et inexpressif sur Crystal plantée devant lui. Pour descendre dans le ghetto, elle avait mis un T-shirt noir, un jean assorti avec une ceinture dorée et un béret.

— Dis à ton « *sugar daddy* » que je vais faire ce qu'il demande, laissa-t-il tomber. Et que tout va bien...

Crystal regarda autour d'elle.

— Il est pas là, « Big Uzi » ?

Elle se serait bien détendue un peu. Le garde du corps de Zack adorait cette petite salope pleine de vice et bandante à souhait. À sa place, il y avait un Rasta inconnu de Crystal, une Kalach en travers des genoux.

— Non, il est pas là, répliqua le « Don » du *Spangler's posse*. Si tu veux le voir, faut venir demain à May Pen.

Il se remit à tirer sur sa pipe à eau. Les dernières heures avaient été dures. Avec « Big Uzi », « Blinds », « Wide-Eyed » Zinky, Crat et

surtout « Early Bird », il avait perdu les meilleurs *tribal gunmen* de son « posse ». Il fallait dare-dare en recruter d'autres, sinon il ne ferait pas long feu. Il ne s'expliquait pas comment son piège n'avait pas fonctionné. Tout avait pourtant été parfaitement mis au point... Comme tous les protagonistes se trouvaient à présent dans des cercueils, il ne risquait pas de connaître la réponse.

Dès que Crystal eut tourné les talons, il héla un des *tribal gunmen* qui traînaient dans sa nouvelle planque.

— Va me chercher « Kookie ».

« Kookie » était le gérant de ses stocks de cocaïne, dont il n'avait jamais un gramme sur lui.

* *

*

Un silence pesant régnait dans la Lincoln garée à une vingtaine de mètres de l'entrée du *Palais Royal*. Il était huit heures et les néons du go-go bar clignotaient déjà, mais il n'y avait presque pas de clients. Trop tôt. Malko trépignait intérieurement. Mallica était leur dernière chance de remonter la piste jusqu'à Ralph Cromwell. Le ghetto était un marécage sans fond où un homme comme Zack pouvait se terrer pendant des mois. Si Kevin avait quitté la ville, il ne restait que Mallica. Malgré le choc psychologique d'avoir frôlé une mort atroce, Malko continuait à courir comme un canard sans tête, tiré par la volonté inflexible de sauver Ralph Cromwell, si celui-ci était encore vivant. Car le guet-apens de *Concrete Jungle* ne signifiait rien. L'ex-agent de la CIA pouvait avoir été tué juste après avoir parlé dans le portable. De toute façon, Zack n'avait pas l'intention de le rendre, lors du rendez-vous.

Karen, à côté de Malko, fumait un « spliff » en silence.

Ils échangèrent un regard éloquent et Malko s'arracha un sourire.

— Courage, dit-il, encore un effort, ensuite on se détend.

Il avait hâte de faire un break, d'oublier toute cette horreur pendant quelques heures.

— Allez, on y va, fit-il.

Ils sortirent tous les quatre de la voiture. À l'entrée du *Palais Royale*, le préposé jeta un coup d'œil intrigué à Karen, mais ne dit rien. On ne voyait pas beaucoup de clientes, surtout avec le crâne rasé. À l'intérieur, les néons clignotaient, l'odeur de la *ganja* prenait à la gorge, la musique agressait les tympanes et une douzaine de filles se démenaient sur le podium violemment illuminé.

Les deux gorilles s'immobilisèrent, médusés.

— C'est l'élection de Miss sida ou quoi ? demanda Milton Brabeck.

Une fille sortit de l'ombre et vint s'enrouler autour de lui. Il recula

d'un bond, tétanisé.

— Tu crois qu'on peut attraper le sida comme ça ? demanda-t-il à Chris Jones.

— Sûrement, fit ce dernier. T'as qu'à leur tirer dans les pieds pour qu'elles s'approchent pas.

Malko était déjà en train de faire le tour de la salle.

Mallica n'était nulle part, et pas non plus sur le podium. Comme il y avait encore de la place au bar, Malko et Karen s'y accoudèrent.

— C'est bidon, grommela la détective.

Elle n'avait pas fini sa phrase que Mallica surgit de derrière une tenture, vêtue d'un body en dentelle rouge vif. Malko et elle se virent en même temps. Elle fit demi-tour, replongeant d'où elle venait, mais Malko la rattrapa de justesse et la tira dans la salle. Aussitôt, elle se mit à pousser des glapissements qui couvrirent la musique, hurlant à l'aide en patois, donnant des coups de pied, se débattant comme une furie. Le barman surgit, une batte de base-ball à la main.

Il trouva devant lui un Chris Jones souriant.

— *Take it easy !*(82) fit gentiment le « gorille ».

Comme son conseil était appuyé par le canon du 357 Magnum, le barman se contenta de maugréer en reculant.

Milton Brabeck avait déjà attrapé Mallica à bras-le-corps et l'emmenait, calée sur sa hanche. Avec le même sourire rassurant, Chris lança au barman :

— D'ailleurs, on s'en va. On a fini.

Personne ne s'opposa à leur sortie. Pourtant, Mallica hurlait comme une sirène. Milton Brabeck la remit debout et lui appuya discrètement sur les carotides, lui faisant perdre instantanément connaissance. Elle ne reprit ses esprits que dans la Lincoln qui roulait vers le *Pegasus*.

— Où est Kevin ? demanda Malko.

Mallica demeura muette. Il insista :

— Lui et vous avez tenté de nous faire assassiner. Vous avez entendu parler du massacre de *Concrete Jungle*, ce matin ?

Butée, elle consentit à marmonner :

— Je savais pas. On servait seulement d'intermédiaires. Faut demander à « Fat Cat » Glenroy.

— Il a été découpé à la tronçonneuse, dit Malko. Comme j'ai failli l'être. Un genre de tête-à-tête qu'on n'oublie pas. Alors, où est Zack ?

— Je sais pas.

— Où est Kevin ?

— Je sais pas.

Karen Nichols intervint brutalement dans la conversation, en patois, d'un ton menaçant. Malko vit Mallica se liquéfier.

— Qu'est-ce que vous lui avez dit ?

— Que si elle ne parlait pas, je la bouclais pour complicité de

meurtre. Que je la mettais dans une cellule pleine de mecs qui n'ont pas baisé depuis des semaines. Après ça, elle aura la chatte comme un entonnoir...

C'était ce qu'on appelle du franc-parler. Pour faire bon poids, Karen Nichols allongea une paire de gifles retentissante à Mallica, dont la tête heurta la portière et qui recommença à couiner.

— Alors ? gronda Karen Nichols, la main levée.

Mallica leva sur elle un regard haineux. Son maquillage avait coulé et elle ressemblait à un clown en fin de représentation.

— *Bitch !* (83) lança-t-elle. Je sais pas où il est, Kevin. Mais demain, il sera à l'enterrement de « Early Bird », *fi'sure !* Mais si tu te pointes à May Pen, ils t'arracheront les seins et les yeux !

Sur le cercueil de « Early Bird », ses amis avaient déposé une couronne de fleurs en forme de fusil d'assaut M 16. Le prêtre bénit l'ensemble, que les fossoyeurs commencèrent à descendre lentement dans la tombe, avec respect. Derrière la famille, Zack « the High-Priest » était encadré de plusieurs *tribal gunmen*, visiblement armés. Pourtant, il n'y avait là que des sympathisants du PNP. Si les membres du *Renker's posse* s'étaient montrés, la cérémonie se serait transformée en bataille rangée...

Devant la tombe encore ouverte, Jim Patterson, le leader du PNP, prit un haut-parleur et prononça une courte et vibrante allocution.

— Jim Mitchell, que beaucoup connaissaient sous le nom de « Early Bird », a fait beaucoup de bien à cette communauté. Certes, il n'a pas toujours suivi strictement la loi, mais tous ceux qu'il a aidés et protégés se souviendront de lui.

— « *Early Bird* » *can dead ! Have life forever !* (84) hurla une voix dans l'assistance.

— *Holy shit !* C'est ce petit salopard de Kevin, souffla Chris Jones à l'oreille de Malko.

Celui-ci, les deux gorilles et Karen Nichols se tenaient en retrait de la cérémonie, à quelques rangées de tombes des centaines de personnes qui accompagnaient « Early Bird » à sa dernière demeure. Ils avaient suivi la cérémonie dans la grande église méthodiste de Parade, puis le long convoi jusqu'à l'immense cimetière de May Pen. Le soleil était à la verticale et il faisait facilement 30 degrés. Karen Nichols se pencha vers Malko.

— On ne peut rien faire ici. Ils sont trop nombreux. Une vingtaine de policiers étaient disposés autour du cimetière, mais il y avait une bonne centaine de *tribal gunmen*, tous armés.

— Attendons, conclut Malko.

Il avait mal et peu dormi. Après l'aveu de Mallica, ils avaient conduit celle-ci au siège du Narcotic Office, où on l'avait bouclée dans une cellule individuelle.

Malko, revenu au *Pegasus*, s'était d'abord écroulé comme une masse pour se réveiller à deux heures du matin et ne pas se rendormir. Tout repassait dans sa tête : la tronçonneuse, Petrina Powell et surtout Ralph Cromwell.

Il voulait s'accrocher à l'espoir ténu qui demeurait encore. Depuis que Chris Jones avait repéré Kevin, il ne le quittait pas des yeux. Le jeune homme avait troqué son maillot de corps à mailles jaune pour un T-shirt blanc et son jean ne semblait pas avoir de trous. Il se tenait

non loin de Zack « the High-Priest », sans sa casquette. C'était la fin de la cérémonie. Les gens commençaient à se disperser. Seuls demeuraient autour de la tombe fraîche les intimes et les membres du *Spangler's posse*. Malko se tourna vers Karen Nichols.

— Je ne veux pas le laisser échapper. Tant pis pour les dégâts.

La détective regarda autour d'elle.

— Très bien. Allons-y, mais cela risque d'être *très* violent.

Elle tira une radio de sa ceinture et y murmura quelques mots, prévenant les policiers qui assuraient sa protection. Malko, encadré de Chris Jones et Milton Brabeck, se dirigea vers le groupe où se tenaient Kevin et Zack « the High-Priest ». Plusieurs *tribal gunmen* se retournèrent, le visage hostile, et leur firent face. On se serait cru dans un western... Malko et les deux gorilles parcoururent une trentaine de mètres sans que rien ne se passe.

Il y eut des murmures, les *tribal gunmen* s'écartèrent les uns des autres, prêts à ouvrir le feu.

— Je crois qu'il vaut mieux tirer les premiers, fit calmement Chris Jones.

Engoncés dans leurs gilets pare-balles, les deux gorilles étaient assez impressionnants. Soudain, Karen Nichols, qui marchait un peu en retrait, fit à voix basse.

— Arrêtez !

* *

*

Kevin venait de se détacher du groupe après un bref conciliabule avec Zack « the High-Priest » et marchait vers eux !

Parvenu à la hauteur de Malko, il s'arrêta et dit d'une voix mal assurée :

— *Mon*, j'ai un message de la part du « Don ».

Ce dernier avait commencé à s'éloigner dans la direction opposée, entouré de ses gardes du corps. Le reste du « posse » restait sur place, comme pour interdire toute progression à Malko et à ceux qui l'accompagnaient.

— Quel message ?

Le jeune homme se mit à parler en patois, s'adressant directement à Karen Nichols. Celle-ci, dès qu'il eut terminé, se tourna vers Malko.

— Il dit que Zack nous présente ses excuses pour ce qui est arrivé. Il prétend qu'il voulait vraiment vous rendre Ralph. Qu'il a été trahi par « Early Bird », qui a monté le guet-apens de *Concrete Jungle* pour venger son frère, tué par la DEA à Miami...

Malko fixait le jeune homme qui gardait les yeux obstinément rivés à une tombe, en face d'eux.

— Dans ce cas, où est Ralph ?

Kevin bredouilla une réponse en patois. Malko saisit le mot *water*.

— Il l'ont noyé ! s'exclama-t-il, horrifié.

— Non, non, précisa la détective. Il dit que Ralph serait enfermé dans un local de Water Street, après le croisement avec Duke Road. Dans Tel Aviv.

Malko réfréna sa joie. C'était trop beau.

— Il peut nous y amener ?

— Oui.

— Cet endroit est gardé ?

Bref échange en patois, traduit par Karen.

— Non, mais il y a un « rum-shop » en face avec des *tribal gunmen*. Le local sert à entreposer des armes et de la cocaïne.

— Vous y croyez ?

La détective hésita.

— C'est plausible. Je crois que Zack a eu peur en nous voyant ce matin. Il a cru qu'on venait pour lui. Il a perdu beaucoup d'hommes.

— On va le savoir très vite, conclut Malko. Allons-y.

Encadrant Kevin, muet comme une carpe, ils sortirent du cimetière, regagnèrent la Lincoln. Qu'allaient-ils découvrir ? Malko n'arrivait pas à croire qu'il finirait par retrouver Ralph Cromwell.

* *

*

— C'est là, indiqua Kevin d'une voix étranglée.

Il désignait la porte d'un petit bâtiment, en retrait de la rue, au milieu d'un terrain vague. Deux étages. Sur la façade, on distinguait des lettres à demi effacées : « Liquor Store ». Kevin chuchota quelques mots, aussitôt traduits par la détective.

— L'entrée est par-derrière. On descend dans un sous-sol. C'est là qu'il se trouverait.

Malko examina les alentours. En face du terrain vague, se trouvait un « rum-shop » avec une petite terrasse.

Deux Noirs y jouaient aux dominos.

— Kevin, vous venez avec moi. Chris aussi. Milton et Karen, surveillez ce « rum-shop ».

Ils sortirent tous ensemble de la Lincoln, se séparant aussitôt. Les deux joueurs de dominos ne levèrent pas la tête lorsqu'ils entrèrent dans le terrain vague et contournèrent le bâtiment. Malko s'arrêta devant une porte de fer fermée par une chaîne et un énorme cadenas.

— C'est là ? demanda Malko à Kevin.

— Yeah, *mon*.

— Ouvrez la porte, Chris.

Le gorille posa le canon de son 357 Magnum de biais sur le cadenas et pressa sur la détente. Lorsque la flamme orange se dissipa, il n'y avait plus de cadenas et un trou dans la porte. D'un coup de pied, Malko la repoussa, découvrant un bout de couloir et un escalier menant à un sous-sol. Il le dévala, Chris Jones sur ses talons. En bas, une seconde porte était également fermée par un cadenas. Cette fois, Chris n'eut besoin que d'un coup de crosse pour l'arracher, ouvrant ensuite la porte.

Malko balaya la pièce avec sa *Maglite* et en arrêta le faisceau sur un lit en fer. Il sentit son poulx grimper vertigineusement. Il y avait un homme allongé dessus. C'était bien un Blanc, barbu et émacié, les chevilles et les poignets immobilisés par des menottes.

Il avait retrouvé Ralph Cromwell. Au même moment, des coups de feu assourdis éclatèrent à l'extérieur.

* *

*

Une fraction de seconde après que Chris eut tiré dans le cadenas, les deux hommes assis devant le « rum-shop » sautèrent sur leurs pieds et plongèrent à l'intérieur. Milton Brabeck dégaina son Sig et, à titre préventif, ouvrit le feu sur la vitrine, afin de fixer les occupants à l'intérieur. Cela ne fut pas suffisant. Trois Rastas se ruèrent dehors, armés de Kalach et de fusils à pompe.

— Stop ! hurla Milton Brabeck en tirant au-dessus de leurs têtes une nouvelle rafale.

Karen Nichols, elle, ne dit rien, mais vida le barillet de son Ruger sur les trois hommes. Deux s'effondrèrent, le troisième battit en retraite dans le « rum-shop ». Accroupie derrière la Lincoln, la détective mit un barillet plein dans son arme et réclama par radio du renfort.

— Allez aider vos amis, fit-elle, je vais les empêcher de sortir.

Milton s'empressa d'obéir, inquiet pour Chris et Malko. Depuis la tronçonneuse, il était devenu méfiant. Il arriva à la porte du bâtiment au moment où Chris Jones en sortait, portant un homme barbu et inanimé dans ses bras. Malko et Kevin étaient sur ses talons.

— Milt, couvre-nous, lança le gorille. C'est Ralph.

Kevin suivait, gris de peur. Le Ruger claqua à nouveau, au moment où ils atteignaient la rue. Une rafale partie du « rum-shop » s'écrasa sur la carrosserie blindée.

Milton Brabeck arrosa la façade pour couvrir Chris Jones qui traversait en portant Ralph Cromwell. Malko se glissa au volant. Au moment où il démarrait, deux voitures de police surgirent, sirènes hurlantes.

— Vous l'avez ! cria Karen Nichols. Allez-y. Je reste.

Malko n'arrivait pas à y croire. Les dents serrées, il continua jusqu'à South Camp Road pour éviter les embouteillages de Parade. Milton était en train d'appeler Knolly Vascranil sur son portable. Ralph Cromwell, toujours inanimé, était allongé sur la banquette arrière, la tête sur les genoux de Chris Jones.

— Il est vivant, son pouls est faible mais régulier, annonça-t-il, mais il est vachement léger...

Malko réalisa alors que Kevin était resté sur place.

— Nous avons récupéré Ralph, annonça triomphalement Milton Brabeck à Knolly Vascranil. Nous sommes là dans un quart d'heure.

* *

*

Une ambulance, gyrophare bleu tournant, attendait dans le parking du Mutual Life Building. Knolly Vascranil faisait les cent pas à côté. Lorsque Malko arrêta la Lincoln, le chef de station de la CIA se précipita et ouvrit la portière arrière de la voiture blindée.

— *Good Lord !* C'est bien Ralph ! s'exclama-t-il.

Déjà, les infirmiers s'affairaient pour transporter sur une civière l'ex-agent de la CIA dans l'ambulance. L'Américain fit la grimace. L'odeur qui s'élevait du blessé inanimé, le visage mangé par la barbe, émacié, était épouvantable. Knolly Vascranil secoua la tête.

— Qu'est-ce qu'il a dû en baver ! Il doit être drogué pour ne pas se réveiller.

— Il ne semble pas avoir d'autre blessure que sa jambe, intervint Chris Jones qui avait eu le temps de le palper sous toutes les coutures pendant le trajet.

L'ambulance était prête à démarrer. Knolly Vascranil étreignit brusquement Malko.

— Bravo ! Vous me raconterez ! Je ne pensais pas le revoir vivant. Reposez-vous, je vous tiens au courant.

Il courut jusqu'à l'ambulance qui démarra aussitôt.

— Retournons là-bas, suggéra Malko. Nous n'avons même pas remercié Karen.

* *

*

Water Street grouillait de voitures de police. Ils trouvèrent Karen Nichols dans l'ancien « Liquor Store », en train d'inventorier le résultat de la perquisition.

— Nous avons trouvé cinquante kilos de cocaïne ! annonça-t-elle.

Deux des *tribal gunmen* qui veillaient dessus sont morts, trois blessés, en état d'arrestation. Le dépôt appartient bien au « posse » de Zack « the High-Priest ».

— Donc, on va pouvoir l'inculper ?

La détective hocha la tête.

— C'est toujours la même chose, il prétendra qu'il n'était pas au courant.

— Il faut aller jusqu'au bout, insista Malko. Trouvez des témoins.

— Où ?

— Où est Kevin ?

— Il s'est éclipsé.

— Il nous reste Mallica. Elle doit savoir pas mal de choses.

— Je n'ai aucune charge contre elle, expliqua Karen Nichols, je suis obligée de la remettre en liberté.

— Je viens avec vous, proposa Malko. Je veux lui parler.

* *

*

Une nuit passée en cellule avait calmé Mallica. Assise sur une chaise dans le petit bureau de Karen Nichols, une robe de toile couvrant son body de dentelle rose, elle écouta Malko lui faire sa proposition.

— J'ai besoin d'un témoignage contre Zack. Le seul qui puisse m'aider, c'est Kevin. S'il nous aide, on le sortira du ghetto. Où est-il ?

— Il était avec vous, remarqua-t-elle.

— Il est sûrement dans le ghetto.

Mallica le regarda en face.

— Le ghetto, je n'y retourne pas. Ils vont me tuer. Ils sauront que je vous ai dit que Kevin serait à l'enterrement. Ils n'aiment pas les traîtres. Vous savez ce qu'ils ont fait à Petrina Powell...

— Bien. Que voulez-vous faire ?

Elle lui expédia un sourire ironique.

— Je reste avec vous. C'est *vous* qui m'avez foutue dans la merde. Et ici, ils ne veulent pas me garder.

Malko échangea un regard avec Karen Nichols.

Après tout, ce n'était pas une mauvaise solution. Par Mallica, on finirait par trouver Kevin. Et peut-être aussi de quoi coincer Zack « the High-Priest ». Ralph Cromwell sauvé, il restait à venger Petrina Powell.

— Je vous emmène, dit Malko. Vous serez sous protection américaine. Tant que nous n'aurons pas retrouvé Kevin.

— OK, *mon*.

Ils sortirent tous ensemble du bureau de la détective.

Malko prit Karen à part.

— Ce soir, je veux fêter la libération de Ralph Cromwell. J'espère que vous n'êtes pas de permanence.

— Je me débrouillerai, fit-elle avec un sourire.

— Alors, huit heures au *Pegasus*. Et habillez-vous en femme. Vous devez bien avoir *une* robe, dans votre penderie.

Il ne l'avait jamais vue qu'en « tenue de combat »... Karen Nichols lui expédia un sourire plein de promesses.

— Je vais en acheter une !

Quand il revint à la Lincoln, Chris et Milton avaient refait connaissance avec Mallica, désormais douce comme un agneau et provocante comme une vraie salope tropicale. Son regard allait de Chris à Milton, sans décider qui elle allait croquer en premier. Malko reprit le volant.

— Ce soir, annonça-t-il, on fait la fête.

Mallica sauta de joie à l'arrière.

— On va danser ?

— Si ces jeunes gens veulent bien vous emmener, suggéra Malko, je n'y vois aucun inconvénient.

— Jésus-Christ !

* *

*

Chris Jones suivait des yeux Karen Nichols qui venait de pénétrer sans le restaurant du *Pegasus*. Impériale.

Maquillée, les yeux allongés au mascara, de grands anneaux d'or mettant en valeur son crâne rasé, elle était moulée dans une robe stretch rouge au décolleté carré, laissant les épaules nues. Avec ses escarpins, elle était aussi grande que Malko.

Milton Brabeck en avait les mains moites. Il se leva, le regard rivé à la somptueuse chute de reins de la détective. Celle-ci tendit un petit sac du soir à Malko pour qu'il le pose sur la banquette. Vu son poids, il ne devait pas contenir que du rouge à lèvres... Karen ne sortait jamais sans son « american express » à six coups.

— *Sis, you fuckin' crispy !* s'exclama Mallica dont les yeux brillaient comme des phares.

À elle seule, elle avait dû vider une bouteille de Taittinger Comtes de Champagne... Karen Nichols prit place à côté de Malko qui lui servit une coupe de champagne. Ils trinquèrent en échangeant un regard presque amoureux.

— Vous êtes superbe ! dit Malko, vous devriez mettre des robes plus souvent.

La détective sourit.

— Je n'en ai qu'une. Je n'aime pas attirer les regards Et puis, le pantalon, c'est plus pratique dans mon métier.

Malko posa la main sur sa cuisse nue et lui dit à voix basse.

— Vous avez *aussi* des jambes ravissantes.

Comme pour le remercier de son compliment, Karen serra sa main doucement entre ses cuisses. De l'autre côté de la table, Mallica, qui semblait avoir parfaitement intégré son nouveau statut, appela le garçon et commanda une nouvelle bouteille de Taittinger. Elle prenait goût aux bonnes choses. L'ambiance était euphorique, comme si un voile noir s'était déchiré. Depuis que Karen était entrée, Malko n'avait plus qu'une idée : se retrouver seul avec elle.

Il lui prit la main sous la table et elle la serra aussitôt. Apparemment, son vœu était partagé.

— Allez, on commande, lança-t-il.

* *

*

Chris Jones contemplait d'un air méfiant les gambas plantées dans une motte de riz au safran. Il se pencha sur son assiette.

— Ça sent bizarre, remarqua-t-il.

Prudemment, il prit une gamba par la queue et mordit dedans. Il recracha aussitôt.

— *God damn it !* jura-t-il, ils les ont trempées dans l'acide.

— Ce n'est que du piment, affirma Mallica, tordue de rire.

Le gorille avala gloutonnement une coupe entière de Taittinger Comtes de Champagne Blanc de Blancs 1989 pour effacer le goût du piment... La carte était limitée, mais personne n'avait vraiment faim. Ils avaient eu trop d'émotions. C'était plus agréable de boire et de bavarder. Après les gambas, ils passèrent directement au dessert, des mangues et des ananas.

Sous la table, la cuisse de Karen Nichols était soudée à celle de Malko.

Celui-ci appela le garçon.

— Amenez-nous le meilleur cognac que vous ayez.

Le Noir revint avec une bouteille de Otard XO et commença à remplir les verres ballon. Malko leva le sien.

— Je bois à Karen Nichols, sans qui nous n'aurions jamais retrouvé Ralph Cromwell.

Karen, embarrassée, prit son sac et en sortit un énorme « spliff » que Malko lui alluma avec son Zippo armorié. Quand elle souffla la fumée, sournoisement, les deux gorilles essayèrent d'en avaler un peu. Milton Brabeck regarda son verre de Otard XO par transparence et remarqua :

— Dans des pays comme ici, c'est quand même plus sûr que de l'eau.

Malko se leva.

— Messieurs, je vous confie Mallica.

Il avait laissé sa suite aux gorilles, émigrant dans une chambre voisine. Mallica coucherait là où avait couché la malheureuse Petrina Powell. Chris Jones jeta un coup d'œil ému à la sculpturale silhouette de la détective.

— À mon avis, on va pas être dérangés cette nuit.

Milton Brabeck eut un gros soupir.

— Pourquoi c'est toujours les mêmes ?

— T'as plus de principes, remarqua Chris Jones avec une navrante hypocrisie. Tu vas pas te taper une Noire...

— Une comme ça, si ! soupira Milton Brabeck.

Les deux gorilles hurlèrent en même temps. Mallica, furieuse, les avait pincés sauvagement.

— Alors, vous préférez une femme flic à une véritable *ragga-muffin* ?

— C'est quoi ce truc-là ? demanda Chris Jones en frottant sa cuisse douloureuse.

— C'est moi, fit Mallica en lui collant ses seins sous le nez.

* *

*

À peine Karen et Malko eurent-ils franchi la porte de la chambre qu'ils s'étreignirent. Karen le serrait à lui briser les os. Il parcourut toutes ses courbes, s'attardant à sa merveilleuse chute de reins, dure comme du granit. Karen le repoussa et l'entraîna jusqu'au lit, le faisant s'allonger sur le dos. Sans qu'il lui demande rien, elle le défit et le prit dans sa bouche, l'engloutissant d'un seul coup. Puis elle releva la tête et dit, les yeux dans les siens :

— Je n'avais pas fait cela depuis très, très longtemps. Je vous ai dit pourquoi. Je n'admire aucun homme suffisamment pour lui faire ce cadeau.

La conversation s'arrêta là. Elle avait repris sa fellation, douce comme de la soie, habile comme une hétaïre. Malko savourait cette caresse venant d'une femme qu'il respectait et dont il avait férocement en vie. Il fallait oublier la tronçonneuse. La bouche de Karen distillait un plaisir délicat, ralentissant chaque fois que la jeune femme le sentait au bord du plaisir.

Puis, elle glissa sur lui comme un serpent et s'empala sur le membre raide d'un geste coulé, dans sa position favorite. Elle n'avait rien mis sous sa robe. Il fit descendre les épaulettes pour prendre ses

seins à pleines mains. Karen se balançait d'avant en arrière, de plus en plus vite. Et elle atteignit le plaisir sans se caresser...

Malko, lui, parvint à ne pas l'imiter. Depuis qu'ils étaient entrés dans la chambre, il tenait son fantasme.

Sans même lui ôter sa robe, il l'agenouilla sur le lit et passa derrière elle. L'ombrageuse Jamaïcaine ne se déroba pas. Au contraire, elle s'aplatit sur le lit, le buste contre le drap, les fesses hautes. Malko écarta la robe et s'enfonça en elle d'une seule poussée, butant contre ses parois intimes. Il la prit aux hanches.

— *Fuck me hard !*(85) demanda Karen d'une voix méconnaissable.

Le Taittinger et la *ganja* l'avaient métamorphosée...

Sous les coups de boutoir de Malko, elle ondulait des hanches, gémissait, lui adressait de merveilleuses obscénités. L'idée qui avait paru folle un peu plus tôt à Malko lui parut soudain à sa portée. Il se pencha vers le crâne rasé.

— J'ai envie de te sodomiser.

Karen ne répondit pas. Encouragé par son silence, Malko se retira et pressa son sexe contre l'ouverture de ses reins. Les premiers millimètres cédèrent difficilement. Karen poussa un léger cri. Malko sentit les merveilleuses fesses dures comme du marbre se crisper, puis il s'enfonça d'un seul trait, violant ses reins avec un « ah ! » de bonheur. Elle était si serrée qu'il ne tarda pas à exploser, dans un véritable éblouissement.

Dieu, que c'était bon, après le sang et la mort... Il resta fiché en elle, immobile, un long moment, puis attrapa le téléphone.

— Montez-moi une bouteille de Taittinger Comtes de Champagne rosé, s'il vous plaît.

Il avait envie de célébrer *aussi* cette victoire-là.

* *

*

À peine dans la suite, Mallica tripota la radio, trouva une station de reggae, fit passer par-dessus sa tête la robe achetée la veille et apparut dans son body de dentelle rouge. Se trouvant sans doute encore trop réservée, elle en fit glisser les bretelles, libérant des seins en poire. Puis elle se mit à danser comme elle le faisait au *Palais Royal*, avec la même furia, une lueur salace dans ses yeux noirs.

Chris et Milton se regardèrent.

— *My God !* fit Milton, c'est le Diable.

— Viens danser, lança Mallica à Chris Jones.

Elle tira le gorille qui commençait à se dandiner maladroitement en face d'elle. Milton, vautre dans un fauteuil, s'accrochait à une bouteille de Taittinger qu'il avait monté du restaurant, comme si ça

pouvait le sauver.

Complètement allumée, Mallica s'était rapprochée de son cavalier et frottait ses seins nus contre sa chemise, balançant sa coupe, lui adressant des œillades à enflammer de la glace.

Soudain, Chris eut un brusque sursaut, puis demeura immobile, Mallica collée à lui. Milton Brabeck jeta un regard surpris à son copain.

— *My God ! Tu ?...*

— Yeah, fit Chris Jones, les jambes coupées.

Une grande tâche s'élargissait sur son pantalon clair. Mallica, ravie, éclata de rire et courut s'agenouiller devant Milton Brabeck, s'attaquant avec une dextérité diabolique à son zip, jusqu'à ce que son membre, chauffé à blanc, lui saute à la figure. Elle l'attrapa au vol et l'engloutit. La honte de Milton ne dura que dix-sept secondes. Il explosa dans la bouche complaisante avec un râle assourdi. Abasourdi par sa propre turpitude, il jeta un regard torve à sa fellatrice, visiblement enchantée de sa performance.

— C'était bon, *Whitie ?*

Les deux gorilles se regardèrent. Ils s'étaient toujours dit que Malko, à force de les entraîner dans ses turpitudes, finirait par leur pourrir l'âme... Ça y était. Gentiment, Mallica se releva et vint déshabiller Chris. Le gorille se laissa faire. Quand les bornes sont franchies, il n'y a plus de limites...

En caleçons à fleurs, les deux hommes se regardèrent. C'est Chris qui retrouva le premier la parole.

— Milt, tu jures que *jamaïs* tu ne diras rien ?

— Je le jure, fit Milton d'une voix étranglée. Oh, *my God !*

Mallica était en train de récidiver.

* *

*

Karen Nichols était sous la douche. Malko dégustait avec une lenteur gourmande sa troisième coupe de Taittinger Comtes de Champagne rosé 1993.

C'était vraiment une soirée parfaite, après tant d'horreur. Il avait l'impression de s'éveiller d'un long cauchemar. La sonnerie du téléphone l'interrompit au moment où il allait rejoindre Karen dans la douche. C'était Knolly Vascranil. D'une voix bouleversée, il annonça à Malko :

— Ralph est en train de mourir. Overdose.

— Une overdose !

Malko n'en croyait pas ses oreilles. En quelques secondes, son euphorie s'était muée en une horreur glacée.

La voix de Knolly Vascranil semblait venir d'une autre galaxie. L'Américain enchaîna :

— Nous avons d'abord cru qu'on lui avait administré un somnifère. Puis, à la prise de sang, on a découvert la présence de cocaïne dans son sang. On l'a passé à la radio et on a découvert dans son intestin grêle plusieurs sachets de cocaïne. Le médecin m'a expliqué que celle-ci est « radio-opaque ». On la distingue bien à la radio. Ces salauds lui ont fait avaler de la cocaïne dans des sachets en plastique qu'ils ont dû trouver auparavant avec une épingle.

— Mais, ça suffit pour...

— Oui. Chaque sachet contient environ trente grammes. C'est énorme. S'ils s'ouvrent dans l'estomac, l'effet est moins long, mais la muqueuse de l'intestin grêle est très vascularisée. Un centimètre carré d'intestin grêle absorbe autant que la moitié de l'estomac. Or, nous avons trouvé à la radio sept sachets de cocaïne, certainement pure. On a dû les lui faire avaler de force. Et ensuite...

— Ensuite, quoi ?

— D'abord, quand la cocaïne a commencé à pénétrer son organisme, il a sans doute eu une période d'excitation, des douleurs atroces, une accélération du rythme cardiaque. Le cœur pompe plus de sang que les coronaires ne peuvent en fournir. Ensuite, cette période terminée, il est tombé dans un coma profond.

— On ne peut rien faire ?

La voix du chef de station de la CIA se brisa.

— Selon les médecins, il a déjà subi des troubles neurologiques irréversibles. Son cœur tient encore, mais c'est une question d'heures. La prochaine fois qu'il s'emballera, Ralph s'étouffera, ses coronaires ne pouvant plus fournir. Une sorte d'infarctus artificiel. Ce sont des symptômes que l'on trouve chez les « mules » qui avalent la cocaïne pour franchir les frontières. Mais chez eux, la rupture d'une poche de poudre est accidentelle.

— Il n'y a vraiment plus d'espoir ? insista Malko.

— Les médecins tentent d'accélérer son transit pour lui faire expulser les sachets de cocaïne qui sont dans son intestin, mais cela ne changera pas grand-chose. Le mal est fait.

— Où êtes-vous ?

— À la clinique Royal Crown, sur Waterloo Road, au coin de South

Avenue.

— J'arrive.

* *

*

Knolly Vascranil attendait Malko dans le hall de la clinique.

— Ralph vient de mourir, annonça-t-il.

Malko sentit le sang se retirer de son visage. Zack « the High-Priest » lui avait remis un mort-vivant. Il se dit que tout avait été une mise en scène. Le « Don » du *Spangler's posse* se devait d'assister à l'enterrement de son second, sous peine de perdre la face. Il avait donc trouvé cette astuce pour gagner du temps. Kevin avait-il été manipulé ? Ou savait-il la vérité ?

— Je vais m'occuper de Zack, dit Malko, tétanisé de rage froide.

— Comment ?

— Je verrai, avec Karen. Cette fois, je veux le coincer. Et pas seulement pour Ralph. Il a massacré Petrina aussi.

— Vous voulez voir Ralph ?

— Oui.

Le chef de station de la CIA l'amena jusqu'à la chambre de l'ex-agent de la CIA, dont il découvrit le visage pour la première fois. Il avait les yeux fermés et une expression calme, les traits creusés, les joues rasées. On avait débranché ses perfusions et il semblait dormir. Malko se détourna sans un mot. Tant d'efforts et de morts pour cela...

Maintenant, il ne restait plus que la vengeance.

* *

*

Mallica apparut, le visage défait, le maquillage fondu, le regard quasiment vitreux, encadrée par Chris et Milton. Les gorilles eux aussi semblaient « froissés » et leur regard n'était pas aussi clair que d'habitude. Le hall du *Pegasus* était désert. À une heure du matin, même le *polo lounge* avait fermé. Malko n'était pas remonté dans sa chambre, il avait ordonné aux deux Américains de le rejoindre en bas avec Mallica.

— Qu'est-ce qui se passe ? demanda celle-ci en bâillant. Je croyais qu'on faisait la fête, ce soir...

— Moi aussi, dit Malko. Mais c'est fini. Ralph Cromwell vient de mourir. Ces salauds l'avaient bourré de cocaïne avant de nous laisser le retrouver.

Mallica détourna le regard. Malko se planta en face d'elle.

— Mallica, dit-il, je veux retrouver Kevin. *Maintenant*. Ou vous me

menez à lui, ou nous allons directement au Narcotic Office. La détective Karen Nichols trouvera assez de charges contre vous pour vous garder un bon moment...

— Qu'est-ce que vous lui voulez ? bredouilla-t-elle.

— J'ai besoin de lui parler. Ne cherchez pas d'échappatoire. Je *sais* que vous savez où il se trouve.

Devant sa détermination, Mallica s'effondra.

— Il va me taper !

— Cela vaut mieux que ce qui risque de vous arriver... Dépêchez-vous.

Un long silence, puis Mallica murmura :

— Il est chez sa mère. C'est là qu'on devait se retrouver.

* *

*

Malko grimpa les marches le premier, Mallica sur ses talons, plus morte que vive. Les deux gorilles fermaient la marche. Le ghetto était désert. Karen Nichols était restée dans la Lincoln. Arrivé sur le palier, Malko se tourna vers Mallica.

— Allez-y.

Lui et les deux gorilles montèrent quelques marches pour se dissimuler dans l'obscurité. Mallica frappa et cria ensuite son nom à travers le battant. La porte s'entr'ouvrit quelques instants plus tard, et Malko aperçut Kevin, debout dans l'embrasure. Le jeune homme n'eut même pas le temps de prendre Mallica dans ses bras. Chris Jones avait dévalé les marches et l'avait attrapé, le collant contre le mur, le canon de son obusier dans le cou.

— On ne crie pas ! On nous suit ! dit-il à voix basse.

Une minute plus tard, ils étaient tous les cinq dans la Lincoln, qui démarra silencieusement.

— Allez vers South Side, conseilla Karen Nichols. J'ai une idée.

Malko suivit ses instructions. Alors qu'il filait le long de Port Royal Street, il entendit un bruit mat à l'arrière, suivi d'un hurlement aigu et d'une bordée d'insultes en patois. Le rétroviseur lui apprit que Kevin avait retrouvé ses esprits en écrasant son poing sur la bouche de Mallica, qui avait maintenant l'air d'avoir un bec-de-lièvre... Chris Jones calma le jeune homme d'un coup de crosse affectueux qui lui ouvrit un peu le crâne. Occupé à éponger le sang sur son visage, il ne s'attaqua plus à Mallica, rencognée contre la portière.

— Arrêtez-vous là ! demanda Karen Nichols un peu plus tard, en montrant un terre-plein, à cinquante mètres du *Baltimore Pub*, le QG de « King Chubby ».

Kevin se remit à couiner.

— J'ai rien fait, *mon* ! Vous n'avez rien contre moi !

Karen, assise à côté de Malko, se retourna et s'adressa longuement en patois au jeune homme, qui renifla ses larmes mêlées de sang et devint soudain d'un calme admirable.

— Qu'est-ce que vous lui avez dit ? interrogea Malko.

— Qu'effectivement, on n'avait pas assez de charges contre lui pour l'arrêter. Mais qu'il suffisait de le remettre à « King Chubby », qui avait sûrement envie de venger le massacre de ses hommes lors de l'expédition dans Matthews Lane. Ce qu'on allait faire s'il ne nous racontait pas immédiatement *tout*, depuis le début. Je suis certaine qu'il nous a menti.

— Alors, Kevin ? On va voir « King Chubby » ? Il ne dort pas.

Effectivement, on entendait de la musique venant du *Baltimore Pub*. Kevin essuya d'un revers de main le sang qui coulait de son crâne.

— Qu'est-ce que vous voulez savoir, *mon* ?

— Ce qui s'est passé depuis le moment où vous avez trouvé Ralph Cromwell. Si c'est comme cela que ça s'est passé...

— Oui, c'était comme ça...

Il continua en patois, traduit simultanément par Karen Nichols.

— Il a prévenu « Early Bird » qui est venu chercher le Blanc. Mais il a emmené Kevin avec lui. Zack « the High-Priest » l'a félicité et lui a dit que désormais il faisait partie du « posse ». Et qu'il allait tout de suite participer à une « discipline ». On l'a emmené *uptown*, chez l'« Ayatollah ». Il y avait une fille attachée par terre. Ils l'ont battue à mort, et ensuite, l'« Ayatollah » et sa *boopse* ont versé de l'eau bouillante sur elle. Lui jure qu'il n'a rien fait, peut-être un coup de pied ou deux, pour ne pas se faire remarquer. Ensuite, il est reparti avec les autres. Il les a aidés à se débarrasser du corps et il est resté avec Zack, dans sa nouvelle planque. C'est Zack qui a monté le guet-apens de *Concrete Jungle*. À l'instigation de l'« Ayatollah » qui voulait se venger des Américains. « C'est lui aussi qui a eu l'idée de droguer le Blanc pour le rendre sans risque. Zack craignait d'être arrêté après l'affaire de *Concrete Jungle*. C'est lui qui a voulu faire croire que « Early Bird » était responsable. Ensuite, Kevin est parti se cacher chez sa mère. Zack lui a dit qu'il n'était plus un *rude boy* mais un vrai *tribal gunman*. Qu'il allait prendre la place de Crat. Kevin se tut. Le tour de l'horreur était terminé.

Malko regarda le jeune homme. De toute évidence, il n'avait aucun remords. Il avait peur, c'est tout.

— Et Zack ? demanda Malko, où est-il ?

— Il sera demain à Chancery Lane, traduisit Karen Nichols. Il pense qu'il ne risque plus rien. Il prétendra que « Early Bird » a désobéi à ses ordres.

— Il faut que vous témoigniez, intima Malko.

Kevin secoua la tête, lui répondant cette fois directement.

— Non, *mon*. Si vous répétez ce que je vous ai raconté, je dirai que c'est pas vrai, *fi'sure*. Je veux pas finir comme la fille...

Malko n'insista pas. Il avait déjà sur la conscience la mort de Petrina Powell. Même si Kevin ne valait pas grand-chose, inutile de le condamner à mort, probablement pour rien.

— C'est bien, dit-il. Vous êtes libre.

— Ici ? sursauta Kevin. Mais on est dans South Side...

— En courant, vous pouvez arriver dans Tel Aviv très vite... Chris, ouvrez-lui la portière.

Dans son désir de rendre service, le gorille non seulement ouvrit la portière, mais projeta violemment le jeune homme à l'extérieur. Malko se tourna vers Mallica.

— Vous restez ou vous allez avec lui ?

Sans un mot, la barmaid sauta dehors, la main devant sa bouche fendue. Décidément, les femmes étaient des mammifères incompréhensibles. Malko repartit, broyant du noir. Personne n'avait plus envie de parler. Les heures exquis qu'il venait de passer avec Karen lui semblaient désormais obscènes. Et tous ceux qui auraient pu payer pour ces horreurs étaient hors de portée.

Ralph Cromwell mort, il n'y avait rien contre Dudley Karr.

Il restait Zack « the High-Priest ».

— Karen, demanda-t-il, pensez-vous pouvoir obtenir un mandat d'arrêt contre Zack ?

La jeune femme eut un sourire évasif et triste.

— Je peux essayer. Mais pour quelqu'un comme lui, il faut en référer au ministre de l'Intérieur. Celui-ci est membre du PNB. Je tenterai le coup dès demain matin. Mais il n'y a pas beaucoup d'espoir. Si Kevin avait accepté de témoigner...

Ils demeurèrent silencieux jusqu'à l'appartement de la détective. Avant de quitter la Lincoln, elle l'étreignit, sans souci des gorilles.

* *

*

Malko n'avait pas pu s'endormir avant cinq heures du matin, cuvant sa fureur et sa frustration. La sonnerie du téléphone le fit sursauter. Il jeta un coup d'œil à son chrono Breitling. Onze heures. Il décrocha. C'était Karen Nichols.

— On nous a donné l'autorisation d'arrêter Zack « the High-Priest », annonça-t-elle triomphalement.

— Vous allez le faire ?

— Je vous appelais pour vous offrir de venir avec moi, dit simplement la détective. Je sais que ce n'est qu'une modeste

consolation, après ce qui est arrivé, et qu'il sera probablement libéré très vite, mais c'est la première fois qu'il a de vrais problèmes.

Malko sentit renaître son espoir de venger Ralph Cromwell et Petrina Powell.

— Peut-être parviendrons-nous à le faire parler, suggéra-t-il. Il est le seul maintenant à pouvoir incriminer Dudley Karr. La menace d'une extradition peut le décider.

— Nous verrons, fit évasivement Karen Nichols. Rendez-vous à Chancery Lane dans une demi-heure. Je prends une douzaine d'hommes. Je pense que Zack ne s'attend pas à cela.

Le temps de prévenir Chris Jones et Milton Brabeck, Malko fila sous la douche. Sa joie se tempérerait d'angoisse. Allait-il vers une nouvelle déception ?

Lorsqu'il arriva à Chancery Lane, il constata tout de suite que Karen avait mis le paquet. La ruelle était bloquée à ses deux extrémités par des voitures de police et plusieurs détectives du Narcotic Office attendaient devant la porte en bois du 12.

Quatre d'entre eux suivirent Karen Nichols dans le jardin. Pas de veilleur, pas de sentinelle dans la chicane.

Pour ne pas froisser les Jamaïcains, Chris Jones et Milton Brabeck étaient restés dehors. Ni la CIA ni la DEA n'avaient de pouvoir de police en Jamaïque.

En entrant, Malko se tourna aussitôt vers le vieux fauteuil en bois où il avait vu Zack « the High-Priest » la dernière fois. Le chef du *Spangler's posse* était là, pipe à eau en main, un nouveau garde du corps assis à côté de lui, impassible. Une demi-douzaine de *tribal gunmen* lui tenaient compagnie. En voyant Malko et Karen Nichols, il ôta sa pipe de sa bouche et agita sa main avec un sourire édenté.

— Hello, *mon* ! Hello, détective Nichols !

Malko s'approcha.

— Ralph Cromwell, l'homme que vous déteniez, est mort, dit-il. On lui a fait avaler de la cocaïne.

Zack « the High-Priest » parut d'abord ne pas entendre, puis protesta d'une voix traînante :

— C'est « Early Bird » qui a fait ça. Moi, je voulais faire la paix. Je l'ai dit au *rude boy* Kevin. L'homme que vous recherchiez, je ne l'ai jamais vu depuis le jour où il s'est enfui de chez moi en tuant un de mes hommes. Je savais que c'était un provocateur. Il s'est caché dans le ghetto plusieurs jours et quand il est sorti de sa cachette, Kevin, croyant bien faire, a prévenu « Early Bird ». Celui-ci ne m'a pas mis au courant, sinon, je vous l'aurais aussitôt rendu. Vous m'aviez proposé un échange, vous vous souvenez...

Il parlait lentement mais Malko avait du mal à tout comprendre à cause de son accent jamaïcain. Et là, il se moquait ouvertement de lui.

— Vous me l'auriez rendu ! ironisa-t-il. Un homme qui pouvait compromettre Dudley Karr, celui pour qui vous travaillez...

Zack fit mine de ne pas avoir entendu et continua :

— « Early Bird » m'a trahi. Il a enfermé cet homme et vous a tendu un piège, en vous faisant croire que j'étais derrière. Mais moi, je n'étais au courant de rien. Il vous a emmené à *Concrete Jungle*, là où il a des amis. Moi, je n'aime pas les gens de *Concrete Jungle* et ils ne m'aiment pas.

Impassible, Karen Nichols écoutait le plaidoyer de Zack « the High-Priest ». Celui-ci poursuivit :

— « Early Bird » n'a jamais voulu vous rendre votre ami. Quand il a été tué, j'ai su où il le détenait et je vous l'ai dit.

Il se tut et aspira une bouffée de *ganja*. C'était bien monté. Ralph Cromwell mort, il n'y avait plus rien pour l'accuser...

Le silence retomba, et tout se passa très vite. Karen Nichols fit un pas en avant et, avec une dextérité de prestidigitateur, passa les menottes aux poignets de Zack « the High-Priest ».

— Vous êtes en état d'arrestation pour le meurtre de Joe Delano, annonça-t-elle. J'ai la déposition d'un témoin, Petrina Powell, que vous avez assassinée, mais cela je ne peux pas encore le prouver. Vous allez venir avec nous.

Les hommes du « posse » se figèrent. Le garde du corps avait le doigt sur la détente de son Uzi. En un clin d'œil, l'atmosphère devint lourde, très lourde...

Les quatre policiers avaient la main sur leurs armes.

Zack « the High-Priest » semblait frappé par la foudre. Le silence se prolongea plus d'une minute, puis le « Don » éclata d'un rire grinçant.

— Emmenez-moi ! Mes avocats me feront libérer très vite. Peut-être pas aujourd'hui parce que c'est dimanche, mais demain, *fi'sure*.

* *

*

Les voitures bleu et blanc dévalaient Spanish Town Road dans un concert de sirènes, la Lincoln fermant la marche.

Tous les véhicules s'immobilisèrent dans le parking du Narcotic Office. Karen Nichols et deux policiers entraînent leur prisonnier jusqu'au bureau du superintendant Beres Spence. Celui-ci confirma son inculpation et lui montra un document.

— Voici une demande d'extradition de la part des États-Unis, annonça-t-il. Vous êtes accusé d'avoir importé illégalement sept cents kilos de cocaïne, et du meurtre d'un agent fédéral, Joe Delano. Le ministère de la Justice m'a promis d'accélérer la procédure, pour que vous soyez jugé rapidement, aux États-Unis.

Zack « the High-Priest » accusa le coup. Il protesta d'abord mollement, puis se mura dans le silence. Beres Spence, discrètement, sortit de la pièce, le laissant seul avec Karen Nichols. Malko entra alors dans le bureau et s'assit en face du Jamaïcain.

— Je sais que vous avez agi selon les ordres de Dudley Karr dans toute cette affaire, dit-il. Seul le meurtre de Joe Delano n'était pas prévu. C'est lui que nous voulons, depuis le début. Acceptez de témoigner contre lui et nous abandonnons la demande d'extradition vous concernant.

Cela répugnait à Malko de penser que Zack « the High-Priest », qui avait assassiné Joe Delano et organisé les meurtres de Petrina Powell et de Ralph Cromwell, allait s'en tirer. Mais le véritable responsable était Dudley Karr. Le témoignage de Kevin l'avait confirmé.

Zack « the High-Priest » tourna la tête vers Malko, ses yeux de saurien toujours aussi inexpressifs.

— *Fuck you, mon !*

Karen Nichols essaya de lui parler, sans même lui arracher un mot. La détective fit signe à Malko et ils sortirent ensemble du bureau.

— Il n'y a rien à faire, dit-elle, il est sûr que Dudley Karr va faire jouer son influence et qu'il sera libéré très vite.

— Vous le pensez aussi ?

— Oui.

Elle ajouta aussitôt.

— Vous êtes trop sur les nerfs. Allez vous reposer. Je vais le faire boucler au General Penitentiary. On verra dans quelques jours.

* *

*

Le parloir du General Penitentiary était aussi sale et décrépit que le reste de la prison. Des murs jaunâtres, un sol si sale qu'il en était noir, des cafards partout et des barreaux rouillés séparant les prisonniers de leurs visiteurs. Pourtant, Zack « the High-Priest » y entra d'excellente humeur. Grenville Shaw, son avocat, membre du PNP, l'attendait de l'autre côté des barreaux.

C'était un gros Noir moustachu avec des bajoues, de grosses lunettes d'écaille et l'air important.

Zack s'assit sur le banc de bois, en face des barreaux, et se pencha en avant.

— *Mornin' Grenville.* Quand est-ce que je sors ?

Il était arrivé la veille, juste après son interpellation. L'avocat eut un rire rassurant.

— Bientôt !

Le « Don » sursauta.

— Comment ça « bientôt » ! *Fuck you*, je veux sortir aujourd'hui.

Il avait hurlé et le gardien se retourna. Grenville Shaw lui fit signe de parler moins fort et dit à voix basse :

— Tout va finir par s'arranger, Zack, mais il faut un peu de temps. Les Américains mettent une pression terrible. L'ambassadeur a fait une démarche auprès du ministre de la Justice. Les élections ont lieu jeudi, dans trois jours ! Jusque-là, il ne faut pas faire de vagues. Alors, il n'y aura plus de problèmes !

Ivre de rage, Zack se pencha encore plus vers son interlocuteur.

— Vous savez bien qu'on va les gagner, les putains d'élections ! Et grâce à moi ! Combien j'ai donné au PNP, hein ?

— Chut ! Chut ! souffla l'avocat.

— Et si je suis extradé avant une remise en liberté ? rugit Zack.

— Non, impossible.

Zack se pencha en avant, les traits crispés par la fureur.

— Vous pouvez me *jurer* que je ne risque pas d'être extradé ? Parce que si je le suis, vous et votre foutue famille vous y passez tous !

Grenville Shaw recula imperceptiblement, malgré les barreaux.

— Zack, dit-il d'un ton conciliant, on ne peut jamais être sûr de rien à cent pour cent dans la vie, mais...

Sans un mot, avec un regard plein de haine concentrée, Zack « the High-Priest » se leva et tourna le dos à son avocat. Le gardien déverrouilla la porte menant à l'intérieur de la prison. Dans la cellule qu'il occupait seul par faveur spéciale, il s'allongea sur son bat-flanc.

Des pensées plus que sombres s'entrechoquaient sous son crâne. C'était un fauve, habitué à tous les pièges de la vie dangereuse qu'il menait, et il savait déchiffrer le moindre signe. L'attitude de son avocat était claire :

Dudley Karr, son boss, le laissait tomber. Il allait payer pour tout le monde. Tout cela parce qu'un putain d'agent de la DEA lui avait filé entre les doigts, dix jours plus tôt ! Il se releva et se colla aux barreaux :

— *Warden ! Warden !*⁽⁸⁶⁾

Quand un gardien s'approcha, Zack lui dit simplement :

— Faites prévenir le superintendant Beres Spence que je veux lui parler. Vite.

* *

*

Le téléphone sonna au moment où Malko s'apprêtait à sortir de la chambre. Les dernières vingt-quatre heures avaient été sinistres. Des réunions avec Knolly Vascranil afin de l'aider à préparer les rapports destinés à Langley sur la fin tragique de l'opération « Rum-Punch », et

la vie en pilotage automatique.

Malko n'avait même pas envie d'appeler Karen Nichols. Les fantômes de Petrina Powell et de Ralph Cromwell inhibaient sa libido. Le corps de l'agent de la CIA reposait à la morgue, en attente de rapatriement aux États-Unis.

— C'est moi, annonça Karen Nichols. J'ai une nouvelle qui va vous faire plaisir. Zack a demandé à parler à mon chef, le superintendant.

— Pourquoi ?

— Je l'ignore encore. Il doit être ici dans deux heures. Je pense que ce serait bien si vous étiez là...

* *

*

Zack « the High-Priest », les mains menottées derrière le dos, semblait tout petit sur la banquette, en face du bureau de Beres Spence. Il ne cilla pas quand Malko entra dans la pièce, accompagné de Karen Nichols.

Le « Don » du *Spangler's posse* leva la tête, fixant Malko de son regard inexpressif.

— Ce que vous m'avez dit dimanche, *mon*, ça tient toujours ?

Malko réfréna sa satisfaction. Il avait eu tant de fausses joies depuis le début de « Rum-Punch ». S'il n'avait pas réussi à sauver Ralph Cromwell, peut-être pourrait-il au moins le venger.

— Oui, dit-il, vous ne serez pas extradé si nous avons une confession écrite de votre main, relatant tous les crimes de Dudley Karr. Le trafic de cocaïne, dont l'affaire des sept cents kilos saisis à Miami, le meurtre de Petrina Powell, celui de Ralph Cromwell. Je veux des faits, des noms.

Zack ne broncha pas.

— C'est lui *aussi* qui a eu l'idée du rendez-vous de *Concrete Jungle*, précisa-t-il. Mais si je fais ça, il va me tuer.

— Pas au pénitencier, répliqua Malko. Et quand vous en ressortirez, Dudley Karr ne pourra plus vous nuire.

Zack se leva. On aurait dit qu'il s'était tassé.

— OK, *mon*. Je vais écrire tout cela. Dès que j'ai fini, je vous le fais savoir.

* *

*

Dudley Karr raccompagna son visiteur avant de regagner la piscine où Crystal faisait une réussite, vêtue d'un microscopique bikini. Il roula jusqu'à sa chaise longue et s'y laissa tomber. Le ciel lui semblait

tout à coup moins bleu et les seins de Crystal moins pointus.

Une nouvelle menace surgissait, au moment où il pensait avoir fait le ménage. Il n'aurait pas pensé que Zack retourne sa veste si vite. Heureusement que plusieurs policiers du Narcotic Office étaient ses obligés...

Crystal, appuyée à la rambarde, regardait le paysage, vexée qu'il ne lui prête aucune attention. Soudain, elle se retourna et lui lança.

— Viens voir !

Il se déplaça en grommelant et elle lui désigna une voiture arrêtée juste en face de la grille de sa villa. Il y avait deux Blancs à l'intérieur. Il jura entre ses dents.

— *Motherfuckers !*

Son informateur avait dit vrai : les Américains se préparaient à l'hallali et veillaient à ce qu'il ne s'évanouisse pas dans la nature.

* *

*

Zack « the High-Priest » était en train d'écrire. La veille, il avait demandé du papier et un stylo, à son retour du Narcotic Office. Comme c'était un chef de « posse », personne ne s'était étonné qu'on lui attribue une cellule pour lui tout seul, avec vue sur la mer, et un gardien pour lui apporter ses repas, de la ganja et de la bière. Il avait eu rapidement son papier.

Il leva les yeux en entendant du bruit dans le couloir dont la cellule était séparée par des barreaux. Un prisonnier était en train de nettoyer le sol, avec une serpillière, un balai et un grand seau. Il se remit à son pensum. Tant qu'à trahir, autant mettre le paquet. Et faire en sorte que l'« Ayatollah » ne sorte jamais de prison. Finalement, cette histoire se terminait bien pour lui. Après quelques mois de prison, il tenterait de prendre la place de Dudley Karr. Et il se voyait bien vivant à Beverly Hills.

Soudain, il entendit un « splash » de liquide renversé.

Il leva la tête. Le prisonnier venait de balancer le contenu du grand seau sur le sol de sa cellule. Le liquide coulait jusqu'à ses pieds...

— Hé, *motherfucker !* Tu... lança-t-il.

Il s'arrêta brusquement, reniflant une odeur inattendue. Il n'eut pas le temps de se poser beaucoup de questions. Le prisonnier venait de lancer un bout de chiffon enflammé à travers les barreaux. Une nappe de flammes s'éleva du sol quand l'essence s'enflamma avec un « plouf » sinistre. Zack « the High-Priest » se leva, renversant son tabouret, fuyant les flammes qui l'enveloppaient. Il hurla, déjà ses vêtements brûlaient. Il vit à travers le rideau de flammes le prisonnier revenir avec un autre seau. Il ouvrit la bouche pour crier, mais du feu

lui entra dans le gosier et ses poumons s'enflammèrent. Dans un mouvement réflexe, il chercha à atteindre la grille le séparant du couloir. Lorsqu'il s'effondra devant, il était déjà mort. Il ne vit même pas le prisonnier jeter sur lui le contenu du second seau, qui s'enflamma instantanément, achevant de le carboniser.

* *

*

Le Boeing 767 d'American Airlines avait sa soute ouverte. Plusieurs hommes silencieux observaient un cercueil qui montait par le tapis roulant. Ralph Cromwell rentrait chez lui. Ses obsèques officielles auraient lieu à Mac Lean, Virginie, où il habitait une petite maison au milieu des bois.

Dès que le cercueil eut disparu, les spectateurs se dispersèrent. Knolly Vascranil se tourna vers Malko.

— Vous avez encore presque deux heures...

— Karen m'emmène faire un tour, dit Malko. On se retrouve ici juste avant le décollage.

Le chef de station de la CIA eut un sourire indulgent. La relation spéciale entre la détective et Malko ne lui avait pas échappé. Les séparations sont toujours difficiles.

Karen Nichols attendait Malko dans sa voiture personnelle.

Il leur fallut vingt minutes pour gagner le second terrain d'aviation de Kingston, à Eaymanas, à la sortie ouest de la ville.

* *

*

Dudley Karr se sentait le maître du monde. L'idée de Zack « the High-Priest » grillant dans sa cellule le faisait pleurer de rire. Il aurait donné cher pour assister au spectacle. Au moins autant que le prix de cette petite plaisanterie. Il avait fallu acheter pas mal de gens, prisonniers et gardiens, mais le résultat était à la hauteur de ses espérances. Le « Don » du *Spangler's posse* était parti en fumée avec sa confession. Plus personne ne pouvait nuire à l'« Ayatollah ». Dans deux ou trois mois, il reprendrait ses expéditions de cocaïne vers les États-Unis, avec une autre équipe. Ce n'est pas le personnel qui manquait, dans le ghetto.

Crystal arriva du buffet, éblouissante dans sa robe blanche qui faisait ressortir sa peau café au lait. Ses seins crevaient la mousseline et sa bouche semblait déjà se refermer autour de son sexe. Dudley en avait les mains moites.

Cette fête était sa fête.

Il salua de la tête quelques invités. Il avait loué le restaurant le plus chic de Kingston, *Strawberry Hill*, un assemblage de maisons de bois de style colonial, sur une colline au nord de la ville, d'où on avait une vue magnifique jusqu'à Port Royal ; pour célébrer la victoire écrasante aux élections législatives, la veille du PNP. Tous ses représentants étaient là, endimanchés. Plus un certain nombre de hauts fonctionnaires, se plaçant pour l'avenir. Il y avait même le superintendant Beres Spence, en civil. Dudley Karr se dit que le policier sentait le vent tourner et que moyennant un honnête bakchich, il ne lui poserait plus de problèmes.

Avec cette nouvelle victoire du PNP, il était tranquille pour cinq ans ! Il parcourut la foule des yeux.

Beaucoup de femmes élégantes, enchaînees. Tous ses voisins de Beverly Hills. Il avait choisi le *Strawberry Hill* parce que c'était l'endroit « in » de la ville, mais aussi parce qu'il s'y sentait en sécurité. On n'y accédait que par un chemin de terre étroit escaladant la colline, et celui-ci était truffé de *tribal gunmen* à la solde de Dudley Karr, armés jusqu'aux dents. Impossible de venir l'importuner...

Assis dans un fauteuil d'osier en bordure de la grande pelouse, il attira à lui Crystal, lui flatta la croupe, lui murmurant à l'oreille :

— Dès qu'on a fini avec ces connards, on rentre à la maison et je te défonce.

Crystal se tortilla sensuellement, excitée, fière d'être avec un des hommes les plus puissants de Kingston. Il levèrent la tête ensemble, en entendant le bruit d'un hélicoptère. L'appareil venait de la montagne. Il se rapprocha en perdant de l'altitude et le bruit de son rotor devint assourdissant, comme il s'immobilisait au-dessus de la pelouse. Dudley Karr l'observait, intrigué, mais pas inquiet. Il vit un homme se pencher par la porte latérale de l'appareil et jeter quelque chose. D'un bond, il se leva de son siège, pour se rasseoir aussitôt, rassuré et ravi.

C'était des fleurs ! Des roses, qui s'éparpillèrent sous le souffle du rotor. Dudley Karr éclata de rire. Quel était l'ami qui avait eu cette idée géniale ? Les invités applaudissaient. Crystal se précipita pour ramasser les roses. Il y en avait au moins deux cents, délicates taches rouges sur la pelouse verte.

— Ramène m'en une, cria Dudley Karr à Crystal.

L'hélicoptère perdait encore de l'altitude. Il allait se poser juste au milieu de la grande pelouse dominant les différents niveaux. Les gens s'écartèrent pour échapper au souffle qui arrachait les chapeaux des femmes. Il atterrit sur le tapis de roses et s'immobilisa, le rotor tournant toujours. Un homme sauta à terre et courut, courbé en deux, vers le bord de la pelouse.

Dudley Karr se leva et aussi vite que le permettait son poids, vint à sa rencontre, un large sourire aux lèvres, avec, à la main, une rose

donnée par Crystal. Ils se rencontrèrent au milieu de la pelouse. Dudley Karr s'arrêta, surpris. L'homme qui souriait en face de lui était un Blanc inconnu, blond, avec des yeux couleur d'or. D'un geste naturel, il prit un pistolet automatique dans sa ceinture et cria pour dominer le grondement de l'hélicoptère :

— *Fire for fire. Blood for blood !*

Les huit détonations se succédèrent à toute vitesse. Tous les projectiles atteignirent Dudley Karr. Il tituba et tomba en avant sur la pelouse, sans lâcher sa rose. À cause du vacarme du rotor, personne n'avait entendu les coups de feu. Leur auteur remontait déjà dans l'hélico, jetant près du corps son arme, le Glock 9 mm trouvé sur le corps de « Early Bird ».

L'hélicoptère s'éleva gracieusement dans un nuage de poussière, sous les applaudissements des invités. Très peu d'entre eux, occupés à boire et à bavarder, avaient remarqué le corps de Dudley Karr gisant sur la pelouse.

Un peu à l'écart, le superintendant Beres Spence se dit qu'il n'était pas venu pour rien.

-
- 1 Marijuana.
 - 2 Zinky « les Grands Yeux »
 - 3 « Posse » signifie gang, en argot jamaïcain.
 - 4 Zack « le Grand-Prêtre ».
 - 5 Volets.
 - 6 Trafiquant de drogue, en patois jamaïcain.
 - 7 « Entre les draps. »
 - 8 *Man* en patois jamaïcain.
 - 9 Cheveux tressés.
 - 10 Putain, qu'elle est bandante !
 - 11 Fais-moi l'amour.
 - 12 Je veux te sodomiser.
 - 13 Putain, que c'est bon !
 - 14 Pédé ! Tu nous as baisés ! Ils ont piqué la came ! Lève-toi et viens.
 - 15 Drug Enforcement Administration.
 - 16 « Ceux qui souffrent. »
 - 17 Hold-up dans une banque.
 - 18 Putain de petites vermines !
 - 19 Voyous.
 - 20 Environ huit francs.
 - 21 Offre-moi une Red Stripe, mec.
 - 22 C'est pour « l'Élégant ».
 - 23 Pour *brother* : frère.
 - 24 Pour *sister* : copine.
 - 25 Territoire.
 - 26 Pas question.
 - 27 Mon Dieu, on dirait Joe !
 - 28 Rentre dans la voiture !
 - 29 *Chief of station*.
 - 30 Piliers de bar.
 - 31 Pur produit du ghetto.
 - 32 Environ mille six cents francs.
 - 33 Entrepôts douaniers de la Reine.
 - 34 Tuer à vue
 - 35 Pétard.
 - 36 Vraiment.
 - 37 Un Blanc.
 - 38 Environ 8 000 francs.
 - 39 Frère noir.
 - 40 Crystal la salope.
 - 41 Cimetière du ghetto.
 - 42 Je me fais belle pour aller danser.
 - 43 Vous avez attrapé cet enfoiré de Blanc ?
 - 44 Sac d'os.
 - 45 Ouais, mets-le-moi !
 - 46 On y va, mec ?
 - 47 Pas encore.
 - 48 Je vais te tuer, enfoiré !
 - 49 Co-locataire.
 - 50 Un coup de langue.

51 Mec, je n'ai tué personne.
52 *Ganja*, bière et cul.
53 Sang pour sang, feu pour feu.
54 Oncle Dudley, je n'ai rien fait de mal !
55 Tuez cette putain de femme !
56 T'es pas encore morte !
57 Amuse-toi un peu, chéri.
58 Terrain vague.
59 Tais-toi et suce !
60 *Technical Division*.
61 L'Iran fait chier.
62 La copine de Kevin.
63 Offrez-moi à dîner.
64 Huit mille francs.
65 Épineux.
66 Gratis.
67 La graine de la sagesse.
68 La femme blanche.
69 Pas de coke dans ma voiture !
70 Ne déconnez pas.
71 Allez vous faire foutre ! C'est moi qui traite. Demain, midi.
72 Ne nous suivez pas ! Et pas de police...
73 Salut, mec. Vous avez ce qu'il faut ?
74 Mec, faut qu'on bouge... ou on se tire.
75 Gosse.
76 Qui reste chez soi, reste en vie.
77 Mec, vous bougez, je vous tue !
78 Va te faire foutre ! Foutu Blanc !
79 S'il vous plaît, aidez-moi. Ces putains de mecs vont me tuer !
80 On s'en va, mec. Pas de conneries.
81 T'en fais pas, mec.
82 Doucement.
83 Pétasse !
84 « Early Bird » ne peut pas mourir ! Il vivra pour toujours !
85 Baise-moi fort !
86 Gardien ! Gardien !